UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00908303 1

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' *ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων*

—*Euripides*

10013

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

CHARLES BLANCHARD

PRÉFACE DE
LÉON-PAUL FARGUE

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME
PARIS

CHARLES BLANCHARD

ŒUVRES DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Quatre Histoires de pauvre amour (Editions de *l'Enclos*, bibliothèque de l'Association, 1897), *épuisé*.

La Bonne Madeleine et la pauvre Marie (Société anonyme *La Plume*, 1898), *épuisé*.

Bubu de Montparnasse (Edition de *la Revue Blanche*, 1910 ; nouvelle édition, *E. Fasquelle*, 1906).

Le Père Perdrix (*E. Fasquelle*, 1903).

Marie Donadieu (*E. Fasquelle*, 1904).

Croquignole (*E. Fasquelle*, 1906).

Dans la Petite Ville (*E. Fasquelle*, 1910).

Faits Divers (*Cahiers du Centre*, 1911).

La Mère et l'Enfant (Editions de la *Nouvelle Revue Française*, conforme à la première édition de l'auteur, 1911).

La Mère et l'Enfant (Editions de la *Nouvelle Revue Française*, conforme au premier manuscrit, 1911).

Lettres de Jeunesse (Editions de la *Nouvelle Revue Française*, 1911).

LP
P551ch

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

CHARLES BLANCHARD

PRÉFACE DE
LÉON-PAUL FARGUE

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, PARIS
1913

PQ
2621
H5C47
1913

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

50 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES

RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PRÉFACE

Philippe écrivait, dans une lettre : " Je travaille à un nouveau livre qui sera sur mon père. Je ne te l'avais pas dit encore. Du reste, il n'en est qu'au commencement. Je suis sa vie pas à pas ; il me semble que je l'accompagne ; je retrouve ses idées, ses façons de voir les choses. Il me sert de guide ; je me rappelle tout ce qu'il me racontait. On n'est pas mort tout entier quand on a laissé aux siens de pareils souvenirs..."

C'était le plus souvent après le déjeuner, sous le feu de la pipe et l'œil noir du café, dans la petite salle propre et pas très éclairée de Cérilly, que le père de Philippe lui racontait des histoires... Cela gênait bien un peu Madame Philippe, qui aurait voulu desservir sa table et qui tournait et retournait... " C'est bon. Laisse-nous encore un moment, " disait Philippe.

Carlyle écrit quelque part : " Le fait seul importe. Jean sans Terre a passé par ici. Voilà ce qui est admirable. Voilà une réalité pour laquelle je donnerais toutes les théories du monde." Poincaré ajoute : Un

physicien dirait : " Jean sans Terre a passé par ici ; cela m'est bien égal, puisqu'il n'y repassera plus. " Si Philippe adorait les faits et les histoires, sa mère, avec cette faculté de renouvellement des femmes, leur sens pratique et leur instinct de faire face au présent, n'aimait peut-être pas beaucoup qu'on reparlât des mauvais jours... Au reste, on a le sentiment que son père se referma, soit par simplicité, soit par orgueil, soit par défiance instinctive, sinon par aversion de travailleur qui creuse son sillon chaque jour pour toutes ces paperasses, dès qu'il sut que son Louis voulait faire un livre sur lui. D'autres lettres de Philippe le laissent bien voir. Il écrit à Milie :

" Mon père dit qu'il n'y a aucun livre à faire sur lui. On dirait : " Ce n'est pas intéressant. C'est l'histoire d'un homme qui travaille. Il ne lui est rien arrivé d'extraordinaire. C'est l'histoire d'un homme qui n'a fait que son devoir... "

Et à sa mère : " Tu me dis, ma chère maman, que mon père ne voulait pas que je fasse un livre sur lui. Ce livre, je l'avais déjà commencé avant sa mort, et il n'était pas tout à fait ce que mon père aurait pu croire. Je tire de sa vie le bel exemple qu'il m'a donné. Mon père ne pouvait pas m'empêcher de penser qu'il avait toujours accompli son devoir et de l'exprimer à ma façon. Je suis bien sûr d'ailleurs qu'il aurait

accepté avec orgueil et avec joie l'hommage que je lui en aurais fait, et la chose surtout qui l'aurait frappé, c'est qu'il aurait compris que j'avais fait ce livre parce que je l'aimais de tout mon cœur. Je voudrais que ce livre soit un beau livre et qu'il apprenne à ceux qui le liront qu'un homme loyal et courageux qui était mon père a vécu une vie de travail... "

Et à Milie encore : " *Mon père ne me raconte pas grand'chose, toujours parce qu'il n'y a rien à écrire sur lui. Et puis, il ne veut pas occuper le monde...* "

Mais Philippe en savait assez. Le contour de Charles Blanchard se traçait suffisamment de ces récits pour qu'il pût le remplir de son imagination, de sa tendresse et des souvenirs de sa propre enfance, qui s'était passée à Cérilly, comme celle de son père. Il n'oubliait rien de son enfance. Il savait bien que nous vivons longtemps sur les premiers contacts. Que de fois nous retournions ensemble, pas à pas, réveiller tout ce qui dormait de nous-mêmes, en arrière, au bord de la route... Nos questions se multipliaient... Les vieux échos se précipitaient, du fond du soir, à leur appel...

...Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'Automne...

Nous aurions voulu débusquer de leurs plus fins replis nos souvenirs les plus lointains. Nous entrions dans les maisons qui nous avaient regardé vivre et

partir, un jour, au fond d'un horizon de France, ou dans une ville, au bout d'une rue... Nous retrouvions dans leurs tiroirs ces traits de lumière, ces révélations, ces clefs aiguës qui nous avaient jadis ouvert les chambres du Mystère, de l'art, de la douleur et de l'amour. Quel livre on en pourrait écrire... On y tâcherait de bien déplier, de bien étaler ces sensations et ces souvenirs, avec le plus humble scrupule, avec la patience et la minutie d'un naturaliste qui "prépare" un insecte, avec l'application d'un enfant qui écrit un "compliment" en tirant la langue... On remonterait les vieux jours en s'aidant des plus petites choses, en tâtonnant, comme on trouve du pied, à mesure qu'on les cherche, les aspérités d'un mur pour y grimper... On redoublerait son enfance, comme une classe... On débrouillerait tous les fils, avec sa naïveté de jadis devenue presque une savante... On atteindrait bientôt le moment où l'on prend conscience de l'existence de ses parents, de leurs façons de se mouvoir l'un contre l'autre, de leurs soucis, de leurs tiraillements et de leurs trêves, de leurs rapports avec l'enfant que vous êtes, de tout ce qu'ils vous ouvrent, des éclaircies et des échappées où ils vous bornent. Et puis, il y a l'époque des premiers spectacles qui vous entament... Les sens s'exercent et s'exaltent. Le cerveau prend bien les choses et contrôle. On saisit les premiers rapports. On a déjà des

souvenirs, à des plans divers, avec leur magie, leur musique et leur odeur... Moi, je lui racontais qu'un jour j'avais été troublé par l'aspect d'une serrurerie devant laquelle je passais tous les jours avec ma mère, et qui nous jetait, par sa porte bleue, le signe bref d'un feu qui sortait son dard quand le grand soufflet respirait, l'odeur de sa limaille et le corps de hibou de son enclume... Une herboristerie, plus loin, vous caressait de son odeur de bois nocturne, de mûriers et de graines... Plus d'une chose en ce monde appelait ainsi certain enfant qui se nommait Charles Blanchard, et dont parlait déjà Philippe avec la plus grande insistance... Quand Galand, le maréchal-ferrant de sa petite ville, en compagnie de son ouvrier, battait le fer rouge, une pluie d'étincelles jaillissait et rayonnait si belle, qu'on se réjouissait d'avoir assez longtemps vécu pour pouvoir la contempler. — Le kiosque chinois du jardin de Monsieur Tardy était coiffé d'un toit à six angles à chacun desquels était suspendue une clochette, et quand le vent soufflait six clochettes tintaient. Par une fenêtre ouverte on apercevait le salon de Madame Bonnet qui était une femme très riche. Charles Blanchard en avait reçu comme un coup ! Il avait été vraiment frappé à la face par des rideaux de soie, par des tapis, par des sophas, par des vases et par des lampes à colonne de cuivre qui lui semblaient être au

nombre d'au moins cinquante. Il y avait aussi la maison de Madame Emile Giron : sa cour, son perron, sa grille. Et même, un jour, il avait monté le perron !

Plus tard, il y eut aussi le marché de la petite ville : " Il eut toute une révélation. Ce fut comme si un nouveau sens se faisait place parmi ceux dont il se servait déjà pour apprécier l'Univers. Il se produisit un phénomène comparable à un éboulement ; une part de lui-même s'effondrait et laissait en plein milieu de son corps, dans son ventre, un vide énorme. — Il sembla pendant longtemps à Charles Blanchard qu'il vît plus de choses encore que n'en contient un seul marché, qu'il vît même des choses que l'on ne voit pas sur le marché. "

— Mais c'étaient là des organes séparés, qui ne vivaient pas, des pièces anatomiques. C'étaient des éléments trop purs *encore, isolés, sans armes, et qui n'avaient pas ce qu'il fallait de force pour rompre les amarres de son âme et l'enlever — comme par un rapt... Le spectacle des Chevaux de bois de la fête de sa petite ville composa le premier grand ensemble, le premier corps multiple où plusieurs organes s'entr'aident à vivre, et, si je me laisse écrire ce mot, la première association de symbiose, le premier phénomène chimique, le premier mordant qui fit effervescence avec cette âme : Elle était enchaînée au vantail d'une porte,*

comme Andromède à son rocher. Mais les chevaux de bois arrivèrent en grand héroïsme, ainsi que Persée sur son hippogriffe... Charles Blanchard en fut profondément ébranlé, grisé, converti, sauvé, comme au plus fort d'une grand' messe... Et son âme en fut délivrée !

Charles-Louis Philippe enfant reçut la même révélation, sur la même place, à Cérilly, lorsqu'il vit plus tard, à son tour, les chevaux de bois de la même fête... Il me racontait son enthousiasme et sa fièvre de tout un jour. Et nous parlions encore des fêtes du Centre de la France, des "assemblées" du Berry et du Bourbonnais, de leurs frairies et de leurs noces... Je le vois si bien, petit mais trapu, le "caisson" large, la tête forte, aux méplats clairs, levant sa bonne figure au-devant de la confidence, avec son lorgnon, qui n'avait rien de bureaucratique, assis en tailleur sur son nez bien ouvert — et marchant d'un pas court et net !

Voici donc la première tangente dont le Mystère ait frôlé l'esprit de Charles Blanchard, comme d'un coup de vent semant sa graine : une image. Elle germe et pousse. Il en sortira plus tard une fleur, une espèce de passiflore, les chevaux de bois d'une petite fête, au milieu des feuillets d'un livre...

Dès qu'il se fut mis à l'écrire, Philippe souffrit d'un malaise. Il m'avait dit l'amer plaisir qui l'emplissait

de peindre la vie d'un enfant dans sa petite ville, ses premières pensées, ses premières sorties, ses premiers bonheurs et ses découvertes ; d'un enfant très délicat d'âme et de corps ; d'un enfant traversé, transpercé par la vie comme par une flèche de soleil implacable ; d'un enfant que la lumière dissout, que l'air étouffe, et que menace le travail — mais que sauvera le travail ! Le travail, arme à deux tranchants qui vous tue et qui vous fait vivre... Il nous lut un jour, à Iehl et à moi, ce qu'il avait écrit de ce premier chapitre de Charles Blanchard *qu'il recommença tant de fois depuis : C'est un tableau de primitif, avec toute sa foi, sa conscience à vif, ses plans et ses fonds richement peuplés, son beau souci d'exactitude. On pense au récit de la journée du premier homme, de Buffon...*

Jamais Philippe n'a eu besoin de tout dire, de ne rien oublier, comme dans " Charles Blanchard ". Mais ce besoin même l'embarrasse, le retarde et le harcèle de scrupules.

Dès le départ, tout se complique.

Il le sent tour à tour, et avec autant de certitude, en majeur et en mineur. La lumière change indéfiniment sur son paysage. Le choix des états, des " motifs " et des phénomènes l'inquiète.

Va-t-il se laisser intimider ? Va-t-il marquer la tendance, ou subir tout ce qui se présente et laisser les plans se peupler comme ils veulent ?

Le livre "général" et le particulier : L'histoire de Charles Blanchard ; le Livre du Pauvre — se disputent Philippe.

Son goût de "l'expérimentation sans idée préconçue" lutte avec sa vision du monde...

La multiplicité des points de vue le trouble : Philippe a l'esprit scientifique. Il ne peut pas voir un phénomène s'amorcer sans le poursuivre...

Il est brouillé par le raisonnement. Chaque fois qu'il fixe son problème, tant de solutions se proposent... Aussitôt qu'il en presse une, les autres s'élancent pour la délivrer !

Lui qui croyait qu'il n'y avait qu'à suivre, il voit trop de chemins se former sous sa marche... Ils s'embranchent sans cesse aux deux grandes lignes : Une route naturelle — une route stratégique. La ligne réaliste, et l'autre. — Sur lequel, et jusqu'où suivra-t-il son père ? Comment l'amener au travail ? Par le chemin des écoliers, ou des martyrs ?...

Il dira plus tard : "Ecrirons-nous Charles Blanchard, l'enfant du malheur, ou Charles Blanchard le consolant jeune homme ?

Tous les faits l'entraînent à leur loi. Tous les états

le haussent à leur paroxysme. S'il y a une "hiérarchie des faits," Philippe est constamment porté des faits secondaires aux faits à grand rendement. Nous le verrons tiraillé sans répit de l'état d'émotion à l'état de constatation, de l'état sentimental à l'état de définition ou d'hypothèse... Un Philippe répresseur et réducteur lutte avec l'autre...

Nous allons assister une fois de plus à un épisode de cette lutte multiple entre le besoin de généralisation et l'expérience, le "dogmatique et l'historique", la nature et l'intelligence...

Il lui faut suivre et marquer d'abord que les chevaux de bois signifient bien autre chose qu'un seul bouquet et qu'un seul gâteau pour toute une enfance aride et maladive, et que ce "gâteau de fête" est empoisonné : Charles Blanchard mord à même et ses dents se meurtrissent sur la fève : une vérité dure : "Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux et je l'ai trouvée amère... — Le poison va rester dans toutes nos veines...[1] *" Philippe, cette fois-là, peint ses chevaux de bois comme un tournesol extraordinaire et comme une nouvelle merveille du monde, mais comme une terrible découverte, avec toutes ses conséquences... L'aspect du marché de sa petite ville fait comprendre à Charles*

[1] *Rimbaud.*

Blanchard qu'il est creux *et qu'il a faim. Les chevaux de bois lui font comprendre qu'il est* pauvre. *Il court demander à sa mère, un sou ! Ce sou, tournevis, ouvrirait la porte qui vous sépare des autres classes. — Comme dans la journée du premier homme, il prend alors conscience des limites de son existence : Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, et : Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a... Le voilà rejeté par les chevaux de bois dans sa classe et dans sa maison : " C'est ainsi que les maisons sont puissantes, que les choses sont avides, qu'une grande communion s'est établie dans le monde, que tout s'attire, que qui peut céder doit céder, et que celui qui peut céder cède avec une telle faiblesse qu'on sent que Dieu l'a voulu. Ne pouvant conformer leur âme à la nôtre, les objets qui nous entourent conforment notre âme à la leur." C'est alors que Charles Blanchard, retombé dans sa maison, repoussé près des amis dont s'était distrait son cœur, regarde un peu mieux ce qu'il avait vu si mal et fait plus ample connaissance avec le Pain : Il est tendre, puis rassis, puis sableux. Sa mère en fait l'économie. Elle monte la garde autour de ses miettes. Mais il y a aussi le Terme, qui est un ennemi intime, et les dépenses, avec lesquelles on ne peut pas ne pas échanger quelques paroles, et les vêtements, qu'il faut renouveler parce qu'on a grandi. Mais si l'on grandit,*

c'est par le Pain ? Le pain lui-même fait la guerre au Pain ! Solange, en vain, cherche du travail, fait de faux-calculs et cherche à tricher avec le pain. Vaincue et lasse, elle pleure sur sa défaite et se décide à mendier.

C'est que Philippe, lorsqu'il remonte le cours de sa jeunesse, lorsqu'il pense à la vie de son père, à tout ce qu'il en a entendu dire, à tout ce qu'il lui a entendu raconter de sa peine, à la continuité de son effort, et de quelque côté qu'il se tourne et marche, se heurte à des journées de pierre, à des sonorités d'hiver... Quelqu'un rapporte que Flaubert travaillait parfois sous l'impression d'une certaine couleur, et pressait la matière jusqu'à lui faire suggérer l'idée de cette couleur : "Ainsi, dans Salammbô, j'ai voulu faire une chose jaune..." Philippe, ainsi, se trouva peu à peu conduit à faire, en amalgamant ce qu'il savait de la jeunesse de son père avec ses propres souvenirs, avec tous les fantômes, avec tous les éléments pauvres qui voltigeaient, comme des feux Saint-Elme, autour de ses personnages, une chose pauvre, une chose de plus en plus pauvre, le livre du Pauvre. Plus il avançait dans Charles Blanchard, plus il se trouvait entraîné loin, dans des régions de plus en plus froides et sombres, et comme dans les limbes où vivent les larves et les têtards de

la Misère... Il passait de la Pauvreté dans la Misère. Il me disait le tourment qui l'habitait de faire quelque chose d'horriblement aride et désertique. Il cherchait à faire tenir ses personnages sur les plus faibles bases possibles, et qui fussent bien juste suffisantes pour y garder son équilibre. Il voulait faire voir du plus près possible *que les Blanchard ne sont aidés que du plus petit nombre de forces étrangères qui puissent assister un être, et qu'ils n'ont autour de leurs tristes corps que juste ce qu'il faut de matière extérieure pour y étayer, pour y traîner, pour y prolonger la pauvre vie qu'on a reçue... C'est un peu de terre, un pot trop étroit pour sa plante, une brindille où rampe un insecte au bord d'un gouffre... Et c'est l'Intérieur où se tiennent les deux Blanchard, ces deux fakirs de la misère, comme deux corps qu'on viendrait voir, pétrifiés par quelque éruption, dans la posture où la mort les aurait surpris. — Tout y sent l'odeur des intérieurs pauvres de la campagne, l'odeur de pisé, l'odeur d'encre de l'âtre éteint, l'odeur d'ombre moisie de l'arche ouverte et vide... Philippe veut qu'on y touche le fond de la Misère, mais de cette misère immobile, fascinée et fataliste où l'on trempe comme dans une baignoire, et qui se refroidit par degrés jusqu'à ce que la chaleur du corps ne puisse même plus s'y maintenir; de cette misère où l'on gît comme dans un caveau pro-*

visoire, juste au-dessus de son tombeau... Tout y semble toujours à deux doigts de la mort... Tout y donne l'impression d'un équilibre instable impossible à maintenir, et non pas d'une chute prochaine, mais d'une consomption qui se traîne, et d'une veilleuse où il n'y a plus d'huile et qui n'en finit pas de s'éteindre...

" *Les quatre murs surveillaient la chambre, pleins de pierres rugueuses, sans rien qui en adoucît la dureté, dans un vis-à-vis terrible, dans une sévérité implacable, quatre murs entre lesquels le sol noir était nu. L'ombre qu'ils versaient, troublée par le jour verdâtre d'une fenêtre basse, s'était retirée dans les coins en attendant son heure. Quand le soir ici viendra, l'on sera bien seul dans un monde bien dur. Il restait encore une table, trois chaises, le lit et la huche. Une des chaises était estropiée. Les autres meubles étaient partis depuis longtemps.* " *On avait encore à sa disposition tout ce qu'on peut tirer de soi-même : Il y a l'Ennui qui bâille et vous entre dans la bouche où il rejoint la Faim qui monte, et que le prisonnier cherche à fléchir par l'étude infiniment lente et concentrée de son cachot. L'on possède aussi les larmes. On peut s'occuper à les pleurer, comme une araignée sécrète sa toile... Et le Froid vous fournit encore des occupations : Connaître son corps, le perdre et le retrouver :* " *Je ne sens plus mes pieds,* "

disait Solange. On peut travailler à ne pas avoir froid. Nourrir un feu maigre avec des pierres.. Et il y a encore le Pain, dont on peut faire mille expériences... Avec des matériaux si pauvres, on est bien forcé de refaire et de redécouvrir le Monde. Solange, un jour, en est réduite à découvrir son propre enfant !

Non. Jamais Philippe n'a eu besoin de tout dire, *de tout sortir, et, pour me servir d'une expression militaire "d'installer" comme dans Charles Blanchard. Il y a faim, plus que jamais, de sincérité totale et d'exactitude absolue. Les mots y crèvent de sens. Les pesées en sont rigoureuses. Il n'oubliera pas une seule de toutes les façons qu'invente le pauvre d'employer le pain qui lui reste. Cette idée de Misère, qui, malgré tout, demeure abstraite pour quelques-uns des meilleurs et des plus hardis d'entre les hommes, pour ceux-là même qui sortent de leur coquille d'ivoire, mais qui n'ont jamais pensé qu'ils pourraient descendre un jour dans sa Cave, il ne lui suffit pas de la leur faire passer, tâter, flairer, dans une vision concrète irrésistible, et de les pousser brusquement dans son intimité, tout contre son visage, comme par une porte ouverte sur la nuit froide... Il veut encore la leur faire connaître comme un condamné connaît sa cellule. Il veut faire de Charles Blanchard le dépositaire d'une science qu'il possède en spécialiste et qui en fait un des hommes*

représentatifs parmi lesquels l'humanité choisit ses héros : La pierre qu'il apporte à la grande science humaine, c'est la science de la Pauvreté, de la pauvreté jusqu'à la Misère, jusqu'à l'asphyxie par la misère — et jusqu'au Travail, qui ouvre la fenêtre ! Il tourne et retourne son personnage. Il le complique, il le développe, il le simplifie dans tous les sens. Il le modèle et il le presse comme une terrible statuette. Il le fait sortir de sa case pour mendier son pain avec sa mère, et il le traîne dans le paysage, jusqu'à tant qu'il lui fasse dépasser et dominer ce paysage après l'y avoir subordonné... Sans relâche, il le roule et l'enfonce dans sa misère, depuis le jour où les chevaux de bois lui en ont fait prendre conscience, jusqu'au jour où il lui fait découvrir, chez le sabotier, le truc : levier, cric et passe-partout — qui vous en fait sortir ! Principe du mouvement perpétuel, talisman, lampe d'Aladin qui peut faire jaillir une fortune, unité de Vie : Le travail ! Avec la joie de celui qui trouve enfin son équilibre ; avec la joie de quelqu'un qui pense pour la première fois dans une langue étrangère ; avec la joie d'un enfant qui voit pour la première fois le mouvement d'une montre ; avec la joie de qui sait nager ! — Car je ne sais rien qui verse une lumière aussi joyeuse que cette petite phrase qui se déclenche toute seule, un jour, comme un fruit mûr, de l'esprit de Charles Blanchard :

" Mon oncle, voulez-vous que j'essaye de fendre votre bois ? "

Philippe écrit donc Charles Blanchard *comme un livre de leçons de choses, de leçons de choses passionnées sur quelques " facultés de l'âme. " On a tour à tour l'impression d'une relation de voyage dans un pays mortel par son explorateur, d'une sorte de cours vulgarisateur fait par un technicien, d'une sorte de " leçon d'anatomie " du pauvre, d'une sorte de* Francinet *du pauvre. Mais du cas particulier qui l'occupe, du détail où il se penche, où il s'enfonce, où il se couche, où il promène son observation scrupuleuse, son enthousiasme atroce et clairvoyant, sa curiosité terrible de médecin malade qui se soigne et fait son observation lui-même, sa conscience désespérée qui se torture et retourne le fer dans sa propre blessure, sa délectation morose à tout dépeindre — il est renvoyé, comme par un ressort, au Général... Et il y frappe de toutes ses forces jusqu'à ce que l'éclair en jaillisse et que son lyrisme, longtemps couvé par l'examen vigilant des faits, prenne son vol et l'emporte à la sanctification de la misère et du travail !*

Mais ce besoin même d'exactitude et de sincérité besogne Philippe dans tous les sens. Il l'arrache

souvent à son Pauvre. Il le fait revenir entre temps de son Charles Blanchard typique. Il en voit un autre bien d'aplomb, les sens attentifs, et qui n'a rien de commun avec le premier, le têtard... Il marche dans sa petite ville où les travaux sont gais, la vie facile, et qui représente le monde entier. Des heures de bonheur défilent dans le soleil et dans la joie. Mais le temps se couvre... La mer de Misère grossit et remonte. Les vieilles blessures se rouvrent. L'autre fois, tu voyais un enfant sensible devant un "manège", dans une petite fête ; à présent tu vois un enfant pauvre devant la roue de la Fortune... La plus belle image du bonheur ne sert qu'à nous faire comprendre que ce bonheur n'est pas pour nous. Philippe se ravise et recommence...

Et chaque fois qu'il recommence, on voit bien qu'il éprouve une fois de plus le sentiment d'un faux départ. Son trou se remplit à mesure qu'il y pioche.

Son incertitude ne fait que croître à mesure qu'il sent se dessiner une tendance de Charles Blanchard.

Il le sent se gonfler, s'enrichir de mille affluents, monter en lui comme une onde et murmurer d'une voix suppliante.

Il est conduit de plus en plus loin par un filon, remorqué de plus en plus loin par son instinct de la direction.

La matière s'est fatiguée sur l'espace où il travaille. Le trait ne mord plus qu'à côté, plus loin, toujours plus loin...

Nous voyons successivement se peser dans son esprit : La vie de Charles Blanchard, la vie d'un enfant pauvre, la vie d'un homme qui sort de la pauvreté par le travail, le livre du pauvre, le livre de la misère, une sorte de poème critique à la sanctification de la misère... Et il y aura Charles Blanchard comme il y aura eu César et Julien Sorel...

Ce livre évolue comme un organe, s'altère, s'empêtre, guérit, se déduit de sa propre substance et se multiplie par lui-même au jour le jour. On n'y voit point de progrès, mais de nouvelles parallèles qui s'y forment... Pas de forage aussi profond, rien d'aussi creusé, d'aussi dur, dans aucune littérature.[1]

Par horreur foncière de jouer la facilité, par ambition de conscience et de scrupule, pour y vouloir faire tenir trop de choses et réaliser un trop subtil équilibre, il finit par l'abandonner. Pour le reprendre plus tard, disent les uns. Philippe jugeait que le plus fort était fait et qu'il lui fallait le laisser reposer. Définitivement, disent les autres. Charles Blanchard, aux yeux de Philippe, sort de son " révélateur " au moment même où il sort

[1] Cf. Olivier Twist, l'Enfant, les Précoces, le Petit Chose, etc.

de la pauvreté par la découverte du travail. Que lui reste-t-il ? Des années d'apprentissage et une vie d'homme. Et Philippe les a décrites ou indiquées partout ailleurs. — Mais que faut-il penser de cette phrase : " C'est ici que " le grand-père " termina ses tristes jours ?... "

Les chapitres que nous publions de Charles Blanchard *inachevé ne sont donc pas des " études " qu'il faisait pour un tableau, mais ce tableau même, qu'il recommençait autant de fois qu'il croyait le voir dans les conditions nécessaires à son achèvement définitif, et peut-être à mesure que les événements de sa propre vie s'engorgeaient ou se déliaient, et que ses pensées s'assombrissaient ou s'éclairaient... Tel est le terrain, telles sont les raisons où se jouent ces variantes et ces redites. Il nous fallait donc les publier telles quelles, l'une sur l'autre et dans leurs états successifs, comme on superpose les portraits d'une même famille pour en obtenir une sorte de type... Et je tiens que sur aucun champ de bataille on ne vit aussi clairement aux prises, une volonté et des événements ; le sentiment et le sens critique ; l'instinct et le scrupule ; l'intelligence et la nature ; un grand écrivain et son œuvre...*

Voici une variante où ce n'est plus Charles Blanchard qui court trouver sa mère pour lui demander le sou qui

lui ouvrirait le jardin féerique... C'est elle qui va le voir à la fête, comme on irait voir un ascète en extase, et le fait tomber de son rêve, comme on réveille un somnambule : " Il se retourna : Ce n'était qu'elle ! " Dans une autre, ce n'est pas le manque d'un sou qui rejette Charles Blanchard dans sa classe. Il n'a pas besoin de cette preuve *pour s'y laisser retomber. Car il* sent, *simplement, la disproportion qui existe entre la vie des chevaux de bois et de leurs hôtes, et la sienne. Il l'aurait,* son sou, *qu'il n'oserait même pas s'en servir ! De la poche, la pauvreté passe dans le cœur, à la longue... Au reste, il a conscience d'avoir déjà pris plus que sa part de la fête : Il a osé se faufiler dans ce tournoi de nobles, courir tout autour, et toucher un grand cheval rouge ! — Ailleurs, les chevaux de bois l'aident surtout à classer les hommes. Il ne comprend enfin ceux-ci, qu'il avait mal vus jusqu'alors, que par leur conjonction avec ceux-là. Charles Blanchard prend la mesure de ses propres moyens et de son Destin par l'aspect des moyens des autres, et il s'aperçoit de ce qu'il ne peut pas faire en les voyant faire ce qu'ils font. — Dans une autre encore, Charles Blanchard pleure sur lui-même ou sur son frère intérieur, qui ne peut rien pour lui. (Comme Charles Blanchard, il me souvient d'avoir pleuré, jadis, devant un tableau qui représentait un château-fort avec ses tours sous un ciel*

d'orage, et devant un gros tas de sable où des enfants riches creusaient des canaux pleins d'eau courante et des tunnels — dans le sentiment de mon impuissance à les posséder ou à les refaire...) Charles Blanchard éprouve encore, ailleurs, ce sentiment qu'il est en plus, *qu'il est* en trop, *qu'il n'a aucun droit, pas même de niche, et que ce ne sont pas seulement les chevaux de bois qui lui sont interdits, mais toute la vie qui commence au bord de son attente : Il ne lui a été réservé aucune place. Il faut donc qu'il profite constamment du mouvement pour en boucher une, comme au jeu des quatre coins... Charles Blanchard sera toujours semblable à ceux qui entrent par fraude dans un théâtre, et qui, partout où ils se glissent, souffrent de l'angoisse d'être chassés par ceux qui viendront occuper leur place. — Une redite complète par quelques détails et sur certains points le premier chapitre de Charles Blanchard qui parut dans la* Nouvelle Revue Française. *Philippe y précise un peu durement l'attitude courbée, repliée, tassée sur sa chaise, de Solange Blanchard. Et cette fois, c'est elle qui goûte ses larmes et non plus Charles. Et cette fois, Charles est immobile : " Qui donc a dit que Charles Blanchard irait voir le kiosque de Monsieur Tardy ? "*

Il y a une version de l'intérieur du sabotier où apparaît une petite fille, avec sa façon à elle de voir Charles Blanchard et d'avoir peur de ce peureux... C'est

le chapitre du mauvais accueil, comme il en est un autre du bon accueil. (A la fin de cette variante, on lit : " Ce fut ici que Charles Blanchard acheva sa vie." Plus bas, au crayon : Le grand père (et c'est un surnom qu'on avait donné à Charles Blanchard) vécut là les derniers jours de sa vie. Il semblait qu'il eût à jamais quitté le lieu où il menait une vie active. Il était venu là prendre sa retraite. — Il y a encore un autre portrait de la petite fille, en ménagère, où il n'est pas encore question qu'elle ait peur de Charles Blanchard. — Il y a aussi une description vigoureuse, et une description dans une note de bien-être doux, passif, un peu faible, de la maison du sabotier. — Dans une troisième, il ne travaille plus dans l'ivresse d'une lutte saine, mais avec la haine et la cruauté d'une bête en colère....

Une petite étude complète le Marché par de nouvelles touches. Charles Blanchard a faim. Il attend un miracle ! Chez lui, dans la lumière sale, il avait la nausée du fromage. Mais, dans l'éclat du marché clair, il irait jusqu'à en manger ! ! Des notes où Philippe parle de lui-même et de ses souvenirs d'enfance remontent aux premières origines du livre. D'autres renforcent le portrait de Charles Blanchard, ou contiennent des propos de village ou des remarques accessoires...

Pas un de ces états, pas une de ces variantes n'est éclairée par la même lumière ni sous le même angle que les autres. Un dessin toujours nouveau s'en dégage, un détail toujours significatif y sort en valeur. Et beaucoup sont contradictoires... "Ecrirons-nous Charles Blanchard, l'enfant du malheur, ou Charles Blanchard le consolant jeune homme? Si Philippe oscille encore entre les deux faces, c'est qu'il fait, plus que jamais, corps avec son livre, avec la "pluralité foncière" du Moi, tantôt maître de ses maladies et de ses fièvres, et tantôt dominé par elles... Et c'est lorsqu'il s'agit de nous-mêmes que nous voyons le plus distinctement qu'il n'est pas de personnage entier, mais rien que des traits de caractère épars, interchangeables, et dont la proportion varie sans cesse... Heureux? Malheureux? Tout est peut-être une question de point de départ. Et puis... on l'est tout ensemble, ou tour à tour, et ce sont des volontés et des forces couvertes qui en décident et qui frappent la dominante... "Le cerveau de l'homme est un théâtre où se jouent à la fois plusieurs pièces différentes sur plusieurs plans dont un seul est en lumière." [1] *On peut bien se peindre de plusieurs manières, ou subordonner l'une à l'autre, ou les faire marcher toutes de front sans cesser d'être véridique... Mallarmé rêvait d'un livre où deux histoires différentes se poursui-*

[1] *Taine.*

vraient, comme à cache-cache, l'une au recto, l'autre au verso... Mais si l'homme bouge, tout se mêle, et la lumière ruse avec l'ombre... Ainsi Philippe tourne avec son livre, comme au pied d'un arbre, son ombre...

Il s'y arrête en pleine lutte, épuisé d'y pousser toute la sincérité de son cœur. Partout ailleurs, il a réussi à projeter ses personnages hors de lui-même, il ne leur donne plus que son regard, il suit leurs actions et court après eux, et joue avec eux comme au furet... Mais Charles Blanchard le possède encore... Il lui ronge le ventre, comme au Spartiate. Il le secoue de ses soubresauts et de ses rages. Ils s'affaissent et se dressent ensemble. — On le voit se débattre avec lui-même. Il ne s'agit plus de "choisir". Et puis, quand on est Philippe, on choisit difficilement dans soi-même, on ne s'escamote pas soi-même. — Il faut dire la chose : ce nouvel enfant de sa chair ne peut pas sortir, parce que le terme n'en est pas venu...

La lutte m'est chère entre toutes où je vois passer tant de signes de cette immense dualité qui tourne en nous tous comme un phare, pour peu que nous soyions sensibles et sincères. Parallèlement, dit Verlaine... Mais je ne l'ai jamais mieux suivie que dans la vie et dans l'œuvre de Philippe. Elle allait chez lui jusqu'au conflit, car il ne faisait rien sans flamme. Nous

avons le besoin du parti-pris et le don de la bonne foi ; l'envie de tout expliquer et celle de nous en rapporter à notre instinct ; la mystique et la sceptique ; le sentiment des sacrifices qu'il est nécessaire de faire à l'ensemble et le goût de l'examen passionnément équitable et soigneux de tout ce qui se présente ; le souci de la composition et le plaisir de voir les choses pousser et se composer d'elles-mêmes, dans le cours du temps et de la fonction ; le goût de l'exceptionnel à la Dostoïevsky, mais souvent le besoin de tout envisager d'un point de vue de justice occidentale assez maussade ; la balance du Droit et du Devoir de l'homme, le "J'aime mieux une injustice qu'un désordre," de Gœthe, et le plus précieux respect de l'individu ; l'appétit du plaisir et le tourment de se tenir la dragée haute ; la manie de la liberté et le prurit de la discipline ; la connaissance profonde de notre faiblesse et la prétention de nous prouver notre force. Quoi qu'il en soit de cette Vérité dont parlent Monos et Una ; de cette vérité dont on a si faim et qu'on est si fort pressé de connaître, lorsque certains signes vous avertissent et que l'Inconnu souffle son haleine, de cette vérité qui soulève encore sur son grabat le moribond de Mort et Transfiguration, Philippe l'a cherchée passionnément. Maintenant qu'il s'est résorbé dans l'immense amour, qu'il est "ressuscité, enfin", qu'il est du côté que c'est

vrai, sans doute, qu'il sait *et qu'il tient les clefs des Portails et qu'il a cessé de vivre pour être, touche-t-il un peu de cette vérité, touche-t-il un peu de son immense corps ? Et* cela *peut-il nous consoler de ne plus pouvoir le serrer dans nos bras ?*

Léon-Paul Fargue.

CHARLES BLANCHARD

AVERTISSEMENT

Cette édition de *Charles Blanchard* comprend deux parties :

La première est formée de deux chapitres : I. *Le Froid* — et II. *La Maison du Sabotier*, considérés par Charles-Louis Philippe comme prêts à la publication. Le premier fut publié de son vivant, le second après sa mort. Tous deux dans la Nouvelle Revue Française (janvier et février 1910).

La seconde se compose d'un supplément à la première version : *Solange Blanchard envoie Charles Blanchard quêter aux enterrements* qui parut dans la Nouvelle Revue Française (avril 1913) — d'une seconde version : *Le Pain*, qui parut dans la Grande Revue (juin 1910) — d'une troisième version : *Charles Blanchard heureux... etc.* qui parut dans la Nouvelle Revue Française (15 févier 1910) et de Variantes 1° de Charles Blanchard dont une : *La Maison du Sabotier*, *III* parut dans les Cahiers Nivernais et du Centre (février-mars 1910). 2° des différentes versions, dont deux : *Paroles de Solange* et *Chevaux de Bois*, *IV* parurent dans le premier numéro des Cahiers d'aujourd'hui et dont les autres sont inédites.

CHAPITRE I

LE FROID

On ne peut même pas dire que la maison de Charles Blanchard était la dernière maison de la ville. Elle occupait une place à part. Les autres maisons semblaient entretenir entre elles des relations d'amitié ; elles étaient l'une auprès de l'autre ; comme elles se ressemblaient, elles s'étaient assemblées et donnaient lieu de croire qu'elles étaient en famille. Elles regardaient les maisons d'en face qui s'étaient rangées de l'autre côté de la rue, comme lorsqu'on se fait vis-à-vis dans une partie de plaisir. Il fallait bien qu'il y eût une première, il fallait bien qu'il y eût une dernière. La dernière comme la première faisait partie du groupe et recevait à la façon des autres maisons cette joie que les petites villes sont venues chercher dans les campagnes.

La maison de Charles Blanchard ne s'était pas mêlée à celles-là. A droite, en montant, dans une

petite rue, tout-à-fait à l'écart, on la voyait ; elle était coiffée d'un toit de chaume très bas, elle faisait penser à une vieille femme qui se serait assise à une certaine distance de la route et qui, sur ses yeux, eût rabattu son capuchon parce qu'elle ne s'intéressait plus à ce qui pouvait passer.

A force de baisser la tête, elle avait fléchi l'épaule ; ses murs penchaient, elle était difforme, elle était un peu cassée.

Les maisons nous ressemblent. On eût cru qu'une grande douleur qu'elle avait conçue parce qu'elle était ainsi faite, l'avait portée à s'éloigner des hommes et à rechercher un coin où rien ne pût l'arracher à son destin.

Lorsqu'on ouvrait la porte et qu'on entrait dans l'unique chambre, on apercevait d'abord tout ce qu'elle ne contenait pas. Il n'y avait pas là cette paix qui fait qu'après le travail, on rentre chez soi, l'on s'assied et l'on sent qu'on est éloigné des soucis. Il n'y avait pas là ces souvenirs de victoire que sont les meubles, que sont les objets usuels rangés en bon ordre, près desquels on se repose avec orgueil en pensant : J'ai eu bien du mal, mais tout ce qui m'entoure, je l'ai conquis. Il n'y avait pas là cette lumière qui semble vous appartenir, qui est celle de votre maison et ne ressemble pas

à la lumière des maisons voisines. Elle éclaire, elle embrasse les choses à la façon dont votre âme les éclaire, les embrasse, les comprend. On pensait bien vite : Voici une maison que je ne pourrais pas habiter !

Quatre murs surveillaient la chambre, pleins de pierres rugueuses, sans rien qui en adoucît la dureté, dans un vis-à-vis terrible, dans une sévérité implacable, quatre murs entre lesquels le sol noir était nu. L'ombre qu'ils versaient, troublée par le jour verdâtre d'une fenêtre basse, s'était retirée dans les coins en attendant son heure. Quand le soir ici viendra, l'on sera bien seul, dans un monde bien dur.

Ces compagnons de notre vie que sont les meubles : une horloge, une armoire, un buffet, l'un après l'autre avaient fui, et s'il restait encore une table, trois chaises, le lit et la huche, ils ne vous consolaient guère, car ils vous rappelaient sans cesse qu'il ne restait plus qu'eux. Une des chaises même commençait à partir. Elle s'était effondrée, on en avait rassemblé les barreaux pour qu'elle pût encore faire figure, mais les pieds et le dossier penchaient et montraient bien qu'il ne fallait pas compter sur leur appui.

Telle était la maison de Charles Blanchard. Ce

fut ici, à l'âge de sept ans, alors qu'il semble que dans l'âme d'un enfant cent âmes d'enfants s'agitent et veulent s'échapper, ce fut ici que Charles Blanchard vint prendre sa place. Certes, il avait envie d'aller ailleurs. Plus d'une chose en ce monde l'appelait avec une grande insistance. Quand Galand le maréchal, en compagnie de son ouvrier, battait le fer rouge, une pluie d'étincelles jaillissait et rayonnait, si belle qu'on se réjouissait d'avoir vécu assez longtemps pour pouvoir la contempler. Le kiosque chinois du jardin de Monsieur Tardy était coiffé d'un toit à six angles, à chacun desquels était suspendue une clochette, et quand le vent soufflait, six clochettes tintaient. Le soleil, l'azur du ciel, les arbres, les prairies, les oiseaux, les chiens, les chats, les chevaux, toutes les choses, toutes les bêtes sur la Terre existaient avec une joie, avec une force qu'il admirait dans son cœur. Il fût parti comme partent les enfants : leurs yeux brillent, il semble que leurs yeux les précèdent sur la route.

Charles Blanchard se levait chaque jour un peu avant sept heures du matin. Sa mère l'éveillait :

— Lève-toi bien vite, mon petit garçon. Il faut que je parte faire mes ménages.

Il ne la faisait pas attendre. Quand elle avait fait

le lit, elle partait. Elle n'oubliait jamais de dire :

— Assis-toi sur ta chaise, reste là tranquillement. Tu te reposeras jusqu'à ce que je revienne.

Quand elle avait dit cela, elle avait encore un peu peur, et elle développait ses pensées dans une sorte de petit discours :

— Surtout, ne va pas dans la rue, mon Charles. Tu courrais, tu attraperais chaud. Rappelle-toi toujours ce que je t'ai dit de ton pauvre père. Il était allé dans la campagne et il est rentré tout en sueur. Quand il a voulu se reposer, il a pris froid et il est mort d'une fluxion de poitrine en six jours.

De sept heures à neuf heures, il ne semblait pas à l'enfant qu'il fût seul, parce que les paroles de sa mère vivaient dans sa tête et entraînaient ses idées dans leur mouvement. Il les suivait et ne s'ennuyait pas. Il s'asseyait ; un peu plus tard elles retombaient un peu, mais il les ramassait, il les gardait, il les appuyait sur son cœur, elles lui faisaient du bien. Il les comprenait. Il pensait :

— Il ne faut pas que je sorte parce que j'attraperais une fluxion de poitrine et je mourrais en six jours.

A neuf heures, la mère, ayant fini son premier ménage, revenait à la maison pour y manger son morceau de pain. Elle le mangeait très vite, puis

elle partait pour aller faire le ménage de Monsieur Lhotte, le greffier de la justice de paix. Elle avait tout juste le temps de dire :

— As-tu été bien sage, mon petit ? Mange ton morceau de pain doucement, ça t'occupera.

Il mangeait son morceau de pain doucement. Il pensait en mangeant chacune de ses bouchées pour les faire durer plus longtemps. Sa mère était partie pour aller chez le greffier. Il savait que ce sont les chats qu'on appelle des greffiers. Il croyait que sa mère était allée faire le ménage d'un gros chat.

Cela dura bien jusqu'à neuf heures et demie ; parfois, dans ses bons jours, il en avait pour un peu plus longtemps, mais à dix heures au plus tard tout était usé de ce que sa mère lui avait laissé le matin. Il avait sur toutes choses des conceptions singulières. Il savait qu'il existait au monde une femme qui l'aimait, il croyait qu'il en existait d'autres, que d'autres mères allaient ouvrir la porte et lui dire : Mon petit garçon, je viens te tenir compagnie. — Il les attendait avec patience et puisqu'il était tout seul, il en profitait pour se préparer à les recevoir.

A dix heures cinq, elles n'étaient pas là, à dix heures dix, il était surpris, à dix heures et quart, la vie n'était sans doute pas faite comme il l'avait

cru. Il ne s'en étonnait pas, car il était tout petit. Il se tenait sur sa chaise et, non sans curiosité, regardait comment la vie pouvait bien être faite.

Comment la vie était-elle faite ? Il ne perdait pas un coup d'œil. Il regardait dans les quatre coins, mais ils étaient trop sombres pour qu'il la pût découvrir si elle avait été là. Il levait la tête ensuite pour bien voir les solives du plafond, mais elles étaient trop basses et devaient empêcher qu'elle pût tenir dans la chambre. Il regardait le sol à ses pieds ; il le grattait un peu du bout de son sabot pour voir si elle n'allait pas apparaître. Il savait bien qu'elle n'était pas dehors, là où son père avait pris une maladie dont il avait oublié le nom et dont il ne se rappelait pas très bien si elle se tenait dans la poitrine ou dans l'estomac. La vie n'était nulle part, elle n'était pas arrivée sans doute. Il l'attendait, il restait sur sa chaise, il ne faisait pas un geste car il eût pu lui faire peur, il ouvrait bien les yeux pour qu'elle ne vînt pas sans qu'il la vît, il rassemblait tous ses membres pour être prêt à l'accompagner quand elle viendrait. Chaque jour elle se faisait longtemps attendre, elle se faisait attendre jusqu'à midi. Comment était-elle faite ? Dès qu'elle frôlait la porte il se levait de sa chaise, il accourait pour être tout de

suite auprès d'elle. Sa mère entrait. Il comprenait alors que la vie était faite comme sa mère.

En arrivant elle disait :

— Mon petit, il va falloir manger.

Il lui obéissait, se mettant à table.

Manger n'était pas pour eux une de ces opérations compliquées qui prennent certaines personnes pendant une heure et demie. Leur repas se composait d'un morceau de pain et d'un morceau de fromage. Il offrait pourtant certaines difficultés. Chaque jour la mère disait à l'enfant :

— Allons, essaye de manger du fromage. Ça ne te fera pas de mal : moi j'en mange bien !

Jamais il ne put arriver à manger du fromage. Parfois il faisait acte de bonne volonté : il en coupait un morceau. Mais dès qu'il l'avait dans la bouche, un sentiment d'horreur le prenait tout entier, il avait peur. Il fermait les yeux pour ne rien voir, puis soudain, alors qu'il en était encore temps, il crachait sa bouchée de fromage. Il crachait encore à plusieurs reprises tout ce qu'il pouvait amasser de salive pour bien laver d'un infâme contact sa langue et son palais. Sa mère n'avait plus qu'à se résigner et dire :

— C'est un grand malheur, mon petit, de ne pas aimer le fromage.

On ne peut pas absolument dire qu'il mangeait son pain sec. Il avait réalisé une sorte d'invention. Il mettait à part de sa tranche de pain un tout petit morceau. Il se disait : Voilà, ce sera ma pitance, ce sera ce que je mangerai avec mon pain. Il donnait à pleines dents dans la tranche et prenait de sa pitance une miette qu'il ajoutait à sa bouchée de pain. Tantôt il s'imaginait que c'était du saucisson, tantôt une moitié de poire, tantôt de la confiture. Certains jours même il se disait :

— Aujourd'hui c'est du beurre. Il est bien frais.

Charles Blanchard éprouvait toujours un grand soulagement quand il avait terminé son repas. Il disait :

— Ça y est, maman, je n'ai plus faim.

Il ne savait pas très bien ce qui ensuite allait se passer. Il se levait, pour être prêt à partir. Il comprenait maintenant pourquoi personne n'était venu le matin : on avait attendu qu'il eût mangé, alors il restait debout. Sa mère finissait par lui en faire la remarque :

— Tu ne t'asseois donc pas, mon Charles. Tu restes là tout campé.

Il pouvait bien s'asseoir, en effet. Pendant longtemps il se consolait à la pensée qu'il ne s'asseyait que pour un instant.

Charles Blanchard s'habitua de bonne heure à l'idée que chaque jour, lorsqu'une heure sonne, toutes les femmes de France ont le devoir de raccommoder leur jupe.

Il arrive parfois que c'est à la place du genou ; d'autres fois à la place de la hanche, ou bien dans le bas : dans le bas par devant, dans le bas par derrière ou dans le bas sur les côtés. Mais il arrive toujours qu'au dernier moment elles disent :

— Enfin j'y laisse. Je ne sais pas pourquoi j'essaye. Il vaut mieux y renoncer.

Elles ont du reste des ennuis avec la couleur de la laine.

Il était pourtant une fois arrivé à la mère de Charles Blanchard, chez Rondreux, l'épicier, de découvrir une pelote qui avait bien fait son affaire : c'était une pelote qui était restée en montre au soleil pendant tout un été.

Charles Blanchard finit par savoir que les petits enfants devraient bien passer tout de suite après la jupe de leur mère et qu'ils auraient besoin comme elle qu'on les suivît, qu'on les vît de près, qu'on les réparât un peu, parce que quelque chose n'est plus à sa place dans leur tête. Pour lui, il attendait jusqu'au bout que l'heure de la jupe fût passée, mais il disait alors :

— Maman, je m'ennuie.

Sa mère était une bonne mère. Elle lui donnait des conseils :

— Il ne faut pas t'ennuyer, mon petit. Vois donc, reste sur ta chaise, regarde-moi, ça te distraira.

Il faisait tout son possible pour ne pas s'ennuyer. Il la regardait. Elle s'appelait Solange, Solange Blanchard. Lorsqu'elle en avait fini avec sa jupe, elle n'en avait pas fini avec toutes ses occupations.

Elle regardait autour d'elle tout d'abord pour voir ce qu'elle avait à faire. Elle regardait partout de crainte d'oublier quelque chose. Elle regardait tout droit en commençant. Elle voyait le mur d'en face. Charles Blanchard ne savait pas bien ce que c'est que lire : il avait une fois vu des gens qui lisaient une affiche posée à côté de la porte de la mairie : ils s'étaient campés, ils avaient regardé le mur pendant longtemps, il croyait que sa mère aussi lisait une affiche qu'il ne voyait pas, mais qui était posée sur le mur de sa maison. Elle regardait ensuite dans les coins et c'était sans doute pour en savoir davantage. Elle ne s'en tenait pas là, car le plafond eût alors échappé à son attention. Quand elle l'avait regardé pendant un moment,

il semblait que le plafond s'abaissât un peu, se mît à sa portée pour se mieux faire connaître. Après cela elle n'ignorait plus qu'une chose et elle passait en son étude. Il lui fallait apprendre ce que vous apprend le sol d'une maison lorsque vous l'avez longtemps gratté du coin de votre sabot.

Il arrivait un moment où Solange Blanchard avait terminé cette première partie de sa besogne. Tout d'abord elle restait absolument immobile. Il y a lieu de croire qu'elle ne voulait pas se hâter et qu'avant d'en tirer parti elle rassemblait, elle groupait les observations qu'elle avait faites. Son visage exprimait le calme, la réflexion, la sagesse ; chacune de ses lignes était bien à sa place; ses yeux ne brillaient pas comme les yeux des enfants enthousiastes, mais une flamme mesurée témoignait du bon ordre qui régnait dans son esprit. Lorsque plus tard, l'homme étudie la vie des siens et y cherche les traits essentiels, lorsque plus tard Charles Blanchard se rappelait sa mère, et voulait se la représenter, il choisissait l'expression de visage qu'elle avait en ces moments-là. Il semblait alors qu'elle portât toute son âme, on la voyait.

C'est à coup sûr, qu'elle agissait ensuite. Elle

aboutissait à tel résultat parce que c'était à tel résultat qu'il fallait aboutir. Elle faisait telle chose parce que c'était telle chose qu'il fallait faire, et celui qui eût été à ses côtés l'eût regardée avec une grande attention pour qu'elle lui enseignât une vérité qu'il n'avait sans doute pas approfondie comme elle.

Ses yeux s'agrandissaient tout d'abord, elle possédait ce qu'elle avait cherché, ses yeux en étaient baignés, son regard même était pris, et sur sa prunelle on ne sait quoi s'était posé, qui semblait avoir un certain poids. Cela grossissait, puis à un moment donné, aucun effort n'eût pu le retenir, cela se détachait. On apercevait alors sur la joue de Solange une larme lourde, ronde, qui roulait et venait s'aplatir sur l'étoffe de sa robe. Elle était la première, mais les autres venaient après elle. Il fallait bientôt renoncer à les voir une à une. La pauvre femme rappelait ces orateurs qui sont pleins de leur sujet, et comme ils parlent, elle pleurait d'abondance.

Charles Blanchard pleurait d'abord parce qu'il voyait pleurer sa mère. Sa première larme aussi était lourde, était ronde, sa première larme était suivie de toutes les autres, il n'avait pas de ride qui pût leur imposer une direction, elles coulaient

un peu au hasard, mais pour celles qui se dirigeaient vers le coin de ses lèvres, il ne trichait pas avec elles, il les recevait dans sa bouche et usait de toute sa conscience pour bien apprécier le goût. Il ne se mettait pas en retard, il ne sortait pas son mouchoir pour les essuyer, celles qui voulaient aller dans son cou allaient dans son cou ; elles allaient plus loin encore, jusque sur sa petite poitrine d'enfant maigre. Il en tombait sur son tablier, il en tombait sur son pantalon. Il eût été bien malheureux si elles lui avaient manqué. Il craignait de n'en pas avoir assez. Il regardait sa mère une fois de plus pour l'imiter encore mieux. Il eût été triste si elle se fût arrêtée, car il avait encore la force de pleurer.

Charles Blanchard mangeait à sept heures, chaque jour, une assiette de soupe à l'oignon. Il était au lit, occupant la place du fond, dès sept heures et quart et s'endormait bien vite, étant très fatigué.

Lorsqu'il eut huit ans, il lui arriva plusieurs fois de sortir de la maison. Ceci se passait d'ordinaire vers deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire au moment où, en compagnie de sa mère, il allait se mettre à pleurer. Solange avait déjà même

commencé les travaux préparatoires qui consistaient à regarder autour d'elle et à penser à ce qu'elle avait vu. Elle se levait soudain, elle donnait un coup brusque, il semblait qu'elle se détachât violemment de sa chaise et qu'à la suite d'une dispute elle se décidât à quitter ce qui l'entourait. Elle disait alors :

— Mon petit, il faut venir.

Il se levait, il ne savait pas encore où il en était, qu'il se trouvait déjà dehors. Solange prenait à peine le temps de fermer sa porte à double tour. Elle partait et gagnait la route qui mène en pleine campagne.

La première impression que, sur cette route, éprouvait Charles Blanchard était celle d'un monde auquel il n'était pas habitué. L'espace était si grand, le ciel était si haut, la lumière était si pure qu'il ne pouvait croire que pareille chose existât. Il était intimidé, il n'eût pas osé s'avancer au-devant de ce qu'il voyait. Il attendait que sa mère l'invitât à la suivre.

Les arbres étaient verts, la terre était blanche, des oiseaux se posaient parmi les feuilles, et comme ils chantaient, il ne doutait pas qu'ils ne fussent ceux qu'on appelle des rossignols. Que n'eût-il pas souhaité ! Il eût voulu être le rossignol.

Mais l'Univers entier était trop beau pour qu'on pût l'accepter du premier coup. Il ne le connaissait pas assez ; le monde pouvait se moquer des hommes, Charles Blanchard se méfiait de lui, et craignait qu'il ne cachât quelque piège.

Il ne tardait pas à s'apercevoir qu'il avait raison de penser ainsi. Les quatre pas à peine faits, qui le menaient sur la grand'route, il fallait se mettre à marcher. Sa mère portait un panier à son bras gauche, il prenait la droite. Elle se tenait un peu courbée lorsqu'elle montait les côtes, il comprenait qu'il faut se tenir un peu courbé lorsqu'on monte une côte. C'étaient des routes sans fin, après les montées il y avait les descentes, dans la nature seules les routes comptaient. Sa mère baissait la tête, ils étaient deux à baisser la tête. Au bout de peu de temps ils étaient deux à savoir que ce qui est de chaque côté de la route n'était pas fait pour eux. Ils ne regardaient rien de peur de perdre leur temps à voir des choses inutiles. L'enfant ne savait pas où mènent les chemins ; il avait vu combien l'espace est grand, les chemins sont destinés à le parcourir ; à chaque pas il croyait qu'il allait falloir marcher toujours. Il ne pouvait s'empêcher de s'en plaindre. Parfois il disait :

— Maman, je suis las.

Un soleil d'été, celui qui éclaire les beaux jours et qui fait qu'à leur heure dernière les hommes mêmes qui, par delà la mort, croient trouver le Ciel ne quittent la terre qu'en pleurant, un beau soleil embrassait la campagne entière et l'aimait comme un père aime le meilleur de ses enfants. De belles vapeurs d'une couleur bleue montaient vers lui, la campagne semblait lui répondre avec un doux sentiment, l'enfant du soleil le payait de retour. Charles Blanchard de tout cela ne connaissait qu'une chose. Il disait :

— Maman, j'ai chaud.

A force d'avoir chaud, à force d'être las et d'avoir quitté la grand'route pour ces chemins de campagne où les rochers, les pierres, la terre creusée par les larges roues des voitures à bœufs sont des ennemis personnels pour qui les fréquente, ils apercevaient enfin quelque ferme dont la cour était immense et à l'entrée de laquelle veillaient deux chiens jaloux qui n'attendaient pas qu'ils fussent entrés pour leur déclarer la guerre. Il y en avait un pour la mère et un pour l'enfant. Les chiens semblaient bien plutôt les pousser que les suivre. Ils leur obéissaient, ils parcouraient toute l'étendue de la cour, on les menait au maître qui, sur le seuil de la maison, clignait des yeux pour

les mieux voir et qui, quand ils arrivaient à sa hauteur s'en allait, de crainte peut-être d'avoir à leur pardonner l'audace qu'ils avaient montrée en entrant chez lui.

C'est devant les femmes que s'expliquait Solange. Elle était coiffée d'une capeline, elle la rabattait sur son visage en montant les marches qui menaient à la cuisine, puis, comme elle rentrait, elle penchait la tête à droite et se mettait à pleurer. Elle ne pouvait rien dire. Les femmes n'étaient pas méchantes. Elles ne lui adressaient aucun reproche. Elles s'emparaient de son panier, passaient dans la pièce à côté, les laissaient seuls un moment, puis rapportaient le panier en disant :

— Est-ce que ça ne sera pas trop lourd pour vous, ma Solange ?

Ils revenaient pendant le reste de l'après-midi en portant leur panier. Il était quatre heures : le monde et la vie étaient ce qu'ils avaient été tout le jour, la marche était ce mouvement attentif qui vous prend tout entier, tout petit, sur des routes sans borne, la Nature était cette grande étendue dans laquelle on marche en portant un panier. Ils finissaient par lui céder, ils éprouvaient une sorte de découragement devant la distance qui les séparait de leur maison, et coûte que coûte, la mère,

le panier, l'enfant, sur le bord d'un fossé... mais ils osaient à peine se reposer parce qu'ils n'étaient pas chez eux. On ne sait pas ce qu'ils craignaient. Ils se tenaient très droits pour que le maître de la campagne n'eût dans leur tenue rien à reprendre. Au bout d'un moment, Solange prenait un peu d'assurance et donnait un coup d'œil alentour pour voir s'il ne venait personne, puis, à la hâte, à la dérobée, ayant peur d'être aperçue, elle regardait ce que contenait son panier. Il contenait du pain, un fromage, des poires.

Ils partaient tout aussitôt, on eût dit qu'ils fuyaient.

En dépensant un grand courage, ils finissaient par arriver chez eux. Par bonheur, la maison n'avait pas changé pendant leur absence. Ils entraient comme on entre, ils s'asseyaient, leur chaise était leur amie, ils se reposaient. Solange sortait la première de l'engourdissement dans lequel ils étaient plongés. Elle se levait, elle se rappelait soudain que sur la table elle avait posé un panier, elle se rappelait soudain que pendant l'après-midi du jour qui s'était écoulé, elle avait fait un étrange voyage ; elle se levait pour en trouver le triste souvenir. Tout était là, ce n'était pas un rêve. Elle posait sur la table le fromage et les poires, elle

s'emparait du pain. Il était sept heures, l'heure à laquelle ils mangeaient d'habitude. Elle ne pouvait se décider à poser le pain simplement, parmi les poires, auprès du fromage. Elle allait à la fenêtre, elle le regardait, elle l'approchait de ses yeux, elle le tâtait, elle le touchait successivement avec chacun des cinq doigts de sa main droite, puis elle le sentait. Elle en sentait la mie, elle en sentait la croûte, elle revenait sur sa première impression pour le sentir encore ; quand elle l'avait bien senti, elle réfléchissait pendant un temps pour être bien sûre qu'elle ne s'était pas trompée.

Elle disait ensuite :

— C'est du bon pain, mais je n'ai pas le cœur à en manger.

L'enfant se fût peut-être laissé aller à la joie, à cause des poires, mais il n'osait pas avoir d'autres sentiments que ceux que lui montrait sa mère. Certes il mangeait puisqu'il avait faim, mais il avait un peu honte d'avoir faim, il s'essayait à ne pas faire de bruit en avalant les bouchées que, timidement, il portait à sa bouche. Quand il avait fini son premier morceau de pain, pour tout au monde il n'en eût pas accepté un second. Il lui venait sur la vie des idées extraordinaires, peut-être venaient-elles de ce qu'il avait marché tout le

jour et de ce qu'il avait vu plus de choses qu'un enfant n'en doit voir. Lui qui ne parlait jamais, il semblait que le délire allait le prendre, il parlait :

— Est-ce que ça s'appelle chercher son pain, ce que nous avons fait aujourd'hui, maman ?

On ne savait pas où il avait pu prendre ces mots. Elle lui répondait en le mettant au lit. Il était bien heureux de s'endormir, il lui semblait qu'il avait quelque chose à oublier.

Telle était la vie qui, tout autour de Charles Blanchard, régnait dans le monde quand il avait sept ans, quand il avait huit ans et quand il eut neuf ans. Peut-être, contre elle, y a-t-il beaucoup à dire, mais pendant bien des jours l'enfant n'ouvrit pas la bouche. Si elle était ainsi faite, c'est parce qu'elle en avait le droit. Il la recevait avec soumission, il s'asseyait parce qu'il ne fallait pas être absent lors de sa venue. Il ne faisait pas un seul geste ensuite, car elle ne le lui avait pas commandé ; il ne faisait pas un pas, de crainte que dans sa pensée elle n'eût décidé qu'il devait rester assis.

Il la recevait. Sans cesse se détachaient d'elle ces minutes qui tombent avec un bruit léger, qui lentement vous recouvrent la tête, les épaules, les

membres et qui, quand le soir vient, vous font sentir que vous portez un fardeau.

De huit à neuf ans, il fit plusieurs voyages dans la campagne, et qui furent semblables à son premier voyage. Il n'en était pas au point où l'on s'aperçoit que les autres ne sont pas nous-mêmes et que leur vie n'est pas pareille à la nôtre ; c'est bien plus tard qu'il atteignit l'âge de raison, qu'il put établir des comparaisons, connaître la place qu'il occupait en ce monde et se dire en voyant certaines personnes : " Je fais des choses qu'elles ne font pas, j'accomplis des fonctions qui leur sont étrangères, j'appartiens à une classe qui n'est pas la leur. " A huit ans il ne faisait même pas la différence entre ceux qui donnent du pain et ceux qui en reçoivent, il jugeait de l'activité humaine par ses seules actions et croyait que tous les hommes, comme sa mère et lui, parcouraient les routes, la tête basse, avec cette fatigue, pour aller chercher dans certains entrepôts du pain, du fromage et des poires.

Il croyait encore et surtout que les pères sont morts, que les mères chaque matin font des ménages, que les enfants les attendent et que l'après-midi et le soir s'écoulent dans des maisons sombres où le temps vous surveille et ne s'en va qu'à l'heure où vous vous mettez au lit. Sa vie était la

vie, il s'ennuyait parce que l'on doit s'ennuyer ; lorsqu'il mangeait du pain sec, c'est parce que la Terre ne produisait que du pain sec. Il n'imaginait pas qu'il existât d'autres choses qui pussent être mangées, et à moins d'habiter la Lune où, à portée de la main, l'on a le bleu du ciel et les nuages qui le couvrent et où il y a peut-être des poires tous les jours dans chaque maison, Charles Blanchard estimait que son sort était le commun sort et qu'il ne pouvait pas désirer davantage.

Chaque seconde en tombant l'enfonçait plus avant dans ces sentiments, il semblait que chaque heure donnât la consigne à l'heure qui la suivait et que les jours poursuivissent un but qui était de l'étouffer sous cette vase que chacun d'eux déposait sur sa tête avant de se retirer. Il en vint même de plus chargés, de plus épais que ceux qu'il avait reçus à l'âge de sept ans, il en vint qui, par leur poids, le courbaient comme un vieillard et le poussaient à croire qu'il ne pourrait pas les porter longtemps.

Il vint des jours d'hivers. Lorsque Charles Blanchard avait sept ans, il ne lui semblait pas qu'il eût traversé un seul hiver, à la fin de chaque année il n'avait remarqué qu'une chose : c'est qu'une année bien longue venait de s'en aller.

A l'âge de neuf ans, peut-être était-il las d'avoir porté tant de jours, il lui sembla que son fardeau s'accrût et que sur ses épaules se posait encore une chose qui s'appelle l'hiver.

L'hiver était tout d'abord et premièrement une saison pendant laquelle il fait froid. L'hiver était si froid qu'il était nécessaire que l'on allumât du feu. Solange Blanchard attendait jusqu'au dernier moment, elle résistait pendant une semaine, pendant un jour encore, elle ne voulait pas croire à la mauvaise saison, elle disait :

— Nous ne sommes qu'au commencement de Novembre, il n'est pas possible que la bonne saison soit finie.

Un matin arrivait enfin où, après un quart d'heure d'attente, il fallait qu'elle en convînt : le beau temps ne revenait pas ! Elle assemblait dans la cheminée deux ou trois petits morceaux de bois, il fallait encore qu'elle fît la dépense d'une allumette.

En partant, elle disposait auprès de la cheminée une provision de bois pour l'enfant. Elle disait :

— N'en fais pas mauvais usage. Si tu as froid, au lieu de mettre un morceau, approche-toi plus près du feu.

Elle n'était pas une mère imprudente lorsqu'elle

disait ces mots. Il n'y avait pas à craindre en effet que l'enfant tombât dans le feu, d'abord parce qu'il était très calme et mesurait ses mouvements, et puis s'il était tombé dans le feu, ce n'est pas le feu qui eût détruit Charles Blanchard, mais Charles Blanchard qui eût détruit le feu.

Il cassait chaque morceau de bois en deux pour en avoir deux fois davantage. C'étaient des petits morceaux de bois sec, des petits morceaux de fagot, ils brûlaient bien vite. Il se mettait en plein dans la cheminée, un pied de chaque côté du feu et n'avait pas besoin pour cela, du reste, de beaucoup écarter les jambes, il se penchait un peu, il mettait sa tête juste au-dessus de la flamme, et quoiqu'il ne fût pas très grand, jamais elle n'arriva à l'atteindre. Les premiers temps, quand le bois brûlait bien, quand par exemple il y en avait trois morceaux, il faisait si bon qu'il en avait mal à la tête. Mais bientôt l'hiver devint si froid, qu'il n'eut plus jamais la migraine et il eût fallu même qu'il fût petit comme une braise et accroupi au milieu des flammes pour en pouvoir sentir la chaleur.

Charles Blanchard eut beaucoup d'occupations pendant l'hiver. Toute sa matinée était prise. Son dos l'occupait, ses hanches l'occupaient, ses mains

l'occupaient, et quant à ses pieds, il avait une fois entendu sa mère dire : Je ne sens plus mes pieds ; il n'arrivait pas à réunir les termes exacts dont elle s'était servie mais il reconstituait la même pensée en ces termes :

— J'ai perdu mes pieds.

Toute la matinée il s'efforçait de rechercher ce qu'il avait perdu. Quand il retrouvait ses pieds, il lui manquait quelque chose dans les épaules, un peu plus tard il en était à ses mains, puis il éprouvait au bout du nez la ridicule sensation d'un grand vide. Jamais il n'arrivait à se rassembler tout entier. Il imaginait des poses singulières : en demi-cercle, avec le feu au milieu, mais il n'aboutissait à aucun résultat décisif, car si sa poitrine était présentée à la chaleur, au froid son dos était offert. D'autres fois il s'accroupissait, il se faisait aussi petit qu'on peut l'être : la tête entre les jambes, les genoux aux oreilles, les mains aux pieds, mais il se fatiguait bien vite, et puis il n'était pas alors le personnage qu'il eût fallu qu'il fût. Il eût fallu qu'il fût Charles Blanchard debout, la tête haute, les membres libres, le cœur battant, Charles Blanchard tout droit et vivant à son aise.

Ce fut pendant les après-midi qu'il apprit des

choses plus graves encore. En arrivant, Solange disait :

— Comment faut-il que je fasse ? Voilà que nous allons brûler du bois jusqu'à sept ou huit heures. Chez le percepteur j'ai quatre francs, chez Monsieur Lhotte j'en ai six. Dix francs par mois, ça nous fait six sous par jour, mon petit, et j'ai trente francs de loyer, autant dire que chaque matin quand je me lève j'ai déjà dépensé deux sous. Je t'assure qu'avec les quatre sous qui nous restent nous ne pouvons pas aller bien loin. Aussi, fais ton possible pour ne pas avoir froid, tu vois comme il faut que je calcule quand je mets au feu un morceau de bois.

Pendant longtemps, Charles Blanchard fit tout son possible pour ne pas avoir froid. Pendant longtemps il se réchauffa, comme on dit, à la chaleur de ses pensées. Il n'avait aucune notion de la longueur de l'hiver, aussi chaque soir en se mettant au lit, orientait-il ses pensées dans le meilleur sens pour qu'elles lui fissent plaisir à leur aise. Il se mettait à croire que le lendemain, à son réveil, la bonne saison serait venue pendant qu'il dormait. Il disait :

— Il fera chaud demain, n'est-ce pas, maman !

Il ne fit jamais chaud le lendemain. Il y eut des

jours de neige qui n'étaient pas les plus durs, même avec leur humidité, car il y eut des jours de gel où le froid sous la porte entrait comme un torrent et eût emporté une chaleur bien plus forte que celle du foyer de Solange Blanchard. L'hiver balayait tout sur son passage, et ramassant les sentiments dont chacun s'efforçait d'entourer son cœur, l'hiver les enlevait comme un duvet et vous laissait une âme toute nue sur laquelle il régnait avec rage. Une seule chose existait : elle s'appelait la souffrance. Il était indiscutable qu'elle fût là, l'enfant grelottait, et dans la position qu'il avait adoptée, à cheval sur le feu, comme disait sa mère, il la sentait passer en lui comme un courant d'eau froide et glacer cette confiance que jusqu'ici il avait mise à vivre.

Il ne sut pas combien de temps dura l'hiver. L'hiver était une saison de laquelle on n'arrivait pas à sortir. Chaque jour, vers quatre heures de l'après-midi, une ombre puissante, par la fenêtre entrait dans la chambre, et lentement, sûre de la victoire, avec une force, avec un poids, s'avançait vers la femme et l'enfant et leur imposait sa présence.

Il ne manquait plus qu'elle ! Ils ne savaient pas si elle était noire ou si elle était jaune.

Ils la fixaient, ils la tâtaient ; ils faisaient avec leurs bras le geste de la repousser, elle était épaisse et résistante.

Et au moment où ils la craignaient le plus, il semblait qu'elle ne connût pas d'arrêt dans sa marche, qu'elle franchît les portes de leurs sens et qu'elle entrât en eux pour leur faire connaître cette odeur de terre humide, cette odeur de cimetière que portent avec elles les nuits d'hiver. Elle était trop puissante pour que jamais le jour pût la vaincre. Il semblait qu'une nouvelle saison commençât, plus terrible que l'hiver encore. Une chose existait, auprès de laquelle le froid ne comptait guère. L'enfant ne pensait pas à s'approcher de ce feu qui, dans les ténèbres, perçait un pauvre trou de la largeur d'une braise, il pensait à garder contre l'ombre qu'il sentait l'envahir un petit cœur de neuf ans qui s'éteignait dans sa poitrine.

Une nouvelle saison commençait, qu'on eût pu appeler la saison de la fin de la vie. Que les heures étaient lentes, que les heures étaient longues, que les heures étaient grosses ! Et puis, parfois, il semblait à l'enfant qu'il fût bien las. Il en avait tant vu passer ! Il avait vu passer la file des heures des matins, il avait vu passer les heures de l'après-midi qui vont une à

une et qui vous donnent la sensation ridicule que l'on doit bâiller, que l'on doit ouvrir la bouche, la gorge et la poitrine pour qu'elles puissent entrer et faire leur route à travers votre corps. Les heures de la nuit étaient si nombreuses qu'on ne les affrontait pas, il n'y avait qu'une conduite à tenir envers elles : se coucher, dormir, leur laisser le temps, la vie et l'espace. Depuis combien de temps cela durait-il ? Si Charles Blanchard avait su compter, il eût estimé que cela durait depuis cent ans. Il eût manqué de force déjà pour continuer à vivre comme il avait vécu. Mais devant les heures nouvelles, il n'avait plus qu'à se laisser faire. Il lui semblait, au milieu d'un bâillement, qu'il ne pourrait jamais ouvrir la bouche assez grande pour qu'elles pussent entrer. La vieillesse produisait ses premiers effets : les muscles de ses mâchoires n'étaient plus assez souples, le mouvement de son sang plus assez rapide, un grand froid qu'il ressentait n'était pas le froid de l'hiver, l'ombre qui l'entourait n'était pas celle de la nuit. Oui, c'était bien cela : il était très vieux, le temps était venu où il devait s'abandonner à la mort.

CHAPITRE II

LA MAISON DU SABOTIER

Il arriva une chose surprenante : après douze années d'une telle existence, Charles Blanchard ne figurait pas au nombre des morts.

— Je ne mourrai jamais, disait-il plus tard. Si j'avais dû mourir, je serais mort dans mon enfance.

Mais s'il ne figurait pas au nombre des morts, il faisait triste figure au nombre des vivants. Lorsqu'il se tenait debout, il semblait qu'il fût incapable de porter la vie. Le poids de sa tête entraînait son corps, son dos cédait, et sur deux jambes sans force il oscillait en tous sens, comme s'il eût hésité pendant un instant avant de savoir de quel côté il allait se laisser tomber.

— Pourquoi te balances-tu comme ça, lui disait sa mère.

Il ne répondait pas plus que l'on ne répond à certaines questions ridicules que posent les enfants. Il allait tout simplement s'asseoir.

On comprenait en le voyant qu'il existe des hommes qui ne sont pas nos semblables. C'est à peine s'il avait notre forme. Ses bras étaient trop longs, son cou était trop mince, et deux jambes grêles, qui jusqu'à sa poitrine montaient, donnaient l'impression qu'il n'y avait pas en lui de place pour un ventre. Ses yeux étaient trop grands, ses yeux étaient trop bleus, celui qui eût voulu dépeindre leur expression s'y fût en vain essayé pendant longtemps. On n'eût pu les comparer qu'aux yeux des fous dans l'esprit desquels se passent de si étranges choses qu'on a dû les mettre à l'écart.

Sous ses joues transparentes, sa chair incolore semblait mélangée d'eau. Il ne faut pas dire qu'il avait la peau moite : il avait la peau humide. Sa mère parfois lui essuyait le visage ; au bout d'un instant il eût fallu recommencer. Il ne suffisait même pas de dire qu'il avait la peau humide. Un singulier phénomène sans doute s'était produit dans les couches profondes de son corps ; ses veines étaient fragiles, l'une d'elles s'était rompue ; il se vidait ; un liquide horrible s'écoulait à travers sa peau.

— Mais c'est une hémorragie, pensait Solange.

Il fallait bien s'attendre en effet à voir cette couleur à son sang.

On ne connaissait rien de ses sentiments. Pendant ces après-midi si longues au cours desquelles sa mère recevait ce destin des veuves et lui ce destin des enfants sans père, il gardait sur sa chaise une immobilité tranquille. Il posait ses deux mains à plat sur ses genoux, et respirant l'air qui l'entourait, au milieu du malheur, il se taisait de si étrange façon qu'on se demandait ce qu'il avait à se taire. Sa mère n'avait pas pu perdre l'habitude de pleurer. Il se tournait un peu de son côté, l'apercevait sans doute, puis, reprenant son attitude, vivait comme s'il n'y avait pas eu des larmes auprès de lui.

Les premiers temps, elle ne savait pas encore. Elle demandait :

— Tu es malade, mon petit ?

Il semblait qu'il n'eût pas entendu, ou plutôt il semblait qu'il fût occupé par ailleurs.

Il habitait un monde qui n'est pas le nôtre, rien ne pouvait l'en faire sortir ; un grand principe de silence commandait à ses mœurs, il n'en était pas le maître : on le sentait surveillé, on le voyait obéir. Si parfois, dans un de ces mouvements inconscients comme nous en avons tous, il faisait un geste, on eût dit qu'il s'apercevait alors qu'il venait de manquer à son devoir. Il semblait se cacher

pour rentrer au repos, puis il passait la main sur le membre qui avait fait ce geste, comme s'il eût voulu en effacer la trace.

On ne comprenait plus rien à la nature humaine lorsqu'on l'examinait. Comment vivait-il ? Mais qu'est-ce qu'il faisait donc ? Certes, au souffle de sa respiration, sa poitrine s'élevait et s'abaissait comme la nôtre, mais c'était bien là le seul point par lequel il nous ressemblât. On n'imaginait pas les idées qui pouvaient pousser dans sa tête. On ne connaissait personne à qui l'on pût le comparer. Les vieillards font plus de bruit, les hommes sont moins graves, les animaux se mêlent à nous davantage. Parfois il semblait que la pâleur et l'humidité de son visage dussent fournir une indication... Oui... Ce n'était même pas dans le règne animal qu'on eût pu lui trouver un semblable. Lorsqu'on le voyait immobile et froid sur sa chaise dans le coin plus obscur de sa sombre maison, on se disait que des phénomènes insoupçonnables se passent à l'abri de la lumière du soleil et que d'étranges moisissures ont pu se développer dans une ombre glacée. Quelque monstrueux champignon, sur le sol d'une de ces chambres qui font penser à des caves, s'était accru pendant des jours et des jours : le hasard lui avait donné la forme d'un enfant.

Solange avait toujours vécu dans l'espoir qu'un jour son fils aurait douze ans. Il était tout petit encore, il y avait au-devant d'elle des jours si épais qu'elle ne savait comment en sortir, des années de misère semblaient des murailles posées en travers de la vie, n'importe ! Elle avait une sœur dont le mari était sabotier. Un jour son fils aurait douze ans. Elle aurait une sœur dont le mari serait sabotier.

Baptiste Dumont, son beau-frère, habitait un petit village du nom de Champvallon qui était situé à quatre lieues de la petite ville. Ce n'était pas bien loin. La petite ville était située à quatre lieues d'une grande espérance, le bonheur viendrait au premier appel,elle lui dirait exactement ces mots:

— Voilà. Mon petit a douze ans. Je vous le confie pour que vous lui appreniez votre métier. Vous ne pouvez pas me refuser puisque vous êtes mon beau-frère.

C'est à ce moment qu'il dirait oui. Elle n'aurait plus qu'à ajouter :

— Il saura travailler. Chaque soir, il aura gagné sa journée. Il sera heureux lorsqu'il sera grand. Il ne sera pas comme sa mère.

Certes, elle était triste parce que chaque jour elle se complaisait dans sa peine ; elle était triste,

parce qu'elle ne savait pas comment l'on peut faire autrement, mais sa tristesse n'allait pas bien loin. Elle pleurait pour aujourd'hui, elle ne pleurait pas pour demain. Il y avait toujours dans son cœur un petit coin prêt pour le repos dans la douleur. A l'époque des grands événements de sa vie, lors de l'anniversaire de la naissance de son fils, par exemple, elle avait toujours en réserve une pensée très douce. Quand il avait huit ans, elle se disait :

— Il n'y a plus que quatre années à attendre.

Quand il en eut onze, elle ne put garder sa joie pour elle et se mit à lui dire :

— Mon petit, dans un an, tu auras douze ans.

Elle possédait le nombre mystique, elle savait calculer les temps, elle prédisait comme Daniel l'époque de l'avènement du Messie. Elle n'avait même pas besoin de voir ce qui se passerait quand le Messie serait venu. Elle ne disait pas qu'il y aurait encore bien des combats à soutenir avant le jour de sa gloire. L'ordre nouveau allait être établi ; il n'y aurait plus qu'à le recevoir, un grand silence allait régner sur le monde et serait celui de la Paix.

— Mon petit va entrer en apprentissage. Il saura travailler. Chaque soir il aura gagné sa journée...

La douzième année se fit longtemps attendre. Jamais Solange ne perdit courage. Elle fermait les deux yeux pour être toute seule avec sa foi. Chaque matin dans son corps elle sentait un mouvement plus facile, dans son cœur elle entendait un son plus clair ; chaque soir, le jour en s'en allant l'avait soulagée de tout le poids d'une journée de sa vie passée. La douzième année s'avançait avec lenteur, car le bonheur est notre maître et prend son temps, mais elle savait que l'on peut compter sur lui. Du reste, il s'était déjà mis en route.

Ce fut un beau matin que celui où elle regarda autour d'elle. Douze ans plus tôt elle avait mis un enfant au monde. Elle ne savait pas alors qu'elle serait si malheureuse. Chaque jour, avec une horrible fidélité, avait été l'un des jours d'une vie désolée. Elle ne prévoyait pas alors qu'un jour elle serait si heureuse. Lorsqu'elle se leva, le matin de la douzième année, elle se fût écrié volontiers :

— Une grande joie, ce matin, s'est levée sur le monde.

Comme l'enfant se dirigeait vers sa chaise et qu'il allait s'asseoir ainsi que d'ordinaire, elle s'avança bien vite pour l'en empêcher. Quelque

chose était changé sur la Terre, il allait ne pas s'en apercevoir. Elle lui cria :

— Mon petit, tu as douze ans !

Puis elle regarda pour voir ce qui allait arriver.

On ne sait pas si Charles Blanchard avait douze ans. Il ne donna même pas un coup d'œil, il ne s'inquiéta même pas de savoir si, comme on le lui annonçait, un grand événement venait de se produire. Il tourna sa mère, comme on tourne un obstacle, regagna son coin, et il semblait avoir trouvé là le seul événement qui jamais pût l'intéresser : celui qui consistait en la persistance d'une vie sans chaleur, sans lumière et sans bruit.

Solange Blanchard éprouva un sentiment comme jamais n'en ont éprouvé les mères. Certes, elle avait plus d'une fois donné un coup d'œil à son fils, mais c'était alors comme nous le faisons d'ordinaire pour les personnes que nous croyons connaître, afin de poser sur sa tête une des idées qu'elle s'était formées à propos de lui. Cette fois-ci elle donna un vrai coup d'œil, elle chassa toutes ses pensées, pour qu'elles ne pussent la troubler, elle s'arma de toute sa lucidité pour faire une observation précise. Voyons, que se passait-il ? Pourquoi l'enfant n'avait-il pas répondu ? Elle regarda. On ne sait pas ce qu'elle vit.

Ce qu'elle vit, arrêta tout net dans son corps la vie qu'elle avait menée jusqu'ici. Elle sentait cela d'un seul coup. Déjà une boule énorme dans son estomac ne pouvait plus passer. Le hoquet vint la prendre et pendant un bon moment ne la quitta pas. On entendait en elle son bruit : Ouakka ! comme si une voix nouvelle eût pris la place de sa voix absente. Elle fut en face de ce qu'elle vit moins qu'un chien, moins qu'une mouche, moins qu'un pou. Tout ce qu'elle put faire, fut d'avoir envie de partir et de se mettre à trembler. Une peur basse, sournoise, indigne d'une mère, se fit place en son âme, la première pensée qu'elle trouva fut celle-ci :

— Est-ce que ça ne s'attrape pas ?

Un peu plus tard elle se leva, elle s'en alla doucement vers la porte et avant de s'enfuir elle se détourna pour voir si l'horrible chose ne la suivait pas dans la rue.

Elle marcha sur les routes, elle marcha si longtemps que l'heure de son premier ménage était passée depuis une bonne demi-heure qu'elle marchait encore. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle continua de marcher. Elle s'éloigna de son fils, elle s'éloigna de sa maison, elle s'éloigna même de la petite ville qui contenait sa maison. Elle traversa un

village qu'elle ne connaissait pas, autour d'elle s'étendait un pays qu'elle n'avait jamais vu, et cela même ne la fit pas s'arrêter.

Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'elle put rassembler dans sa tête quelques-unes de ses pensées. Elles étaient bien malades. Solange s'aperçut pourtant qu'elle était sur la route de Champvallon, le village qu'habitait sa sœur. Elle s'était instinctivement jetée, au milieu du danger, du côté où elle pouvait attendre quelque secours. Elle marcha jusqu'au bout.

Champvallon était situé dans un fond, il y avait une grande rue, et des ruelles qui la croisaient. Elle demanda à un passant de lui montrer la maison de son beau-frère. Dix heures sonnaient au clocher de l'église. Elle ouvrit la porte qu'on lui avait indiquée. Baptiste Dumont était tout seul dans la boutique et travaillait à ses sabots.

Elle ne prit même pas le temps de s'asseoir pour lui dire :

— Baptiste, faut venir chercher le petit.

Ce ne fut qu'ensuite qu'elle s'évanouit.

La maison de Baptiste Dumont et de sa femme qui s'appelait Rose était, dans le village de Champvallon, une maison d'ouvrier. Elle était

située dans la rue principale, entre la maison du charron et celle du menuisier. Elle était située dans la rue du travail auprès des maisons des travailleurs. Il se dépense plus d'activité dans les villages que ne le croient d'ordinaire les gens de Paris qui les traversent en voiture. Certes, le silence règne sur toute la longueur de la rue, jusqu'où l'on peut voir ; les poules et les chats sont des habitants paisibles ; c'est à peine si une femme coud sur une chaise au-devant de sa porte, entourée de petites filles qui s'essaient à coudre comme elle, mais dans l'ombre des boutiques, des ouvriers qui ne font qu'une tache sombre aux yeux du passant, obéissent à la vie avec courage, et, sabotiers, menuisiers, charrons, font tous les sabots, tous les meubles, toutes les voitures dont les hommes ont besoin dans un rayon d'une lieue.

Dès qu'on franchissait le seuil de la maison de Baptiste, on oubliait tout ce que l'on avait pu voir avant d'entrer. On ne pensait plus à la vieille église qui, placée au milieu des maisons, les surveille comme une mère poule surveille ses petits qui ne sont pas bien grands encore. On ne pensait plus à ces campagnes de la France dans lesquelles les villages heureux ont été posés au bon endroit comme par des enfants qui ont sorti le contenu

de leur boîte à jouets dans une grande prairie. Dès qu'on franchissait le seuil de la maison de Baptiste, on pensait à tout autre chose.

La maison de Baptiste Dumont était pleine de sabots. Elle en contenait tant que l'on comprenait bien vite qu'elle ne pouvait contenir autre chose. Les uns, accrochés aux quatre murs par des clous, en occupaient toute la surface. Ils étaient là : il y avait des sabots sur les murs, ils avaient pris tant de place que l'on n'était pas certain qu'il en restât pour les murs derrière les sabots. Les autres pendaient par rangées à des cordes tendues en travers de la chambre un peu plus haut que votre tête, et entre chaque rangée il y avait assez d'intervalle pour que l'on pût apercevoir, suspendue à des cordes tendues un peu plus haut que les premières, une seconde couche de sabots. Ce que l'on voyait donnait à prévoir qu'il y avait une troisième couche encore, et comme on n'apercevait pas le plafond, on ne pensait pas à lui, et l'on se disait que quatre, que cinq, que cinquante couches, qu'une pyramide de sabots emplissait jusqu'au toit un grenier situé au-dessus de la maison. Après avoir cru à ceux du grenier, on était porté bien vite à croire à ceux de la cave. Comme une partie du sol de la boutique était occupée par des sabots

que l'on avait posés sur le carreau, l'imagination grossie par la vue de tant de ces objets ne se satisfaisait pas d'une vérité si simple, et l'on en arrivait naturellement à penser qu'une masse de sabots déposés dans la cave, avait monté, poussée par la force irrésistible du nombre, ou mieux encore, qu'un volcan de sabots surgi des entrailles de la terre avait crevé le plancher et répandu dans la maison comme une lave son torrent envahisseur.

Telle était la boutique dans laquelle vivait Baptiste Dumont.

— Il n'y aura bientôt plus de place, lui disait-on parfois.

Il répondait :

— Je les mettrai dehors, j'en paverai les routes.

Et au milieu de la boutique, dans un espace qu'il s'était réservé, entouré de son matériel, de ses outils et de ses quartiers de bois, avec un courage que jamais il ne laissait décroître, il était en train de faire d'autres sabots.

Les sabots ne se font pas tout seuls. Le bois est plus dur que les pierres, on dirait qu'il tient tête à l'ouvrier et s'acharne à lui rendre la vie difficile. Baptiste l'attaquait comme un ennemi. D'un bras terrible, lorsqu'il était parvenu à enfon-

cer dans son morceau les coins de fer, il levait son maillet, et lorsqu'il l'abattait, il semblait dans une lutte corps à corps s'élancer sur le bois en même temps. Il fallait que l'un des deux cédât, que les coins entrassent jusqu'au bout dans la fibre éclatée, ou que l'homme, vaincu par la résistance, éclatât à la place du bois. L'homme n'éclatait pas : il restait vivant pour continuer la lutte. Après avoir posé le maillet et les coins, il s'emparait d'une hache. La bataille était chaude, les outils faisaient penser à des armes. Ils s'appelaient un asciot, un paroir, un tarière, une cuiller, un butoir, un vé. Les décrire est impossible, tant le travail du bois est compliqué. Chacun d'eux avait son usage, chacun son moment, tout avait été prévu : après la hache on passait à l'asciot.

Il fallait être un habile homme et d'une conscience enragée pour pousser les sabots jusqu'à terme. Le bois, on l'a vu, ne s'attaque qu'à grands coups. Dans un élan continuel, emporté par une sorte de fureur guerrière, on eût dit que Baptiste se jetait, son outil dans une main, sur le quartier de bois qu'il maintenait de l'autre, et que, lui portant des coups droits, cette fois-ci enfin, il tenait sa vengeance. Il ne reculait pas. Il était à craindre que dans l'ivresse du combat il ne perdît

toute mesure et que, poussé par une seule rage, il ne la portât sur lui-même aussi. Baptiste, un jour, à l'âge de dix-neuf ans, ne calculant plus ses gestes, s'était fait sauter le pouce de la main gauche.

D'autres fois on eût dit que, soudain, changeant de tactique, il allait prendre le bois en travers. Il le fixait d'abord, le perçait, le creusait avec méthode, puis, lui ayant introduit un outil qu'il épaulait et qui s'appelait une cuiller, de tous côtés il arrachait et faisait sauter ce qui se présentait à ses coups, comme si, désespérant d'arriver à ses fins, incapable de le réduire, il allait supprimer un ennemi qui l'empêchait de vivre. Pour être sabotier, il faut être en colère. On s'attendait aux pires désastres, on était étonné déjà de n'avoir pas vu le sang couler. Parfois, tendant vers son morceau de bois sa face avec violence, la bouche, la gueule ouverte, il semblait qu'il s'aperçût enfin qu'il possédait une mâchoire comme les bêtes ; il avait attendu trop longtemps : maintenant il allait mordre. On attendait avec anxiété l'instant où, fou d'impuissance, il allait tout quitter, et tournant sa rage vers l'humanité tout entière, se précipiter dans la rue et sauter à la gorge des passants comme s'ils eussent été cause de son malheur.

Peut-être, du reste, est-ce cela qui fût arrivé si la lutte avait été trop longue. Mais bientôt on le voyait faire quatre pas en arrière. Ce qu'il tenait entre ses mains n'était plus ce quartier de bois informe qui lui avait donné tant de mal. Deux sabots faisant la paire, d'un bois veiné, à la belle courbe, lisses, creux, bombés, avec leur talon bien détaché, étaient le fruit de son travail. Ils étaient parfaits comme s'ils fussent sortis directement des mains du Créateur. Il les examinait sur leurs deux faces avec orgueil, les cognait l'un contre l'autre ; ils rendaient un son clair et plein, comparable au son que rend une belle pièce d'argent. Une fois de plus, l'homme avait remporté une grande victoire. La matière était vaincue ; la Nature n'était pas de force. Il repoussait du pied pour se faire de la place les éclats de bois qui jonchaient le sol de tous côtés. Un enfant les eût ramassés croyant à des joujoux.

La maison de Baptiste Dumont était-elle située dans un de ces villages éloignés des villes, qui vous donnent à penser que la vie, comme une personne, a quitté celles-ci pour venir goûter au milieu des champs, de beaux sentiments simples ? Certes, pour qui ne sait pas ce qu'est un sabotier, la maison de Baptiste était l'asile

de ces sabots que portent les gens des campagnes et qui, faits avec le bois de leurs noyers, sont aussi des enfants du village.

Ils l'habitaient comme d'humbles habitants, en vérité, sans complication, et lui donnaient ce que les sabots peuvent donner. Ils lui donnaient l'odeur de leur bois. La maison avait cette odeur sèche et comme résignée des arbres abattus, elle avait cette odeur précieuse qui semble être celle de leur âme et qui vous donne à penser que les arbres après leur mort gardent une odeur de sainteté. Elle sentait la feuille, elle sentait la noix, elle sentait la terre. La maison n'était alors qu'une des plus douces maisons du village de Champvallon.

Mais pour quiconque avait une fois vu travailler Baptiste, la maison était située dans un tout autre pays. Ce n'était pas l'atmosphère reposante et un peu triste du centre de la France qui vous séduit à un certain âge et semble se proposer à vous. Elle était située dans un monde actif ; on pensait à ces villes furieuses dans lesquelles le fer heurté par les marteaux-pilons fait un bruit auprès duquel on n'entend plus celui que font nos sentiments dans notre âme. On pensait à ces mines où, dans les noires galeries, tout un peuple, le pic en main, cognant la muraille à grands coups,

accomplit son devoir avec autant de courage que si l'espace et la lumière n'existaient pas. Parfois il semblait que soufflât un grand vent. Il s'avançait de tous côtés, et saisissant les quatre coins de la maison, la soulevait tout entière ; on eût dit que Baptiste luttait pour s'en défendre. On pensait à la mer, sur laquelle le pêcheur s'est élancé avec son bateau. Quand l'on voyait travailler Baptiste, on pensait à bien des choses que l'on ne voyait pas. La maison était située dans le pays de l'activité humaine, là où l'homme, le héros du monde, n'écoutant que son courage, s'en prend à Dieu lui-même et donne à la vie une forme qu'il semblait ne pas avoir voulue. Etait-on chez un sabotier ? Oui, mais l'on était ailleurs encore. On était chez ceux qui travaillent le bois et qui non seulement font des sabots, mais aussi des charpentes, chez ceux qui forgent le fer, chez ceux qui bâtissent les maisons, chez tous ceux qui, dans la cité bruyante, occupés aux labeurs de l'industrie nous font une vie meilleure que celle que nous avions reçue. Et l'on peut dire que l'air qu'on y respirait n'était pas celui de Champvallon. On y respirait l'air que respirent en pleine mer ceux qui vont, agrandissant leur patrie, poser son drapeau sur un nouveau monde.

Le jour où Charles Blanchard arriva dans la maison de son oncle, contre toutes prévisions, il trouva assez d'énergie pour faire quelque chose. Dès qu'il fut dans la boutique, il ne s'assit pas comme on l'eût pu croire, mais il regarda autour de lui. Il finit par découvrir une porte, qui faisait communiquer la boutique avec une autre pièce ; cette porte était fermée, mais il alla jusqu'à elle, l'ouvrit et disparut.

Il ne dit pas un mot, il ne fit pas de bruit, ce ne fut qu'un peu plus tard que Baptiste constata son absence. Il le rejoignit et pensa :

— C'est le voyage qui l'a fatigué. Il a envie de dormir. Dis donc, camarade, si tu te mettais au lit !

Charles Blanchard s'était réfugié dans la pièce où l'on dormait. Mais le lendemain matin, lorsqu'il fut levé, Baptiste eut beau lui dire :

— Allons, viens avec moi dans la boutique.

Charles Blanchard recula, se colla au mur et tenta de reculer encore lorsqu'il en fut là. Ne pouvant pas y arriver, il baissa la tête et se mit à trembler.

Il fallut user de violence, il fallut le saisir par un bras. Il ne lutta pas, n'en ayant pas l'habitude, mais vraiment ce fut son cadavre que l'on traîna dans la boutique. Et il fut impossible de le lâcher ensuite : il ne tenait pas sur ses jambes.

On en vint à se dire :

— C'est sans doute parce qu'il a quitté sa mère. Il n'est pas habitué à nous.

La tante ferma la porte à clé, car il s'essayait à l'ouvrir, puis elle l'appuya contre cette porte en disant :

— Allons, voyons, reste un peu avec ton oncle.

Il se tint debout par obéissance, et il montrait sa face ; mais dès qu'autour de lui il eut donné un coup d'œil, il tourna le dos. Sa tête était placée sous son bras, il fermait les yeux ; de tout son corps il s'appliquait contre la porte comme s'il eût voulu en faire partie ; il était à croire que son âme l'avait déjà traversée pour aller de l'autre côté.

Il fallait bien parfois, à l'heure des repas, par exemple, que l'on ouvrît la porte. Dès qu'elle était entre-bâillée, il se coulait par la fente, il s'échappait comme un prisonnier qui vient de recouvrer sa liberté et s'empresse d'en faire usage. Il courait à la première chaise, elle était bonne et lui suffisait. C'est sur celle-là qu'il s'asseyait, puis, d'un coup de tête et d'un coup d'épaule, il s'élançait, il plongeait, il entrait dans le silence et semblait alors avoir trouvé l'élément dans lequel il pouvait vivre.

La maison de Baptiste, en effet, contenait deux

pièces. La première était la boutique, mais pour Baptiste elle avait tant d'importance que c'était la boutique qu'il appelait la maison. C'est sous ce nom qu'il a fallu en parler. La seconde pièce était la chambre.

La chambre ne comptait guère : elle était la pièce dans laquelle on ne travaille pas. Elle contenait les lits, la table et les chaises. Elle contenait encore un buffet, une armoire, une horloge, et, sur la cheminée, de chaque côté de la glace, étaient posés deux vases dans lesquels la femme eût pu mettre des fleurs si l'idée lui en était venue. Elle contenait tout ce que l'on avait acquis par le travail que l'on avait fait dans la boutique.

Dans les chambres les hommes ne sont pas chez eux.

Elle était l'endroit où les femmes sont chez elles. Les femmes s'y livrent à leurs occupations. Elles frottent les meubles, on dirait qu'elles les polissent ; et, les femmes ne trouvant rien d'assez beau pour elles, on dirait qu'elles s'exercent chaque jour à les perfectionner. Les femmes aussi connaissent et pratiquent un métier de l'ordre et de l'alignement. Baptiste, parfois, en riant, appelait la chambre : le salon. Il n'osait plus y mettre les

pieds, craignant, par la seule présence de son corps d'ouvrier, de rompre une mystérieuse harmonie pour laquelle il ne se sentait pas fait.

L'après-midi des femmes se passe dans les chambres. Il semble d'abord qu'elles y fassent un travail de couture et qu'elles s'occupent, pendant que leur mari est pris tout entier par les travaux de son métier d'homme, à des besognes de femmes qui leur demandent beaucoup d'application. Mais lorsqu'on les connaît mieux, on s'aperçoit qu'il n'en est pas tout à fait ainsi. Les femmes n'occupent que leurs mains. Leur esprit dans les chambres se repose et goûte à des plaisirs comme en connaissent les riches et qui consistent à jouir, au milieu de belles choses, d'idées riantes. Le silence leur est nécessaire, parfois elles l'emplissent d'une chanson choisie entre toutes pour la douceur de ses sentiments. Elles peuplent la solitude, au gré de leur cœur, elles regardent autour d'elles et partent de ce qu'elles voient pour se composer une chambre encore plus belle que la leur et pour se dire qu'étant la femme d'un bon ouvrier, un jour peut-être elles pourront l'acquérir.

Pour bien des raisons, Rose Dumont ne pouvait permettre à son neveu de rester auprès d'elle dans la chambre, car il apportait quelque chose

qu'il en fallait chasser. On eût dit que son silence était vivant, et comme une bête monstrueuse surveillait tout, autour de lui. Rose aurait bien pu s'essayer à chanter une de ses chansons : si quelqu'un alors était entré dans la chambre, ce n'est pas la chanson qu'il eût remarquée, mais le silence de l'enfant. Les jeux d'imagination auprès de lui étaient bien impossibles ; on n'était pas là où l'on eût souhaité d'être, dans un monde que nos rêves perfectionnent et au milieu duquel il semble que nos pensées se soient groupées dans notre tête comme les roses au centre d'un bouquet de verdure. C'est lui qui était là, ce n'était pas un autre ; même quand on ne le regardait pas, il semblait qu'on le contemplât face à face. Sa présence était indiscutable, elle était totale. Il était entièrement ce qu'il était, il avait apporté ici toute l'odeur misérable de son passé ; on ne sait pas si c'est l'étable ou la cave qu'il sentait ; vous n'étiez plus chez vous, vous viviez la vie qu'il avait vécue. Cela atteignait vos narines, vous deviez repousser votre souffle pour n'en pas souffrir.

Rose en fermait les yeux et avait envie de crier :

— Va-t'en, tu sens mauvais !

Il n'était pas possible d'être heureux auprès de lui.

Les premiers temps, quelqu'un qui l'eût mieux connu eût pu croire qu'il le comprenait, qu'il le voulait, qu'il s'était fait de cela une sorte de mission. Il résistait lorsqu'on s'essayait à le faire fuir. Lui qui n'ouvrait jamais la bouche, il savait parler. Il savait dire :

— Non, ma tante ! oh non, ma tante !

Il était nécessaire de s'y mettre, il fallait résolument le chasser de la chambre. Cela devint une habitude. Aucun mot n'eût été assez fort. Rose appelait Baptiste :

— Allez, viens m'aider !

Chacun d'eux prenait l'enfant par un bras, non sans l'avoir de plus menacé des gendarmes, et avec violence, puisqu'il n'était pas possible de faire autrement, on l'expulsait, on le jetait en plein milieu de la boutique. La porte claquait.

— Allons, viens voir faire les sabots, disait Baptiste, qui était un homme conciliant...

. . . . . .

...Le cinquième jour après son arrivée, Baptiste lui dit :

— Maintenant, tu dois commencer à t'habituer à nous.

Il ne répondit rien, il n'eût rien pu répondre, mais lorsque l'oncle eut ajouté :

— Cet après-midi, je te ferai râper quelques paires de sabots... — il cessa même de trembler. Il eût voulu être tout entier dans son cœur pour arrêter les battements...

. . . . . .

Les premiers jours, Charles Blanchard ne voulait rien entendre. Dans la maison de son oncle il n'aimait que la nuit. Quand le soir était tombé et qu'on avait mangé la soupe, après une demi-heure d'attente, tout le monde allait se coucher. C'est le moment qu'il attendait. La lampe était éteinte, les contrevents tirés, on n'entendait que le souffle régulier de Baptiste et de Rose.

L'enfant faisait tous ses efforts pour ne pas s'endormir. La nuit était épaisse, on eût dit que le ciel et la terre n'existaient pas, ou bien qu'ils étaient tout noirs. Il ouvrait les deux yeux pour mieux s'en apercevoir. Il se sentait à sa place. Dans son esprit, les tristes souvenirs de sa vie passée s'étendaient avec lenteur et prenaient cette importance qu'ont nos souvenirs quand nous sommes bien seuls. Dans sa poitrine, les mouvements, les rumeurs de sa vie présente garnissaient son cœur, puis, se répandant dans son corps, l'emplissaient tout entier d'une sorte de liquide amer. Il semblait qu'il fût tout noir, dans un

monde tout noir. Il ne s'endormait pas, pour se sentir malheureux plus longtemps. Et de sa tête, comme une fumée, de sombres pensées d'avenir montaient, qui parcouraient la chambre et s'y fixaient, comme s'il eût voulu entretenir l'obscurité, comme s'il eût voulu la rendre plus épaisse encore.

Et les jours suivants, alors que déjà il était à prévoir qu'il allait devenir un Charles Blanchard nouveau, il ne s'abandonna pas, comme on pourrait le croire, à sa vie nouvelle.

On dit à un enfant ordinaire :

— Tu vas me râper une paire de sabots.

Il se précipite sur un jeu qu'il ne connaît pas encore, avec cet élan qu'ils ont pour sauter sur le bonheur. Leur âme joyeuse, à l'avant-garde d'un corps docile, l'entraîne dans toutes les aventures qui se présentent.

Alors même que Charles Blanchard tenait un sabot et une râpe entre ses mains et que ces objets ne lui inspiraient plus aucune crainte, il n'acceptait pas l'amusante, ou tout au moins l'intéressante minute qu'il eût pu passer en leur compagnie. Certes, il pratiquait sur un sabot avec une râpe le travail que lui avait ordonné son oncle, certes il obéissait au commandement qu'il avait reçu,

mais il ne voulait pas croire que la vie se relâchât à son égard de la sévérité dont elle avait toujours fait preuve. Il ne savait pas ce qu'il craignait, mais il craignait quelque chose. D'un coup d'outil léger pour ne pas précipiter les événements, avec lenteur pour se donner du temps, il attaquait son bois. Il était attentif à chacun de ses mouvements, à chacun des bruits qu'ils provoquaient, aux moindres craquements qu'une oreille fine comme la sienne, seule pouvait entendre. Il craignait que le sabot n'éclatât, qu'il ne lui sautât à la figure, que la râpe ne le mordît. Il avait toujours une jambe en avant, il était toujours prêt, au premier signe de danger, à tout camper là pour aller chercher son salut dans la fuite.

Il lui fallut plusieurs jours pour acquérir ce qu'un autre eût conquis du premier coup : la paisible conscience de la besogne qu'il accomplissait. Les premiers jours il semblait qu'il fût traqué comme une bête, qu'un travail acharné le poursuivît jusque dans ses plus secrets retranchements. Son âme et son cœur fuyaient pour se mettre à l'abri. Il préservait sa pensée en l'enfermant dans le coin le plus noir et le plus reculé de son cerveau. Il fallut bien une semaine pour qu'il comprît qu'on ne lui voulait aucun mal. Ce ne fut

que passé ce temps qu'il reprit son souffle, qu'il se calma, qu'il put considérer d'un œil assuré ses occupations et son destin. Il faut marquer d'une pierre blanche le jour où Charles Blanchard donna à ses sabots un peu de cette attention qu'accordent les hommes à la besogne qui les occupe. Un grand changement s'était produit dans sa vie, lorsque, ayant chassé les vaines terreurs, il put se dire, un soir, après avoir râpé ses sabots :

— Aujourd'hui, j'en ai râpé six paires.

Il existait alors pour Charles Blanchard quelque chose qui s'appelle le travail [1].

Le travail ne lâche pas ceux qu'il a choisis. Chaque matin, l'enfant se levait en même temps que son oncle, sur le coup de six heures. On eût pu croire que la journée qui commençait allait être vide encore et qu'il allait être nécessaire de s'asseoir sur une chaise, de baisser les yeux, de la considérer tristement et de s'arracher du cerveau de lourdes pensées pour tenter de la remplir. Oui, c'est ainsi que la journée commençait. Mais une heure à peine avait passé, il n'était pas bien certain

[1] Une des variantes de Charles Blanchard présente avec une insistance prolongée (durant une dizaine de pages) les difficultés d'acclimatation à l'atmosphère de la boutique et d'accoutumance au travail.

que sept heures eussent sonné, quand Baptiste disait déjà :

— Allons, gamin, aujourd'hui je vais te faire noircir des sabots.

Pour noircir les sabots, on se sert, en guise de pinceau, d'une patte de lièvre que l'on trempe dans une teinture noire. Charles Blanchard d'abord se méfiait, mais bientôt ce fut plus fort que lui. Dès qu'il eut un peu de couleur au bout de sa patte, avant même qu'il l'eût répandue sur la tranche de son sabot, il fut entraîné par la plus joyeuse des idées qui puissent s'emparer d'un enfant. Il pensa :

— Je vais faire de la peinture[1] !

La peinture sur sabots ne se suffit pas à elle-même. Quand il eut terminé sa besogne, tous les sabots étant noircis, quand le Charles Blanchard nouveau tenta de rentrer dans le Charles Blanchard ancien, celui qui n'avait rien à faire, ne rien faire n'était plus dans la vie ce qui lui semblait préférable.

— Mon oncle, j'ai fini.

— Tu vas les laisser sécher, et puis je te montrerai comment on les cire.

Il n'est pas nécessaire que l'on sache comment on cire les sabots. Il suffira de savoir que lorsque

[1] Les autres variantes montrent qu'il n'y vient pas de si tôt.

Charles Blanchard sut les cirer, il put se dire :

— Je sais râper ; je sais noircir ; je sais cirer les sabots.

Ce fut lui qui ensuite parla le premier. Le jour vint où, sans que son oncle eût fait un seul geste ou prononcé un seul mot, Charles Blanchard ne peut rester silencieux sur sa chaise et se prit à dire :

— Mon oncle, voulez-vous que j'essaye de fendre votre bois.

. . . . . .

SUPPLÉMENT
A LA PREMIÈRE VERSION

SOLANGE BLANCHARD ENVOIE CHARLES BLANCHARD QUÊTER AUX ENTERREMENTS

...La seule chose qui la consolât un peu, c'était la pensée qu'elle pouvait, le soir, faire la soupe aux légumes : On lui donnait souvent des légumes dans les fermes qu'elle allait visiter. On lui donnait des pommes de terre, on lui donnait des choux, des raves, des oignons, des poireaux. Elle aimait tant la soupe ! la soupe est chaude, elle la mangeait, il lui semblait qu'elle lui donnât comme chaleur ce qui depuis deux ans lui en avait manqué. Elle sortait de son silence, elle voulait que son fils se rendît bien compte de ce que vaut une soupe.

Elle lui disait :

— Mange bien. C'est bon, la soupe, et puis ça tient au corps.

Il lui semblait avoir découvert en elle un organe délicieux qui s'appelle l'estomac et qui, lorsqu'on

a de quoi le rassasier, est le siège d'un grand bonheur. Elle se sentait à l'aise, la soupe la soutenait, la soupe emportait le chagrin, elle n'avait plus peur de tomber malade. Elle consentait à des sacrifices, elle commettait des imprudences ; comme il faut du beurre pour le mettre dans la soupe, elle achetait du beurre.

Parfois, pourtant, au beau milieu de son plaisir, un silence soudain se produisait dans sa tête, elle ne savait d'abord ce qui allait se passer, puis une conscience aiguë perçait ces lourds sentiments qui la faisaient s'abandonner au bien-être. Une conscience plus claire devenait sa conscience. Elle savait de quel prix elle avait payé cette soupe qu'elle mangeait. Elle rougissait comme si elle eût comparu devant un accusateur. Elle ne savait pas se défendre, elle acceptait tous les reproches, elle les recevait, elle leur donnait une place que n'avait pas la soupe. Elle pensait :

— Je suis une goinfre !

Il lui semblait avoir vendu son âme pour une assiettée de soupe. Elle était une mendiante, elle ne faisait pas de différence entre elle et ces vieux qui habitent on ne sait où, qui sortent de prison, qui font profession de chercher leur pain, qui volent, qui mettent le feu aux fermes, qui cou-

chent dans les fossés. Ils eussent pu lui dire :

— Je te vaux. Tu fais la même chose que moi.

Certes, on la recevait bien dans les fermes. Les chiens aboyaient mais ne se lançaient pas contre elle, les femmes la voyaient venir, ouvraient la porte et criaient au chien :

— Veux-tu te taire, sale bête !

Elles lui disaient :

— Et moi, ma pauvre Solange, si je venais à perdre mon homme qu'est-ce qu'il faudrait que je fasse ? J'ai deux enfants. Il faudrait bien aussi que je cherche mon pain.

Ces paroles ne consolaient pas Solange, mais au contraire lui montraient qu'il eût fallu aux autres femmes un grand malheur pour qu'elles en arrivassent là où elle en était.

Et puis on avait beau la bien recevoir, elle n'était pas sûre d'elle-même. Il eût suffi d'un caprice, d'une lubie ; il eût suffi qu'une fois, n'ayant pas remercié les gens avec assez de chaleur, elle les eût offensés, car ceux qui font le bien aiment que l'on s'en aperçoive. On ne se fût pas gêné pour lui dire :

— Je ne peux rien vous donner. Il me faut mon pain pour moi.

Elle était à la merci de tout le monde ; à part

les mendiants elle n'était l'égale de personne. Il y avait sur la Terre deux sortes d'habitants : ceux qui gagnent leur pain et peuvent le manger à pleine bouche sans autre souci que celui d'être heureux, et il y avait Solange Blanchard qui, la tête basse, s'approchait d'eux et attendait pour savoir si, lorsqu'ils auraient mangé, il ne resterait pas quelque chose qu'ils pussent partager entre leurs chiens et elle.

Elle n'eût pas tant souffert si elle eût été seule au monde. Elle se disait :

— Si ce n'était que de moi ! Une fois que je serai morte, tout ceci ne se connaîtra plus ! Mais elle pensait à l'enfant qui avait encore toute sa vie à remplir. Il eût été beaucoup plus sage qu'elle ne lui parlât de rien, mais, parfois, lorsque les idées noires tombaient sur sa tête avec le poids qu'elles ont, elle regardait autour d'elle pour voir si quelqu'un pourrait l'aider à en supporter le fardeau. Son fils était son seul compagnon, et bien qu'il ne fût qu'un enfant, il était là, elle n'avait pas le choix, elle lui parlait :

— Mon Charles, quelle triste destinée nous avons !

C'était un bon petit garçon. Il commençait à devenir sérieux, il voyait quelle était sa situation, il conformait sa vie aux paroles que lui disait sa mère

Il marchait auprès d'elle, il réglait ses pas sur ceux de sa mère, elle se tenait un peu courbée lorsqu'elle montait les côtes et il comprenait qu'il faut se tenir un peu courbé lorsqu'on monte une côte. Ils allaient d'un mouvement égal ; comme les jambes de l'enfant étaient plus petites, il les remuait davantage, ils avançaient sur la même ligne dans la même vie, ils portaient la même pensée, avec cette seule différence que l'enfant étant plus jeune considérait cela comme un jeu dont il pratiquait les règles avec attention et sans prendre garde à la fatigue. Il connaissait les chemins, il savait que sur telle route on va chez telle personne, il s'intéressait à cela, il était fier quand il avait deviné juste.

— C'est chez la mère Pernier que nous allons, maman.

Lorsqu'ils revenaient, il voulait encore faire comme sa mère, et pendant quelques minutes, c'était lui qui portait le panier.

Solange était contente. Elle disait :

— C'est vrai qu'il me donne du mal, mais de temps en temps il me rend des petits services.

Elle finit par lui demander de la suppléer. Il arriva plusieurs fois, dans des circonstances assez importantes, qu'elle le fit partir en son nom et

qu'elle lui confia ce qu'on peut appeler une mission. Elle commença le jour où l'on enterra Monsieur Ducrot. Monsieur Ducrot, après une longue maladie, mourut comme l'on s'y attendait. Son enterrement devait avoir lieu un matin, à dix heures ; c'était un homme très riche, et il était à prévoir qu'à la sortie du cimetière sa famille, selon l'usage, ferait distribuer quelques sous aux pauvres. Solange ne pouvait pas assister à la cérémonie, étant retenue jusqu'à midi par le ménage de Monsieur Lhotte, le greffier de la justice de paix. Elle hésita un peu avant d'aller demander dans les enterrements, mais à la réflexion elle s'aperçut que puisqu'elle cherchait déjà son pain dans les fermes, elle n'avait pas besoin d'être fière.

Elle fit à l'enfant ses recommandations :

— Tu iras attendre le cercueil devant la maison. Quand le convoi partira, tu te mettras derrière tout le monde. Tu entreras dans l'église, tu resteras à genoux et tu prieras bien le Bon Dieu. Au cimetière, tu verras, il y en aura d'autres comme toi ; après la cérémonie, vous resterez tous devant la grille et le domestique vous donnera à chacun quelque chose. Si on te demande ton nom, tu diras que tu es le petit Blanchard.

On lui donna une pièce de dix sous. Il avait

peur de la perdre, il ne voulait pas la mettre dans sa poche de crainte que celle-ci ne fût percée. Il n'osait pas la garder dans sa main, de crainte qu'elle ne glissât entre ses doigts. Il sortit à la fin de cet embarras et résolut la question en mettant la pièce dans sa main, la main dans sa poche.

Il marcha très vite, il éprouvait cette joie des enfants qui, tout comme de grandes personnes, se sont rendus utiles. Il lui semblait avoir gagné dix sous.

Il alla dans beaucoup d'autres enterrements.

Aussitôt qu'un riche était mort, une sorte d'ébranlement atmosphérique, de village en village, en annonçait la nouvelle. On eût cru qu'un vide s'était produit quelque part, l'air s'y précipitait, un vent singulier se répandait par les routes, en soulevait la poussière et venait buter aux volets fermés de la maison qui, ayant perdu son maître, semblait devoir appartenir à qui la viendrait prendre.

Hommes, femmes, enfants, les pauvres sur les chemins s'avançaient dans sa direction. La distance, le mauvais temps, la chaleur, la faiblesse, les infirmités, rien n'était pour eux un empêchement. Il en venait avec des béquilles, avec des jambes raides, il en venait de boiteux. Des enfants de

deux ans avaient fait dix kilomètres. Des enfants à la mamelle, lourds comme des pierres, dans les bras des femmes pleuraient de fatigue et d'énervement. Des vieillards entre deux bâtons, la tête branlante, consacraient la vie qui leur restait à faire acte de présence.

Ils assistaient à toutes les cérémonies de la mort. Ils formaient une seule masse immobile et silencieuse à l'écart du cortège, ils n'osaient se mêler à la foule des vivants : s'ils entraient à l'église ils restaient près de la porte et la gardaient ouverte pour mieux pouvoir s'enfuir. Nul ne se permettait un geste, ceux qui toussaient se sentaient coupables, lorsqu'ils marchaient ils déplaçaient doucement leurs jambes et craignaient que leurs pas ne fissent un grand bruit. Les enfants étaient surveillés par tous les yeux. Ils ne priaient même pas, ils étaient là, ils étaient venus, ils avaient fait la route, ils présentaient une vie sans défense et attendaient, avec humilité, que ceux qui en avaient le pouvoir se concertassent pour savoir quelle part on leur distribuerait des biens du mort.

La plupart du temps on ne leur donnait pas beaucoup. Ils avaient un mouvement de mauvaise humeur. Ce n'était pas la peine qu'un riche soit

mort pour que les pauvres reçoivent si peu. Ils s'apercevaient alors que la route était longue, qui les séparait de leur maison. Ils revenaient sans courage. La seule chose qui leur fît supporter la fatigue, c'était, parfois, lorsqu'ils avaient un peu trop buté contre les pierres, d'ouvrir la main et de regarder là, au creux de leur paume, la pièce d'argent qui, malgré tout, valait qu'ils souffrissent les difficultés du voyage. Ils la rangeaient en arrivant, chacun d'eux avait sa cachette, ils la mettaient à l'abri des voleurs. Ils étaient tristes les jours suivants à la pensée de ce qu'ils avaient vu. Chacun d'eux avait honte d'avoir été avec les autres. Ils s'étaient mêlés à toute la mendicité d'alentour, ils avaient marché côte à côte avec des gens qui s'étaient ruinés par la mauvaise conduite, ils avaient coudoyé des pouilleux, ils avaient fait partie d'une foule dans laquelle entraient des idiots, des infirmes, des fainéants ; quelques vagabonds sans domicile, de passage dans le pays, étaient venus se joindre à leur groupe. Il y avait là des gens auxquels autrefois ils avaient donné deux sous, il y avait là des gens auxquels ils n'avaient jamais adressé la parole parce qu'ils voulaient ignorer jusqu'à leur existence.

Quelques-uns étaient allés en prison.

SECONDE VERSION

LE PAIN

Charles Blanchard dont j'entreprends aujourd'hui de vous conter l'histoire, ne montra, durant les dix premières années de sa vie, aucune vertu, aucun génie particulier qui l'eût pu faire remarquer parmi les autres enfants. Il ne différa jamais de ce que vous fûtes, il alla où vous êtes allés, ses yeux ressemblaient aux vôtres, il vit ce que vous avez vu, et quant aux événements qu'il traversa, vous en avez entendu le récit par la bouche de ceux qui assistèrent à vos débuts dans ce monde. Je n'ai donc, en commençant ce livre, qu'un mot à vous dire : Il existait, dans une petite ville de province, un enfant de dix ans qui s'appelait Charles Blanchard.

La Destinée eût pu le maintenir jusqu'à l'âge de treize ans dans ce que nous appelons l'état d'innocence, si, un jour, la semaine de la fête patronale, qui était célébrée chaque année le dimanche qui suivait la Saint-Jean, une étonnante nouvelle ne s'était répandue par la ville :

— On dit que, cette fois-ci, pour la fête, nous aurons les chevaux de bois.

Tout se passa comme on l'avait annoncé : il y eut les chevaux de bois.

Ils n'étaient pas connus alors comme ils le sont aujourd'hui. Mon histoire commence en 1849. Seul, un petit garçon, qui avait un oncle dans les usines, à Montluçon, étant allé chez lui passer quelque temps, l'année précédente, s'était trouvé là au moment de la fête et y avait vu un manège de chevaux de bois.

Ses explications ne furent sans doute pas très claires, car, lorsqu'arriva le grand jour, ses camarades n'avaient retenu de ses discours qu'un seul point : c'est qu'ils allaient voir quelque chose de beau. Ils furent tout surpris, les uns comme les autres ; et celui-là même qui les avait vus l'année précédente, au moment où la toile qui entourait les chevaux de bois fut enlevée, à onze heures, après la grand'messe, resta bien cinq minutes avant de se faire une idée un peu nette de ce qu'il apercevait.

Ils étaient là, tous en rond, à la suite les uns des autres. Il y en avait des rouges, il y en avait des jaunes, il y en avait des verts. Ils étaient ornés de deux étriers, d'une queue, d'une bride. Leurs

quatre jambes avaient la forme de chevaux. Ils tournaient, au son d'un orgue doré, et au-dessus d'eux on voyait des centaines peut-être de banderoles rouges à franges d'argent. C'est en les regardant longtemps qu'on faisait connaissance avec de grandes merveilles. Leurs yeux ressemblaient à des yeux véritables : il n'y manquait que les cils. Ceux qui tenaient le premier rang se cabraient, et leurs pattes de devant étaient un peu plus élevées que leurs pattes de derrière. Ces chevaux de bois du premier rang étaient des chevaux de bois qui galopent. Au centre du manège, un vrai cheval, un gros cheval blanc, marchait autour d'une sorte de colonne formée de six glaces, dans lesquelles on voyait passer une fois de plus ce que l'on avait vu déjà.

Au premier coup d'œil, les enfants furent trop surpris pour se rendre compte du plaisir que l'on pouvait tirer de cela, et ils considéraient un spectacle si beau qu'on eût pu le comparer aux chefs-d'œuvre de l'art, qui n'ont guère d'utilité pratique et servent seulement à élever notre âme. Il n'y avait qu'à voir, aussi ne voulaient-ils pas perdre un seul regard.

Au bout d'un temps, plus d'un ne put garder son bonheur pour lui. Charles Blanchard courut chez sa mère :

— Maman, j'ai vu les chevaux de bois.

Elle répondit :

— Va donc encore les voir, mon petit, ça te fera passer un moment.

L'après-midi, il se familiarisa tout-à-fait avec eux. Vers deux heures et demie, dans les familles, quand le repas de midi fut achevé, le père, la mère, les enfants, les parents des villages voisins, venus, pour assister à la fête, tout le monde quitta les maisons. Les chevaux de bois avaient abrégé le déjeuner, avaient arrêté les conversations et tenaient lieu de ces verres d'eau-de-vie que les hommes, les coudes sur la table, buvaient jusqu'au soir le jour de la fête, pendant les années qui avaient précédé celle-ci. On pourrait dire que les chevaux de bois avaient transformé les mœurs. On vit autour d'eux toute la petite ville groupée, toute la petite ville attentive ; une grande joie était ce qu'elle avait trouvé, et sous ses yeux, les chevaux, l'un après l'autre, avec toutes leurs couleurs, avec leurs brides, leurs queues, leurs étriers, défilaient, entraînés par un orgue dont la voix, dominant tous les bruits, répandait autour d'elle une vie si impérieuse que les mères de famille elles-mêmes ne pouvaient tenir en place et, suivies de leurs enfants, se précipitaient pour lui obéir. Il

y eut, à un moment donné, un grand éclat de rire dans la foule, parce qu'un vieux paysan, qui devait bien avoir la soixantaine, se mit à califourchon sur un petit cheval, les deux jambes pendantes, et dit :

— Ma foi, je veux y monter comme les autres.

Pour faire un tour on donnait un sou.

Tout le monde fit un tour. Dans ce grand village où la vie, d'un geste égal, liait les jours comme on lie une gerbe, les rassemblait, les entassait l'un par-dessus l'autre, en formait une année comme on forme une meule, il semblait que le temps eût quitté son occupation monotone, qu'un jour joyeux, écartant les jours ordinaires, fût descendu sur la Terre, au son de la musique ; on le voyait, on courait à lui, on le saisissait pendant qu'il était là.

— Cette année, pour la fête, nous avons les chevaux de bois.

Chacun voulait en prendre sa part. Ils brillaient, ils chantaient, ils tournaient ; on ne savait pas bien ce qui tournait avec eux. Ils semblait que le vieux monde ne tînt plus en place et que le Ciel et la Terre se missent à tourner. On oubliait tout le reste. On n'était plus le charpentier, ni le charron ; on avait planté là son métier, on était un des cavaliers du plaisir ; un grand mouvement vous

arrachait à vous-même, vous parcouriez l'espace, monté sur un beau coursier.

Charles Blanchard ne fut pas longtemps avant d'aller trouver sa mère. Elle était une de ces femmes qui, le jour de la fête, ferment bien leur porte et s'assoient dans un coin sombre de la maison, pour mieux se prouver à elles-mêmes que rien ne saurait les arracher à leur triste destin. Il y avait deux ans déjà qu'elle avait perdu son mari.

L'enfant arriva. Il mit tout juste un pied dans la chambre ; il avait laissé la porte grande ouverte, il ne l'avait pas fermée parce qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Elle commença par le regarder. Pour une seconde seulement, il s'était arrêté. Il avait deux yeux bleus, son regard semblait répéter ses paroles et ses jambes préparaient le mouvement qui devait le transporter sur les chevaux de bois. Elle dit d'abord :

— Ferme la porte, mon petit.

Il la ferma ; ils furent en face l'un de l'autre. Il s'avançait déjà.

— Tu voudrais faire un tour de chevaux de bois ?

Il répondit bien vite :

— Maman, ça coûte un sou. Veux-tu que je fasse un tour de chevaux de bois ?

Elle était restée chez elle et, la porte et la fenêtre étant closes, se croyait à l'abri. Elle savait que les fêtes nous fournissent une occasion de plus de penser à tout ce qui nous manque. Elle apprit que les fêtes viennent au-devant de nous lorsque nous n'allons pas au-devant d'elles.

— Mon pauvre petit, va !

Elle n'était pas une femme violente. Elle eût pu se mettre en colère et tenter de lui imposer sa volonté. Non. Elle eût pu déprécier la valeur du jeu de chevaux de bois. Elle ne le fit pas davantage. La vérité est la meilleure arme des pauvres. Elle s'en servit.

— Si je te donnais un sou pour monter sur les chevaux de bois, il nous ferait faute demain. J'en ai besoin pour nous acheter à manger. Tu veux bien manger demain, mon Charles ?

Il ne sut pas d'abord ce qu'il devait répondre. Il corrigea le mouvement de ses jambes, les aligna docilement ; il fut embarrassé à cause de ses mains ; il venait d'entendre, il venait de recevoir de telles paroles qu'il ne savait comment se tenir pour arriver à les porter. Sa bouche s'ouvrit, une bouche vide qui ne contenait plus un mot. Au bout d'un moment, il fit demi-tour. S'il put marcher, c'est parce qu'il savait très bien marcher.

A cette époque, les pauvres n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils ne savaient pas lire, ils n'avaient jamais quitté leur village, ils n'étaient pas mêlés aux affaires publiques, ils ignoraient qu'ils fussent autre chose que des pauvres. La pauvreté s'asseyait auprès d'eux, le matin, comme l'unique compagnon ; ils la recevaient, elle était leur vie, elle était leur âme, ils l'avaient acceptée. Ils étaient ses fils soumis, elle posait ses deux mains sur leur tête, leur tête était entre ses deux mains.

Il ne faut pas s'étonner si Charles Blanchard ne dit pas à sa mère :

— Je veux monter sur les chevaux de bois, je veux y monter !

Charles Blanchard, tout simplement, rentra dans son monde, il fit partie de ce que nous pourrions appeler sa classe, car les classes étaient bien séparées en 1849. Jusqu'à l'âge de dix ans, il avait été, d'une façon très générale, un enfant. C'est tout juste s'il était le petit Charles ; il n'était pas encore le fils de la veuve Blanchard. Il le devint le jour où il vit le manège des chevaux de bois.

Lorsqu'il rentra, le soir, une vie nouvelle commençait. Sa maison fut sa maison comme jamais

elle ne l'avait été. Du plus loin, il s'avançait à grands pas. Il s'en approchait enfin, elle contenait une ombre épaisse dans laquelle il pénétrait déjà. Elle était un peu à l'écart de la ville. On eût dit qu'elle aussi craignait de se mêler aux autres maisons. Elles étaient là, plusieurs, dans la dernière rue à droite, en montant. Pourquoi les appelait-on les Maisons-Neuves ? Elles étaient cinq, les unes auprès des autres, coiffées d'un toit de chaume très bas. Elles formaient un seul groupe et faisaient penser à cinq vieilles femmes qui se seraient assises au coin de la route et qui, sur leurs yeux, eussent rabattu leurs capuchons parce qu'elles ne s'intéressaient plus à ce qui pouvait passer devant elles.

La dernière était la maison de Charles Blanchard. La porte était grande, mais elle était en bois ; certes, la fenêtre était transparente, mais vraiment elle se perdait dans le mur, une fenêtre carrée que remarquaient les passants, car il était ridicule qu'elle fût si petite. Peut-être faut-il louer ceux qui ont fait construire les maisons des pauvres d'avoir compris que la lumière ne leur servirait qu'à voir clairement leur pauvreté. On ne peut pas dire si c'est le toit qui avait relevé la tête ou les murs qui avaient fléchi l'épaule : la maison était difforme

était un peu cassée. Il semblait qu'elle eût peiné longtemps sous le ciel. On ouvrait la porte, on entrait dans la chambre comme on entre dans l'âme d'un vieillard. De toute une vie on ne voyait que les restes. Il y avait là un lit, une table, quatre chaises et la huche, juste ce qu'il faut pour qu'une maison ne soit pas une grange inhabitée. Il y avait aussi une horloge que l'on n'avait pas pu vendre, elle battait comme un pouls et comptait des heures puisqu'il existait des heures sur la terre.

Ces maisons sont habitées par des gens qui leur ressemblent.

Solange Blanchard n'était plus jeune, ayant quarante ans passés, son aspect faisait penser au bonheur qui ne reviendra plus. Ses joues étaient marquées par la vieillesse déjà ; sous le chagrin leur chair avait cédé, elles n'avaient plus de changements à subir : du premier coup elles avaient fléchi, elles s'étaient creusées comme l'ont fait les joues des femmes de soixante ans. Ses yeux étaient pleins d'une eau claire, il semblait qu'elle montât de son cœur ; et pour un rien, pour une pensée, pour un regret, pour un sentiment qui passe, ils versaient des larmes par une vertu naturelle. Ses yeux étaient faits pour pleurer.

Elle parlait parfois, elle disait alors :

— Mon pauvre Charles, tu n'es pas heureux.

Elle disait encore :

— Moi, ça ne fait rien, à mon âge. Je n'ai plus grand'chose à attendre.

Elle partait le matin à sept heures pour aller aider Madame Ménard, la femme du percepteur, à faire son ménage et à habiller ses enfants. Elle avait fini à neuf heures, et elle se rendait alors chez Monsieur Lhotte, le greffier de la justice de paix chez lequel il y avait un salon, une écurie, un jardin et où la besogne était considérable. Le samedi, en particulier, elle n'avait jamais fini avant midi. Elle rentrait ensuite. Son ménage ne lui donnait pas beaucoup de mal, elle l'avait déjà terminé le matin au moment de son départ.

Il ne lui restait plus alors, tout le long de l'après-midi, qu'à regretter de n'avoir plus rien à faire de la journée. Madame Ménard lui donnait trois francs tous les mois, Monsieur Lhotte lui donnait quatre francs. Il lui eût fallu un troisième ménage. Il faudrait toujours aux pauvres une personne de plus pour qu'ils puissent avoir ce qui leur est nécessaire. Elle s'asseyait. Depuis longtemps elle avait choisi sa place. Il y avait deux places où elle eût pu s'installer, c'était à chacun des coins de la cheminée. Celui de droite était

près de la fenêtre, celui de gauche était près du lit. Elle n'avait jamais voulu se mettre auprès de la fenêtre. Elle ne faisait pas un geste, elle n'avait pas, comme certaines personnes, pris l'habitude de parler toute seule, elle ne pensait pas à prier Dieu, quoiqu'elle fût très pieuse ; Dieu l'avait faite pauvre, il lui semblait que ce fût sa réponse à des prières anciennes. Elle pensait à son malheur, elle était très triste, parfois elle poussait un soupir pour que Dieu l'entendît, pour qu'il comprît combien elle souffrait et pour qu'il se lassât.

Le soir à six heures elle préparait la soupe. A huit heures elle se déshabillait pour se mettre au lit. Elle donnait un coup d'œil alors à sa jupe et à son corsage qui pouvaient avoir des trous. Ils avaient l'un et l'autre la même couleur. Elle possédait deux corsages et deux jupes. Elle avait bien tort pour les réparer de prendre de la laine noire, il eût fallu qu'elle trouvât une laine particulière d'un jaune un peu sale, une laine qui eût reçu longtemps la boue, la pluie et le soleil.

Ce fut en ce lieu, ce fut près de cette femme que vint se réfugier Charles Blanchard. Il ne fit pas grand bruit. Son entrée ne compte pas au nombre des entrées des rois. Il prit une chaise, il

s'assit. Il croisa ses deux petites mains sur ses jambes, il se fit très doux. On eût pu s'apercevoir qu'il avait deux yeux bleus, ces yeux grands ouverts des enfants dans lesquels il semble que tout ce qu'ils voient entre à pleines portes.

Son retour fut comparable à celui de l'enfant prodigue. Pendant toutes les années de sa première enfance, il avait quitté, il avait abandonné cette maison. Il partait dès le matin. Le vaste univers était sa demeure. Le ciel, le soleil, les prairies, les oiseaux, les arbres, les bêtes, tout lui était un ami, tout lui était un compagnon. Il vivait dans la fraternité des choses avec son corps et son âme, il fréquentait tout ce que l'on rencontre et dépensait sa jeunesse en dansant avec les fous. Il revenait après les malheurs et les désillusions ; il avait trop exigé d'eux : la terre et les cieux le chassaient ; le long de la route, de chaque maison, une voix sortait qui lui criait : " Va-t'en ! " Il ne s'agissait plus maintenant de chevaux de bois. Il lui semblait que le monde entier lui eût interdit son seuil. Il revint chez lui. Il limita le monde aux quatre murailles de sa chambre, il s'assit au milieu, et la leçon qu'enseignent les demeures des pauvres, ce fut celle dont il allait tirer son profit. Il fut obéissant et docile. Il fut semblable à ces

enfants studieux qui vont à l'école, qui ignorent tout de la science humaine et veulent consacrer leurs efforts à l'acquérir.

Charles Blanchard ne tarda pas à lier connaissance avec quelqu'un qui devait prendre dans sa vie la plus grande importance. Il savait depuis longtemps que les hommes ont un ami qui chaque soir est attendu avec impatience et donne à la vie lorsqu'il arrive un goût si pur, un goût si frais qu'il semble alors que l'on n'ait plus rien à désirer. Son heure vient quand le jour est fini. Il entre. Chacun s'avance pour le bien recevoir, chacun l'accueille, chacun le remercie pour cette fois encore de ne lui avoir pas manqué. Tout se tait, toute vie se suspend à la sienne, un ange l'accompagne, le cercle de famille se forme autour de lui. Maintenant qu'il est là, le père, la mère, les enfants, chacun peut regarder son voisin et dire : " La journée a été dure, mais à présent on se repose de bon cœur. " Fasse le ciel qu'il vienne encore demain ! Charles Blanchard ne tarda pas à lier connaissance avec quelqu'un dont on apprécie mieux la valeur s'il vous fait défaut. On l'appelle le Pain.

Le pain de Solange Blanchard ne ressemblait

pas au pain de tout le monde. Le pain de tout le monde coûte quatre sous la livre et sort de chez le boulanger. Il serait à croire, tant il est bel et tendre, qu'il le faut appeler d'un autre nom que celui que l'on donne au pain. Elle n'avait pas de mal à s'en priver, car il ressemblait à ces gâteaux dans lesquels on a mis du beurre et dont elle savait bien qu'il ne lui était pas permis de faire sa nourriture ordinaire.

Tous les samedis elle achetait neuf livres de farine. Le sac qui la contenait, elle l'entourait de son tablier, de crainte qu'il ne fût percé. Elle humectait la farine, elle la mêlait d'un peu de levain, elle pétrissait la pâte qu'elle obtenait ainsi. Peut-être ne s'y entendait-elle pas aussi bien que le boulanger ; n'importe, elle en formait un bloc qui, revenant du four, la pouvait nourrir pendant toute la semaine. Elle ajoutait même à la farine un peu de son, et elle en était très contente. Le son ne donne pas mauvais goût, il est nourrissant puisqu'il sert à engraisser les bêtes, enfin il a son poids et permet avec neuf livres de farine d'obtenir un pain qui donnerait dix livres à la pesée.

Les premiers jours, le pain de Solange Blanchard était noir et pâteux. Il collait au palais, il fallait une certaine force et une certaine adresse

pour obtenir qu'il passât, comme on dit, par le détroit et voulût bien aller là où va le pain, dans votre estomac. Quand on l'avait avalé on recevait sa récompense, chaque bouchée s'ajoutait à l'autre, on sentait le volume du pain, on pouvait apprécier son poids, il n'y avait pas à nier qu'il fût là. On disait : Cette fois-ci ça y est, j'ai mangé du pain ! Il y avait même à craindre qu'il ne vous étouffât. Mais à partir du troisième jour il subissait certaines transformations. Il ne devenait pas dur comme on l'eût pu croire, le phénomène qui se produisait était d'un ordre un peu différent. Il devenait sec tout d'abord, puis il semblait que la farine voulût reprendre ses droits, la masse pâteuse se désagrégeait, chaque miette s'émiettait à son tour, on obtenait une sorte de sable, il fallait dépenser beaucoup de salive pour en agglutiner les grains. Vers le sixième jour le pain était une cendre que l'on ne pouvait faire passer qu'à grands coups de verres d'eau.

Tel qu'il était, pourtant, Solange Blanchard avait pour son pain une vénération, une dévotion particulière. Charles Blanchard mangeait comme les enfants en s'occupant de toutes les pensées qui venaient à sa tête. Il promenait son regard autour de lui, il chantonnait en mâchant, il se levait et

faisait le tour de la table. Sa mère le rappelait à l'ordre :

— Fais attention à ton morceau de pain, mon petit.

Il l'eût laissé s'échapper de sa main. Parfois, dans la fameuse période du quatrième, du cinquième et du sixième jour, alors que cette mie dont il a été parlé n'adhérait plus à la croûte que par une sorte d'habitude et se fût répandue sur le sol comme un sable que rien ne retient plus, elle lui disait :

— On met sa main au-dessous de son morceau de pain quand on mange. Tu vois bien que les miettes vont tomber par terre.

Et lorsque, comme on dit, il avait eu les yeux plus grands que le ventre et ne pouvait achever la tranche de pain que sa mère lui avait coupée, celle-ci recueillait pieusement le débris que l'enfant n'avait pas mangé et le rangeait avec soin pour qu'il pût le retrouver le jour suivant.

Vers la fin de la semaine, elle en venait à dire des mots comme n'en disent pas les mères :

— Ne te force pas à manger, mon petit garçon!

Elle se comportait avec le pain comme les saints se comportent avec leur âme. Ils la gardent tout entière pour l'usage de Dieu. Ils savent que le

vent la pourrait éparpiller, qu'une souris en ferait sa nourriture, ils savent que tout ce qui est bien, que tout ce qui est bon, que tout ce qui compte dans leur cœur doit être enfermé avec soin. Ils savent que l'esprit du mal rôde et qu'il est gourmand. Du reste il s'agit de leur salut éternel.

Une terreur superstitieuse la prenait parfois. Elle entourait son pain d'une serviette, elle prenait bien garde lorsqu'elle la dépliait qu'un morceau de mie, qu'un morceau de croûte, qui par hasard se fût détaché, ne s'échappât et tombât sur le sol. Elle l'enfermait dans la huche dont elle rabattait le couvercle puis elle se demandait encore si la huche était bien close. Elle craignait beaucoup les souris qui ne sont pas grosses. Elle avait peur des chats qui sont habiles. Il eût suffi d'un rien pour que quelque bête s'introduisît auprès du pain en son absence et, y mettant la dent, en dévorât le meilleur. Elle craignait qu'un cafard ne lui en mangeât une livre.

Mais la lutte ne devait pas se passer entre le pain, les souris, les chats et ce désordre qu'apporte dans les ménages un enfant. Il est d'autres ennemis pour le pain des pauvres, tout est un ennemi pour le pain des pauvres. Ce qu'ils aiment est un ennemi, ce qu'ils détestent est un ennemi. Le pain

fait penser à leur cœur, à ce cœur des malades que toute émotion vient atteindre. Les jours de bonne santé, Solange Blanchard avait un peu plus d'appétit et mangeait un peu trop de ce pain qu'elle avait eu tant de mal à gagner. Les jours de maladie elle en mangeait un peu moins que d'ordinaire, mais elle craignait que la maladie n'en vînt à l'empêcher d'aller gagner son pain. La joie comme la douleur était à craindre. Il semblait que le pain tînt ici plus de place que partout ailleurs, rien ne passait sans le heurter.

Entre les jours il en était deux chaque année qui lui donnaient un fameux coup. Le premier était le jour du onze mai, le second celui du onze novembre. C'étaient les jours du terme. Ils s'annonçaient de loin. Le onze mai s'avançait déjà le soir du onze novembre. Le onze novembre coûtait vingt francs à Solange Blanchard. Elle se disait alors que le onze mai viendrait dans six mois, c'est-à-dire dans cent quatre-vingts jours. Le onze mai lui coûterait vingt francs encore, c'était comme si chacun des jours qui l'en séparaient dût lui coûter deux sous. Il vaut mieux ne pas dire qu'il était deux jours chaque année qui faisaient du mal au pain. Chaque jour avait son importance, au prix où était la farine, chaque jour vous en

enlevait une livre. Le temps ne passe pas sans vous demander de lui payer un droit. La nuit même, quand vous dormez, chacune des heures qui sonnent vous vole un morceau de pain.

Quand ils marchaient ils faisaient tort au pain, car ils usaient leurs sabots. Quand ils étaient assis, leurs habits frottaient contre la paille de leur chaise. Quand ils étaient dehors, la pluie noyait le tissu de leurs vêtements, ou bien le soleil le pompait, ou bien la boue le mangeait. Et le linge que l'on salit ! Une fois l'enfant eut des poux, les poux des pauvres sont rebelles, il fallut se résoudre à acheter deux sous d'onguent gris. On nous a appris depuis 1849 que la vie est une lutte constante, que l'esprit de mort nous assaille, que dans notre corps même la guerre est déclarée, les mauvaises cellules consacrent leur temps à assaillir les bonnes, voulant dévorer la vie des vivants. Solange Blanchard eut un aperçu de la vérité avant les découvertes de l'Institut Pasteur. A quoi qu'elle s'occupât, quelle que fût son attention, de quelque côté qu'elle se tournât pour faire face au danger, elle était assaillie par mille ennemis qui attaquaient son pain. Il arrivait des événements comme ceci : l'enfant croissait, ses sabots lui faisaient mal au pied, les manches de son paletot lui allaient au

coude, il n'avait plus de place pour ses épaules. Il allait lui falloir des vêtements. Il allait falloir pour acheter des vêtements bien de l'argent avec lequel on n'achèterait pas du pain. Le pain qu'il avait mangé l'avait fait grandir. Le pain lui-même faisait la guerre au pain !

C'était la loi de Dieu que les pauvres apprennent bien plus vite que nous autres à connaître et sans avoir besoin de regarder le mal au microscope, car il les entoure et tombe sous leurs sens. Solange Blanchard se sentait bien peu de chose auprès d'une loi naturelle, elle se sentait bien faible au milieu des éléments : n'est-ce pas la volonté qui gouverne le monde qui en voulait à son pain !

Pendant longtemps, la seule résistance qu'elle lui opposa, ce fut de pleurer. Elle espérait par ses larmes attendrir on ne sait qui, dans l'univers. Elle ne les essuyait pas, elle les laissait couler ; il vient un moment où vos joues ruissellent, où une eau chaude se répand partout sur votre visage, où votre bouche même en est pénétrée : ce sont vos larmes que vous buvez ! Elle en sentait le goût : elles sont toujours plus amères qu'on ne l'avait cru !

Et cette vase qu'elles contiennent, lorsqu'elles se sont desséchées, laisse sur la peau une sorte de

boue qui fait voir que vous avez pleuré. Parfois, vers le soir, lorsqu'elle se regardait dans la glace, des plaques noires et des sillons autour de ses pommettes la faisaient semblable à ces vieilles femmes qui ne se lavent plus parce qu'elles sont trop près de la mort pour avoir à prendre soin de leur visage. Elle était bien rouge, elle était bien sale, elle était bien laide. Elle tendait sa face au ciel et disait :

— Regardez, Seigneur, dans quel état vous avez mis votre servante !

Elle finit, du reste, par se lasser des larmes. Le jour vint où, mécontente d'avoir si longtemps pleuré, repue de douleurs et n'ayant pas été consolée, elle en voulait à la douleur même, un peu comme l'on en veut à un ami de qui l'on attendait un service. Elle fit tous ses efforts pour la repousser. Elle réfléchit beaucoup et tenta de trouver n'importe quoi qui tînt dans sa vie la place qu'y tenait la douleur. Elle se disait :

— Il y aurait peut-être un autre moyen que de verser ces larmes qui ne m'ont guère servi jusqu'à maintenant.

Pendant un temps elle pensa à chercher du travail. On imagine rapidement à quoi mène le travail. Le travail permet de payer un loyer, le

travail permet d'avoir des vêtements, le travail permet d'avoir du pain. Un travail bien payé permettrait plus encore : vous pourriez avoir, pour les manger avec votre pain, bien des choses dont la pensée ne vous est pas venue encore : des pommes de terre et du fromage ; vous pourriez faire une soupe aux légumes. Elle n'en voulait pas tant. Elle était semblable à ces malades qui n'osent pas demander la guérison complète de leur maladie, mais qui seraient si heureux s'ils pouvaient souffrir un peu moins ! Elle en voulait à la douleur : or celui qui travaille n'a plus besoin de pleurer.

Elle se répéta bien des fois :

— Ah ! oui, il faudrait que je trouve du travail !

Elle ne savait comment s'y prendre. Du premier coup, elle se mit à penser que les riches ont leurs domestiques qui font tout leur ouvrage et que c'est là où l'on pourrait se caser que toutes les places sont prises. Il restait bien quelques personnes qui prenaient une femme de ménage, mais chez deux de ces personnes elle travaillait déjà. Elle en vint à se dire même qu'elle avait eu beaucoup de chance.

Un événement se produisit. Elle apprit qu'une de ses voisines, dont le mari était maçon et faisait

de bonnes journées, avait trouvé à balayer l'église le samedi et gagnait ce jour-là vingt sous.

Une autre se fût dit :

— Voici une chose à laquelle je n'avais pas pensé. Il doit en exister d'autres encore.

Solange Blanchard n'agissait pas ainsi. Elle se dit :

— Il existait encore du travail. On vient de le prendre. Maintenant il ne reste plus rien.

Ce fut un bel espoir qui partit, ce fut un grand événement que celui-là. Il ne s'agissait pas simplement d'un travail qui consistait à balayer l'église et dont on ne l'avait pas chargée, il s'agissait de la dernière chose qui, sur la terre, fût offerte à qui voulait s'en emparer : on venait de la lui ravir.

Le temps passa. Il arrivait parfois, lorsqu'elle posait son pain sur la table, qu'elle se campât et qu'elle se prît à l'examiner. Quoiqu'elle lui donnât une grande valeur, elle se rendait pourtant compte de ses défauts. Elle disait :

— Il est bien noir et bien laid.

Elle mangeait un morceau de la croûte : elle avait le goût des pierres. Elle mangeait une poignée de mie : elle avait le goût du sable.

Elle disait alors :

— Si pourtant on en avait assez !

Elle soupesait le morceau ; elle ne se trompait guère dans ses évaluations : il restait tant de livres ! Peu importait la qualité, il eût mieux valu qu'il fût plus mauvais encore et qu'il en restât davantage. Être mauvais eût été pour le pain la meilleure des qualités. Peut-être, si la croûte avait été plus dure et la mie plus émiettée, n'eussent-ils pas pu faire disparaître ces tranches énormes qu'ils arrivaient à manger.

Un jour, pourtant, Solange Blanchard sortit de ces calculs. Comme on dit en mathématiques, elle crut avoir trouvé la solution. On finit toujours par trouver quelque chose, quand on cherche. Elle fit une véritable invention. Le principe en était tout simple. Un jour elle se dit :

— Si je pouvais arriver à manger moins de pain ! De cette façon, celui que nous avons durerait plus longtemps.

Elle imagina une singulière combinaison. Chacun a pu remarquer dans la vie qu'il ne faut pas manger entre les repas sous peine de n'avoir plus faim au moment de se mettre à table. C'est ainsi que les personnes qui n'ont pas l'habitude de goûter à quatre heures sont punies le jour où elles se laissent entraîner à le faire. Au repas du soir, elles s'aperçoivent que le goûter, comme elles disent, leur a coupé l'appétit.

L'invention de Solange Blanchard partait de ce principe. Elle attendait qu'il fût quatre heures, et quand quatre heures sonnaient, elle soulevait le couvercle de la huche. Un petit morceau, croyait-elle, s'ajoutant au pain qu'elle avait mangé à midi, allait, dans un estomac encore plein, produire un gonflement et empêcher que la digestion se produisît avec la rapidité qu'elle avait d'ordinaire. A sept heures, en effet, il lui sembla ne pas avoir faim. Elle servit l'enfant et put lui dire sans mensonge :

— Moi, j'ai mangé, mon petit.

Elle le regarda faire. Elle s'étonna vraiment de n'avoir pas eu cette idée plus tôt. Elle mangeait beaucoup, d'ordinaire, et au repas du soir, si elle ne se fût raisonnée, elle eût pu manger une livre de pain.

Mais il lui arriva ce qui est arrivé à beaucoup d'inventeurs, dont l'imagination était vive et précédait d'un peu loin la vérité qui toujours prend son temps. Le premier soir, elle n'accepta pas les résultats de l'expérience et préféra attendre le lendemain, croyant par son obstination forcer la nature à la suivre. Il était arrivé ceci : à sept heures, elle n'avait pas faim, mais à huit heures, elle eut l'impression très nette que son estomac

s'était agrandi, que ce qu'elle lui avait donné à quatre heures de plus que d'habitude en avait accru le volume, et qu'un estomac énorme, un estomac de géant lui imposait une faim contre laquelle elle était trop faible pour lutter. Elle ne mangea pas, pourtant, en vertu de ce raisonnement :

— Ma foi, c'est l'heure de se mettre au lit. Je n'ai pas besoin de manger pour dormir.

Le lendemain, elle fut cruellement punie. A midi, coûte que coûte, il lui fallut se rassasier. Et comme le soir, elle ne voulut pas se rendre et recommença le coup de quatre heures, elle fut obligée, à huit heures, sous peine de tomber en faiblesse, de sortir le pain de la huche et d'en manger quatre quartiers, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle se sentit à son aise. On peut même dire, en comparant ce qu'elle avait retranché de son repas de la veille à ce qu'elle venait d'ajouter à son repas d'aujourd'hui, que l'expérience n'avait pas tourné à son avantage et que le pain en sortait diminué.

Ce fut un triste jour que celui-là. C'est un triste jour que celui où l'on s'aperçoit qu'il n'y a rien à faire que d'attendre ce qui va arriver. Elle se répéta une fois de plus :

— Mon Dieu, que faut-il que je devienne !

Elle ne devint pas grand'chose.

Ce fut un jour du mois d'août, l'après-midi du 4 août 1849, à deux heures, qu'elle se leva de sa chaise, sans que rien eût annoncé d'avance qu'elle se décidait à prendre une résolution. Elle n'eut aucune hésitation. Elle saisit un grand panier ; elle en possédait deux : toutes réflexions faites, elle s'empara du plus grand. L'enfant était auprès d'elle. Elle lui dit :

— Allons, viens avec moi, mon Charles !

Elle ferma soigneusement la porte, elle était dans la rue. L'enfant la considérait avec surprise. Peut-être craignait-elle qu'il ne la questionnât ; elle lui dit sur un ton de commandement :

— Allez, viens !

Ensuite, elle marcha. Sa vie commençait.

Elle prit la grand'route ; elle allait déjà d'un pas égal et un peu lent, comme ceux qui ont longtemps pratiqué les grand'routes et savent comment il faut se comporter avec elles. Son panier était suspendu à son bras gauche ; elle se penchait vers la droite pour faire contrepoids ; elle baissait la tête et rappelait ces pauvresses qui, sachant que tout ce qu'on peut voir par les chemins ne leur

appartient pas, n'ont plus envie de regarder ce qui est autour d'elles. L'enfant était bien jeune encore. Il marchait comme le petit poulain auprès de sa mère, hâtant le pas, courant, jouant, s'arrêtant parfois. Il la considérait par devant, par côté, par derrière, en faisait le tour. Il finit par se lasser du jeu, et dit :

— Où qu'on va, maman ?

Elle ne devait pas y aller avec plaisir, elle répondit assez sèchement :

— Tu m'ennuies, tu verras.

Un peu plus loin, elle tourna à gauche et s'engagea dans un petit chemin de campagne qui séduisit l'enfant tout aussitôt à cause de ses aspérités, à cause des haies, à cause de quelques chênes qui, plantés en bordure des champs, versaient une ombre si bonne qu'il courait pour la recevoir. De chêne en chêne, il fit la route : le ciel était pur, le soleil était chaud, de chêne en chêne il se rafraîchit; l'ombre avait le goût d'un verre d'eau. Les oiseaux faisaient comme lui, et lorsqu'ils se perchaient parmi les feuilles, ils célébraient dans leur langage la victoire qu'ils venaient de remporter sur un soleil avide. Il en vit un qui, la tête dressée, balançait sa queue, et semblait agiter une joie si vive que l'on aurait souhaité, comme lui, d'être un petit oiseau.

Il en parla à sa mère, il voulut le lui montrer, il demanda :

— Est-ce que c'est celui-là qu'on appelle le rossignol ?

Elle ne regarda même pas et répondit :

— Je n'en sais rien.

Ce ne fut qu'un peu plus loin qu'elle sortit de ses pensées. A force d'avoir marché par les routes, ils arrivèrent auprès d'une maison. Elle éprouva tout de suite le besoin d'avoir du courage, et, pour voir si elle en était capable, comme l'enfant ne disait rien, elle se mit à parler :

— Tu vois, c'est la ferme de la Garenne. Nous allons chez la mère Renon.

La mère Renon, qui était dans la cour en train de donner à manger à la volaille, les vit arriver avec surprise. Elle ne savait pas encore. Elle s'écria :

— C'est donc vous, ma Solange ? Et vous avez amené ce grand garçon ?

Solange commença sans préambule :

— Ma pauvre mère Renon, il n'y a pas moyen. Il faut que je me décide à venir vous trouver.

La mère Renon était une femme de campagne au gros ventre, aux gros seins, ses épaules étaient larges. Elle avait enfanté, elle avait donné à téter,

elle avait pris sa part de tous les travaux. Maintenant elle était vieille, son rôle avait changé ; elle n'allait plus dans les champs, elle restait à la maison. On l'appelait la Mère. Elle donnait à manger aux vaches, elle donnait à manger aux cochons, elle donnait à manger aux poules. Elle trayait le lait, elle préparait le repas des hommes. Tout le jour, à l'étable, à l'écurie, à la cuisine, elle s'occupait du foin, elle s'occupait du son, elle s'occupait des pommes de terre, du pain, de la soupe, du laitage. Elle ne se mettait jamais à table, mais comme elle nourrissait les autres, elle savait ce que c'est que d'avoir faim. Elle eut pour les pauvres le geste même qu'elle avait pour tout ce qui était autour d'elle.

— Il vous faut ça de pain, ma Solange... Si vous étiez venue un peu plus tard, nous aurions eu des poires... Tenez donc toujours un fromage !... Voilà des œufs, mais vous n'en parlerez pas à mes garçons... Il faudra revenir au moment des châtaignes, j'aurai aussi des pommes et des noix... Ah ! si vous vouliez attendre jusqu'à quatre heures et demie, j'irais traire mes vaches. Tu boirais bien un peu de lait, mon petit ?

Solange répondait :

— Non, ma mère Renon, maintenant que vous

nous avez donné tout ce qu'il nous faut, il ne nous reste plus qu'à partir.

Et sur le seuil de la porte, elle récapitula toutes les raisons qu'elle avait eues de venir :

— Voyez-vous, j'ai essayé de tout. J'ai essayé de chercher du travail. Comment voulez-vous que j'en trouve : j'en ai déjà ! Ensuite j'ai essayé de manger un peu moins, mais je tombais en faiblesse. Et puis quand on a pleuré toute la journée, je vous assure qu'on a faim le soir ! Enfin, à la grâce de Dieu ! A présent, vous voyez, je cherche mon pain.

Elle chercha son pain. C'est un dur métier. Lorsqu'elle avait du pain, elle s'apercevait qu'il y a dans la vie des choses qui comptent autant que le pain.

Certes, on la recevait bien dans les fermes. Les chiens aboyaient mais ne se lançaient pas contre elle. Les femmes la voyaient venir, ouvraient la porte et criaient au chien :

— Veux-tu te taire, sale bête !

Elles lui disaient :

— Et moi, ma pauvre Solange, si je venais à perdre mon homme, qu'est-ce qu'il faudrait que je fasse ? J'ai deux enfants. Il faudrait bien aussi que je cherche mon pain.

Ces paroles ne consolaient pas Solange, mais au contraire lui montraient qu'il eût fallu aux autres femmes un grand malheur pour qu'elles en arrivassent là où elle en était.

Et puis on avait beau la bien recevoir, elle n'était pas sûre d'elle-même. Il eût suffi d'un caprice, d'une lubie ; il eût suffi qu'une fois, n'ayant pas remercié les gens avec assez de chaleur, elle les eût offensés, car ceux qui font le bien aiment que l'on s'en aperçoive. On ne se fût pas gêné pour lui dire :

— Je ne peux rien vous donner. Il me faut mon pain pour moi.

Le pain qu'on lui donnait, du reste, ne lui causait aucun plaisir. Elle le posait sur la table, elle l'y laissait pendant un temps, elle était un peu triste, elle avait un peu honte. Elle disait :

— Assurément, c'est du bon pain, mais je n'ai pas le cœur à le manger.

On lui donnait de gros morceaux. C'était parfois un pain doré, sans seigle ni son, dans lequel n'entrait que de la farine. Il suffisait d'avoir la salive, le pain fondait dans la bouche, le pain se mangeait tout seul.

L'enfant était heureux. Il ne se rendait pas compte encore, il venait de découvrir que l'on

pouvait manger quelque chose de bon. Parfois, sans raison, pour le plaisir, il disait :

— Maman, j'ai faim.

Elle lui coupait de bonnes tranches. Il marchait dans la maison pour se promener en les mangeant. Puis il se mettait à chanter. Elle n'aimait pas beaucoup cela. Elle disait :

— Il ne faut pas être gai, mon petit, c'est du pain que nous avons mendié.

. . . . . .

TROISIÈME VERSION

I

CHARLES BLANCHARD HEUREUX

Charles Blanchard, dont j'entreprends aujourd'hui de vous conter l'histoire, ne montra d'abord aucune vertu, aucun génie particulier qui pussent le faire remarquer parmi les autres enfants. Je commencerai le récit de sa vie comme vous eussiez commencé le récit de la vôtre.

Un jour, une femme accoucha d'un garçon auquel elle donna le prénom qui lui plut. Un jour, au nombre des habitants de la France, le maire d'une petite ville ajouta une unité.

L'enfant sut d'abord pleurer, puis il apprit à rire, il eut des dents, il fit des gestes, il prononça ses premiers mots, et comme il avait reçu la vie, il la voulait vivre toute entière et s'essayait déjà parfois à s'échapper des mains de sa mère pour aller se mêler à tout ce qu'il voyait dans le monde.

A l'âge de quinze mois, lorsqu'il put marcher seul, il se précipita vers les objets qui l'entouraient,

il alla de l'un à l'autre et il les saisit à pleins bras.

Il fut heureux d'avoir deux ans, puis d'avoir trois ans, parce qu'il pouvait aller plus loin et embrasser d'autres objets encore.

A quatre ans, quoiqu'il eût touché toutes les choses qu'il avait pu atteindre, il n'avait pas épuisé une grande curiosité qui était au fond de lui-même et qui le poussa bientôt à tenter d'atteindre toutes les choses qu'il n'avait pas encore touchées. C'est pourquoi, lorsqu'il était dans sa maison, il partait pour aller sur la rue. Lorsqu'il était dans la rue, il ne s'arrêtait pas encore et partait pour aller sur la place ; il fût ensuite allé dans les champs, dans les bois, sur les routes et n'eût pas tardé à devenir, personne n'a le droit d'en douter, le plus jeune de nos explorateurs.

Ce fut au cours de ses voyages que Charles Blanchard rencontra tout ce qu'il ne connaissait pas. On ne peut pas dire que le monde nous cache sa face, chacun de nos pas nous mène au contraire dans un endroit où tant d'objets nous entourent qu'il semble que le monde ait voulu nous montrer tout ce qu'il contenait.

Charles Blanchard apprit l'existence du soleil, de l'azur du ciel, des arbres, des prairies, il sut qu'il y avait des oiseaux, des chiens, des chats, des chevaux.

Quand il était petit, il ne se rendait pas encore bien compte de tout cela. La vie était comparable à ces magasins de déballage dont on sait qu'ils renferment tout ce qu'il vous faut, mais au milieu desquels, la première fois qu'on les visite, on a beaucoup de peine à trouver ce que l'on venait chercher.

Ce fut en fréquentant assidûment la ville et la campagne que Charles Blanchard finit par remarquer, par classer leurs richesses. Il vit le soleil qui est si beau qu'on ne peut le regarder en face, le ciel qu'on ne peut atteindre et qui est au-dessus de tous les objets de la terre, les arbres à l'ombre desquels on s'empresse d'aller s'asseoir, les prairies dont l'herbe est si douce que si elles n'étaient fermées par des barrières on s'y roulerait tout le jour. Il vit les oiseaux qui courent et volent encore plus loin que les enfants, les chiens qui vous suivent sans vous faire de mal, les chats qui montent sur les toits, les chevaux qui galopent avec une telle rapidité qu'on les attelle aux voitures pour aller plus vite.

Il fut heureux de faire partie d'un monde qui possédait de telles merveilles. Il vécut au milieu d'elles, ses pieds le transportaient de l'une à l'autre, son cœur battait à chacun de ses mouve-

ments, et deux grands, deux beaux yeux bleus dans son visage avaient une telle flamme qu'ils semblaient posséder une vie particulière et distincte de celle qu'on le voyait mener. Ils vous faisaient penser à deux amis qui en entraînent un troisième au plaisir.

L'air était doux alors comme il l'est quand on a quatre ans. L'air était si pur et pénétrait si profondément dans la poitrine de l'enfant qu'il ne suffit pas de dire qu'il respirait avec ses poumons. Il respirait aussi avec son âme. Parfois, sans cause, ou peut-être simplement parce qu'il sentait l'air du ciel gonfler sa gorge, il n'y pouvait tenir, et de toutes ses forces, comme un oiseau, il répondait à la bonté du monde et sortait à plein gosier de grands, de longs cris de joie.

Il fut heureux comme les enfants sont heureux. Le matin le rendait heureux, l'après-midi le rendait heureux, le soir le rendait heureux. Chaque jour avait sa façon d'être, les jours avaient des façons différentes de le rendre heureux. L'univers entier répondait à son bonheur. Mettait-il les pieds dans la rue ? Il y trouvait des occasions d'être heureux qu'il ignorait encore. On croirait que le monde a été créé pour que les enfants s'en puissent réjouir.

Tout lui était une aventure, le hasard parfois

venait au-devant de lui et lui présentait des bonheurs comme il n'en pouvait prévoir. Un jour, il passait devant la maison de Madame Emile Giron qui n'était pas faite comme les autres. Une cour la précédait avec une grille. La grille était ouverte ce matin-là. Il entra, il monta les huit marches du perron. Jamais il n'avait monté les marches d'un perron. Ce fut une belle aventure. Une autre fois, comme il passait devant le jardin de Monsieur Tardy, le médecin, des ouvriers étaient en train d'y installer un kiosque chinois. Il le vit poser, il y avait des clochettes à chaque angle, et quand le travail fut terminé, un peu de vent souffla et les clochettes se mirent à tinter. Il vit, un matin, Galand le maréchal, en compagnie de son ouvrier, battre le fer rouge, et une pluie d'étincelles autour de l'enclume jaillissait et rayonnait si belle qu'il se réjouit d'avoir vécu jusqu'à ce jour pour avoir pu la contempler.

II

LA PETITE VILLE

La petite ville qu'habitait Charles Blanchard n'était pas une de ces cités remuantes dans lesquelles des usines, des magasins, des auberges font circuler des hommes, des femmes et des camions par bandes et déterminent une activité qui donne un peu peur aux enfants. C'était une de ces bourgades, comme on en voit dans les provinces du Centre, qui, entourées par la campagne comme une maison par un jardin, se complaisent dans une situation aisée et prennent le temps de respirer le bon air. Les rues étaient larges, les maisons blanches, seule la fumée du foyer domestique montait dans l'azur ; elle ne parvenait pas à troubler un ciel immense et profond qui occupait une grande place et qui, comme on le dit en langage familier, commençait là où finissaient les toits.

Les promenades que fit Charles Blanchard dans sa ville natale peuvent être comparées, quant à

leurs résultats, à ces beaux voyages au cours desquels on apprend qu'il existe d'autres hommes, d'autres saisons, d'autres bonheurs. Le soleil, comme Dieu, régnait en plein milieu du monde, et du haut de sa demeure penchant sa face sur la Terre lui distribuait à flots de grands sentiments de joie. Il était là. Une lumière tendre coulait sur les choses qui, immobiles et pleines de plaisir, la recevaient sur toutes leurs faces. C'était le matin.

On peut dire que l'enfant rencontrait sur sa route tout ce que l'on peut voir de doux en ce monde. Les portes des maisons étaient ouvertes : les portes de celle-ci, les portes de celle-là, les portes de cette autre encore ; chaque maison faisait penser à un homme qui, sortant d'une nuit de sommeil, a besoin de regarder ce qui se passe au dehors. Les ménagères consacraient les premières heures du jour à débarrasser les meubles de la poussière que leur avait laissée la veille : on apercevait dans chaque intérieur des armoires luisantes, des chaises cirées, des lits gonflés qui, débarrassés de leur fardeau de la nuit, sous leurs rideaux que l'on avait soulevés, semblaient respirer. Elles ne se contentaient pas d'avoir mis le bon ordre chez elles : une fois leur maison balayée, elles sortaient et balayaient la rue. Tout était propre, tout était

jeune, la petite ville entière faisait penser à un enfant que sa mère vient de lever et qui, ayant fait sa toilette, s'apprête à passer une journée charmante.

Le temps marchait avec aisance. On avait entendu sonner neuf heures au clocher de l'église, puis, comme on était allé faire un tour et que l'on avait un peu regardé autour de soi : soudain, on avait peine à le croire, une nouvelle heure sonnait, et c'était dix heures. Que la vie était facile ! Des hommes, par groupes, se campaient en plein milieu de la rue, et après s'être regardés pendant quelques minutes, après avoir prononcé quelques paroles, d'un commun accord, tous à la fois, se mettaient à rire. Des femmes, attirées par le bruit, se mêlaient à eux. Un peu plus tard, chacun s'en allait à son ouvrage. Dans la boutique du charron et dans celle du maréchal, des hommes robustes, les manches retroussées, accomplissaient d'admirables travaux et faisaient que les enfants eussent voulu avoir quinze années de plus pour pouvoir, comme eux, ferrer les roues, lutter contre les chevaux et vaincre le fer rouge.

Midi arrivait sans peine. L'après-midi, qui commençait ensuite, était une nouvelle journée plus douce que le matin. Des heures toutes bleues

avaient envahi la rue et enveloppaient les maisons ; le promeneur était au milieu d'elles, et comme celui qui mène une vie pour laquelle il semble qu'il soit né, le fond de son cœur était joyeux et sans inquiétude. Des heures toutes bleues et pleines d'un grand calme s'étalaient sous le ciel : elles étaient belles, on avait plaisir à les voir. Derrière certaines fenêtres, des jeunes femmes assises travaillant à quelque ouvrage de couture, chantaient dans la paix une romance sentimentale qui, vous élargissant l'âme, vous portait à croire au bonheur universel. Derrière les fenêtres où il n'y avait personne, on se prenait à imaginer qu'une jeune femme heureuse venait de s'absenter, mais qu'elle allait apparaître bien vite pour tenir son rôle et faire ainsi que chaque maison fût pleine de chansons.

Charles Blanchard ne sut pas à cette époque de combien d'heures se composait chaque jour : il y en avait un grand nombre, chacune d'elles était prise entre celle qui l'avait précédée et celle qui allait la suivre ; une procession délicieuse traversait le temps ; quand elle avait passé, il semblait qu'on eût entendu chanter un long cantique. Tous les jours étaient suivis d'un lendemain. Avant de le connaître, l'enfant savait déjà qu'il ressemblerait

à la veille, qu'il posséderait comme elle un air pur, un soleil chaud et que, dans les maisons ainsi que dans les rues, hommes, femmes, enfants, tous ceux qui sont de ce monde tendraient vers lui un visage confiant. Où est-elle, la créature déshéritée qui se souvient d'avoir pleuré ? Des jours transparents joignaient la Terre au Ciel, on s'approchait sans cesse d'un bonheur profond dans lequel, entrant tout entier, chacun allait jouir de la vie éternelle.

III

LE MARCHÉ

Voici pourquoi il convient d'abord de parler de certaines rencontres que Charles Blanchard fit sur la place du Marché qui fut, naturellement, le premier endroit où il s'arrêta, au cours de ses sorties.

Le Marché se tenait le jeudi. Les étalages étaient disposés en trois rangées. A droite, en descendant on voyait les légumes et les fruits, au milieu les œufs, les fromages et le beurre et à gauche étaient exposés les poulets, les canards et les oies. C'était la réunion de toutes les denrées qui sont nécessaires à l'homme et l'on en rencontrait même quelques-unes, comme les perdrix ou les cailles, qui ne tentaient personne, mais qui étaient là pour le cas où un passant plein d'extravagance eût été décidé à commettre une folie.

L'enfant, pour des raisons qu'il était assez facile de prévoir, fit d'abord la connaissance de tous les

fruits, et il lia, par la même occasion, des relations avec les légumes leurs voisins. C'est à cette époque que Charles Blanchard éprouva de grandes surprises. Il vit pêle-mêle, au cours de cette année-là, dans un grand désordre où se confondaient les saisons : des choux, des raves, des carottes, des pommes de terre, des haricots, des tomates, des choux-fleurs, des épinards, des poires, des pommes, des cerises, des fraises, des raisins, et ces pêches qui semblent vivantes, qui ont une chair, une peau, une si belle mine qu'un sentiment d'ordre supérieur s'ajoute au plaisir que l'on éprouve en les mangeant. Il n'ignorait pas, assurément, que tout cela existait auparavant sur la terre ; il avait vu des poires sur les poiriers, des choux dans les jardins, mais la question ne se posait pas alors de la même façon. Il trouvait que les poiriers faisaient bien dans les champs, les poires bien sur les poiriers, et qu'il était de bon goût de faire pousser des choux dans les potagers. Quand on parcourait le monde avec un peu d'attention, on y rencontrait des choses qui semblaient posées un peu partout pour le plaisir des yeux.

Charles Blanchard eut la révélation de tout un monde insoupçonné ; que n'apprit-il pas en ce jour ! Certes, il se servit de ses deux yeux pour

bien regarder, mais ses deux yeux ne le mettaient pas en relations suffisantes avec tout ce qu'il avait à voir. Ce fut comme si un nouveau sens se faisait place parmi ceux dont il se servait déjà pour apprendre à connaître l'Univers. Il se produisit un phénomène comparable à un éboulement, une part de lui-même s'effondrait et laissait en plein milieu de son corps un vide énorme que tout ce qu'il voyait eût à peine pu combler. Il lui sembla bien vite qu'il appréciait et qu'il jugeait les choses avec un organe plus puissant encore que ses yeux: avec son estomac !

. . . . . [1]

Une vie nouvelle commença. Ce n'est pas impunément que l'on a éprouvé de grands sentiments. Pendant les jours qui suivaient le jour du marché, il semblait à Charles Blanchard qu'il eût perdu quelque chose. Il parcourait une à une les rues de la petite ville qu'il habitait, il regardait autour de lui avec un grand soin, il ne pouvait se résoudre à rentrer dans sa maison. On le vit passer un peu partout. Il allait à petits pas, il se frottait aux murs, il s'arrêtait devant les boutiques, il se campait

[1] Les lignes de points se rapportent à des passages dont Charles-Louis Philippe n'avait pas établi le texte définitif.

auprès d'un chien, auprès d'un chat, auprès d'un passant, auprès d'une voiture, auprès d'une fenêtre ouverte. On ne sait pas quel était l'objet de ses recherches, mais il les poursuivait avec avidité. Tout ce qu'il apercevait était soumis à un long examen : il se demandait si c'était *cela !*

Bien des fois il était prêt à s'emparer d'étranges choses. Que n'eût-il pas ramassé ! Que n'eût-il pas emporté entre ses bras et poussé jusqu'au fond de lui-même pour emplir un vide bizarre qu'il sentait dans son âme et dans son corps ! Il lui semblait que, de la tête au talon, il fût creux comme un trou. Il avait appris, le jour du marché, qu'il avait faim. Il ne savait plus, maintenant, de quoi il avait faim. Il parcourait le monde après toute une vie de jeûne, chacun de ses pas était destiné à lui faire trouver un peu de nourriture, il ramassait tout ce qu'une petite ville peut laisser traîner.

Ce furent des jours nombreux, ce furent tous les jours de ces étés que nous avons vécus quand nous avions dix ans. Chaque matin à sept heures, dès que sa mère était partie, Charles Blanchard dans sa maison ne se sentait pas à sa place. Une voix dans la rue, une voix par la ville, une voix sous les cieux se faisait d'abord très douce et lui allait au cœur, puis, pour peu qu'il mît quelques

minutes à lui résister, une grande voix implacable sortait de la Terre entière et lui criait :

— Il faut venir toute suite !

Il se dressait, il n'était pas long à ouvrir la porte, encore moins à la fermer, il obéissait sans un regard en arrière et portait même à ses pas une grande application comme un travailleur qui se rend compte de l'importance de son ouvrage et veut consacrer toutes ses forces à le bien faire.

IV

LA FOIRE

Cette année-là, le deuxième dimanche du mois de juin, un événement se produisit, que des jours heureux, longtemps à l'avance, eussent dû faire prévoir. Lorsque le matin descendit des cieux, ce fut comme si une nouvelle saison commençait. Ce fut comme si les cieux sur la Terre descendaient avec le matin. L'air que l'on respirait avait une odeur inconnue, une odeur merveilleuse, et plus d'un pensait : C'est un mystère, jamais la petite ville que j'habite n'avait eu ce parfum. La lumière était blanche et bleue ; si parfois, au bout d'une rue, dans une échappée, on apercevait la campagne, il était difficile de faire une différence entre la couleur de l'azur et la couleur des champs. Les maisons qui étaient au soleil brillaient par une loi naturelle, et pour celles qui étaient à l'ombre, une joie intérieure les faisait briller aussi. Chacun possédait en plein milieu de sa poitrine un cœur pur

et prêt à recevoir de grands sentiments. Une nouvelle saison commençait, l'hiver et la douleur pour toujours avaient fui, on ne se disait même pas que le matin serait suivi du soir, puis de la nuit ; il semblait que ce fût tout un siècle qui venait de s'ouvrir et qu'un dimanche sans borne, qui durerait jusqu'à la consommation des temps, était descendu sur la Terre pour l'habiter.

On reconnaissait à peine la Grande Place. Des baraques sombres, entourées de toiles, qui, la veille, semblaient plutôt l'encombrer, venaient de subir une transformation merveilleuse : dès le premier rayon de soleil, chacune d'elles s'était ouverte comme une fleur.

. . . . . .

Charles Blanchard fut très étonné. Il les connaissait pourtant. Il les avait vues l'année précédente. Il y avait le jeu de massacre où l'on pouvait remarquer en passant la mariée dont le nez, comme avait dit une fois Villepreux l'horloger, était un nez en trompette. Il y avait le jeu de tir. Elles étaient faites pour les hommes, il fallait avoir assez de force pour lancer les balles, il fallait savoir se servir d'un fusil. Les baraques de loterie étaient faites pour les femmes. Les femmes faisaient tourner la roue. Quand la roue s'arrêtait, si elles

n'avaient pas perdu, elles gagnaient un grand vase au choix que l'on pouvait ensuite voir chez elles sur la cheminée.

Les baraques étaient bien alignées, avec des toits en toile, et elles contenaient de beaux objets comme ceux que l'on aperçoit quand la fenêtre est ouverte dans les belles maisons. On allait les voir, on leur donnait un coup d'œil, il ne semblait pas qu'elles fussent là pour une autre raison. On les comptait, on disait : Pour la fête, il y avait cinq baraques ! On était un peu fier d'habiter une ville dans laquelle, le jour de la fête, venaient s'installer cinq baraques !

Charles Blanchard fut très étonné. Il lui vint une idée qui le prit tout entier, qu'il se mit à suivre et qui le porta en plein milieu des baraques comme s'il les voyait pour la première fois.

S'il avait eu en mains un de leurs fusils, il en eût appuyé la crosse à son épaule, il eût visé, on eût entendu le bruit que fait la capsule : ça y est, j'ai tiré un coup de fusil ! Le jeu de massacre était installé dans la baraque même du jeu de tir. Le temps de poser son fusil, un pas à gauche, et lui qui avait déjà lancé des pierres, il eût lancé des balles à cinq pour un sou. Mais, la loterie ! Il y avait un vase tout bleu, gros comme la tête, avec

des fleurs blanches ; on aurait juré qu'elles ressemblaient à des marguerites. Quand on l'a gagné, la marchande vous le pose entre les bras. C'est parce que vous ne savez qu'en faire que vous êtes heureux.

. . . . . .

Ce ne fut qu'à onze heures, un peu avant la sortie de la messe, que les chevaux de bois furent délivrés du voile qui, jusqu'alors, les cachait à tous les yeux. Avant onze heures du matin, personne n'eût été capable d'imaginer ce que c'est que le plaisir. Il y eut comme une explosion. Il sembla qu'une troupe, cachée sous la tente, n'avait attendu que ce moment pour s'échapper avec violence, et par surprise s'emparer de tout ce qui était autour d'elle.

Il ne fallut même pas une minute :

— Ça y est !

Le monde entier appartenait aux chevaux de bois.

V

LES CHEVAUX DE BOIS

Ils étaient réunis sur la place, ils se suivaient d'un mouvement toujours égal à lui-même, ils passaient devant vos yeux, chacun à son rang, celui qui était là se montrait à vous tout entier, puis il en venait un second, il en venait un troisième, il en venait encore par derrière, ils avaient le nombre, ils avaient la variété des formes ; la splendeur de l'un d'eux s'ajoutait à la splendeur des autres, la magnificence s'accroissait, et dans un bruit de fanfare, un cortège étourdissant défilait devant vous, qui certes était composé de chacun de ses cavaliers, mais qui, les rassemblant tous, totalisait mille gloires, et passait dans son éclat, dans son orgueil et dans sa majesté pour célébrer une de ces fêtes à laquelle l'humanité tout entière s'associe. Il ne s'agissait pas des chevaux de bois, il ne s'agissait pas d'une joie que l'on acquiert pour un sou.

Charles Blanchard eut une surprise à laquelle il ne s'attendait guère. Le manège de chevaux de bois n'était pas du tout ce qu'il avait cru tout d'abord...

Certes le manège contenait des chevaux, ces chevaux étaient même, à s'y méprendre, semblables à des chevaux vivants. Non seulement ils possédaient des étriers, une queue, une bride, — ils possédaient encore une crinière. Mais le manège lui-même valait beaucoup plus que ses chevaux. Il eût été difficile de dire si le manège était rouge ou s'il était doré. Ses couleurs vous saisissaient, on ne savait laquelle aimer le mieux. On apercevait là des oriflammes, des banderoles, des colonnes dorées, des fleurs artificielles, des franges. On apercevait là des choses dont c'est tout juste si l'on savait le nom. Des lampes en cuivre se balançaient à des suspensions. Un mélange de richesses prenait en vous tous ceux de vos sentiments qui pouvaient admirer. Pour un peu vous alliez oublier de remarquer des boules bleues, des boules blanches, des boules jaunes, qui étaient des miroirs, qui devaient être des diamants, qui étaient, avec le soleil, ce qui brille le plus au monde. On en avait pendu un peu partout. L'orgue faisait penser aux pianos.

Un jour, par la fenêtre ouverte, l'enfant avait aperçu le salon de Madame Léon Bonnet qui était une femme très riche. Il en avait reçu un coup. Il avait été vraiment frappé à la face par des rideaux de soie, par des tapis, par des sophas, par des vases à fleurs, par des lampes à colonne de cuivre qui lui semblaient être au nombre d'au moins cinquante. Quand il voulait se vanter, il disait :

— J'ai vu le salon de Madame Bonnet.

Le manège faisait penser à ce salon. On se serait trompé si l'on avait voulu énumérer toutes ses beautés. Le manège était comparable aux palais, le manège était comparable aux salons que l'on n'aperçoit qu'une fois dans sa vie, le jour où la fenêtre en est ouverte.

Charles Blanchard n'y avait jamais mis les pieds, il n'eût jamais osé y mettre les pieds. Il savait qu'il n'était pas fait pour en franchir le seuil.

. . . . . .

Vers quatre heures de l'après-midi, les gens qui jusqu'alors avaient eu des affaires, ceux qui sont toujours en retard, les filles qui étaient allées au bal faire un tour de danse, les derniers habitants de la petite ville en un mot, avec les enfants, avec les amis, avec les personnes qu'ils avaient rencon-

trées en route, vinrent autour du manège de chevaux de bois prendre la place que chacun a le droit d'occuper. Ils s'avançaient, comme les gens s'avancent, avec le besoin d'aller au premier rang. Un assez gros mouvement en résulta, comme lorsque les nouvelles générations, écartant ce qui les gêne, veulent se faire leur place au soleil. Il s'agissait alors de se tenir avec fermeté pour qu'ils ne pussent vous déloger du poste que bien avant eux vous aviez conquis. Personne n'y manqua. On entendit même le bruit de quelques disputes.

Charles Blanchard connut un sentiment qu'il n'avait pas encore éprouvé. Il ne suffirait pas de l'appeler le respect. Ce ne fut pas devant le nombre, ce ne fut pas devant la force qu'il céda. Il eût pu, du reste, profiter de la poussée qui lui était donnée, et, avançant de quelques pas, porté par la foule, occuper le premier rang sans même l'avoir fait exprès. Il s'en garda bien. Il voyait venir ceux-ci, il voyait venir ceux-là, chacun d'eux marchait avec assurance comme lorsqu'un homme marche dans son domaine. Avant même qu'ils n'y fussent installés, Charles Blanchard, d'un œil attentif, considérait l'endroit dont eux semblaient vouloir faire choix. Lorsqu'ils s'en approchaient, lui s'écartait avec obéissance, leur abandonnait le

terrain et s'en allait quelques pas plus loin, dans un coin, prendre la place qu'ils avaient bien voulu lui laisser...

Charles Blanchard ne lutta pas. A aucun moment ne lui vint à l'esprit qu'il eût pu combattre comme combattaient les autres, et, jouant des coudes, de la tête et des genoux, abattre dans la muraille humaine ce qu'il eût fallu pour livrer passage à son corps. Dans l'épaisseur de la masse, pas une fente, pas une fissure, pas un trou ; la rangée des spectateurs se tenait à son poste avec la fermeté des vieux soldats qui gardent leur pays. Il ne s'agissait pas de s'en désoler ; il ne s'agissait pas de souhaiter qu'il en fût autrement : c'était ainsi. L'enfant reculait de quelques pas. Il croisait ses deux petites mains sur son ventre, et, les jambes écartées, la tête droite, il se campait avec solidité et occupait la place qui lui avait été assignée. Il battait des paupières, il respirait, il vivait, il pensait ; quand il était las d'avoir croisé les mains sur son ventre, il les croisait derrière son dos. Il occupait la dernière place avec naturel. Il avait deux yeux bleus, ces yeux des enfants qui sont plus grands que les yeux des hommes parce qu'ils n'ont encore rien vu et qu'ils ont besoin de voir beaucoup de choses. Il contemplait le spectacle

qu'il était admis à contempler. Le dos des hommes était épais parce que beaucoup portaient des blouses ; les jupes des femmes étaient amples ; il n'y avait pas de petits enfants, parce que leurs mères les plaçaient au premier rang. Quelquefois une onde large, une vague de plaisir accourant d'un coin les saisissait. Le rire des gens qui s'amusent se communiquait de chacun à chacun, on le voyait circuler, ébranlait les épaules des hommes, il semblait que de l'un à l'autre, on se le passât, personne ne le laissait tomber. Ce fut autour des chevaux de bois une après-midi de gaieté. Au ciel il y avait ce qu'il faut de nuages pour que l'on pût être à l'ombre en tout lieu. On s'abandonnait au beau temps, on s'abandonnait aux chevaux de bois, au jour de la fête. Par larges nappes, il semblait que le bonheur tombât de l'azur et répandît sur les hommes on ne sait quelle joie lumineuse dans laquelle ils se dressaient.

Alors, au plus profond de son cœur, là où l'on possède ce qu'il faut pour comprendre, pour goûter, pour aimer toutes les choses de la terre, l'enfant sentait un autre Charles Blanchard qui, accablé par l'ombre, n'y pouvait vivre et tendait au dehors un monde de sentiments si beaux qu'il eût fallu les ignorer pour n'en pas avoir pitié. Il

s'efforçait à l'oublier, il l'ensevelissait sous le poids de ses plus lourdes pensées, il savait lutter quand il s'agissait de cela, il le noyait d'un tel flot d'amertume que son frère heureux, le petit Charles Blanchard si doux qu'il portait en lui retomba silencieusement comme on retombe sur sa couche, et tout est fini. Ce fut comme s'il avait un mort dans sa maison. Il le pleurait. De grosses larmes coulaient sur ses joues ; on ne sait pas ce qu'il en versa, elles se suivaient comme les souvenirs, comme les pensées se suivent, il n'en était jamais à la dernière. Il pleura longtemps, et quand, vers le soir, sagement il partit, il se prit encore à pleurer sur la route.

. . . . . .

Ce fut ainsi que Charles Blanchard, à l'âge de dix ans, prit au milieu des hommes la place du pauvre. On est pauvre, tout d'abord, pour des raisons d'argent. Il suffirait d'un sou parfois pour qu'on ne le devînt pas. Bientôt il est trop tard. La pauvreté n'est plus dans leur poche, la pauvreté s'est fixée dans leur cœur. Charles Blanchard en connut les premiers sentiments. Il n'eut pas une révolte, il n'eut pas une plainte, ce fut comme si le règne de Dieu était venu déjà et que chacun eût reçu sa part. Il baissa la tête pour accepter la sienne.

VARIANTES

DE CHARLES BLANCHARD

CHAPITRE I

PAROLES DE SOLANGE A CHARLES BLANCHARD

... Il comprenait bien vite qu'elles étaient habitées par un maître jaloux de son pouvoir qui, sur la chambre, appuyait le poids d'une pensée sombre qui ne le quittait pas. L'enfant se sentait obéir à tant de volonté. Il gagnait sa place, il allait à sa chaise sans tourner la tête, elle était bien éloignée, il avait un peu peur, il s'asseyait il n'osait plus remuer, de crainte que cela ne fût défendu.

Parfois, de ce cœur de sept ans, un sang tout jeune s'échappait avec une force qui semblait pouvoir abattre des murailles. Qu'allait faire Charles Blanchard ? Il était un guerrier il regardait d'abord autour de lui. L'ombre et le silence mêlés répandaient cette vie qu'ils répandent. On eût cru qu'il allait aussi sortir la sienne et les renvoyer dans leurs coins. Mais non. L'ombre et le silence sont

jaloux. Ils avançaient. Il sentait leur haleine tout d'abord. Puis cette humidité qu'ils contiennent lui tombait au creux des épaules, puis cette glace dont ils sont faits sur son cœur chaud appliquait une eau noire. Il avait son compte. Il en avait jusqu'au cou, il en avait plein la bouche, il les respirait, il les mangeait, il en formait sa substance, il devenait ombre et silence. Qui donc a dit que Charles Blanchard ira entendre les clochettes du kiosque de Monsieur Tardy qui tintent quand souffle un vent léger ?

Il la connut, cette maison. Il eût pu vous donner sur elle plus d'un détail, et sur le lit, et sur la table, et sur les chaises, et sur la huche, il eût conté plus d'une histoire amère car les meubles étaient comme lui soumis aux quatre murs. Il eût pu vous parler de celle que vous avez vue immobile à la place que le sort lui avait assignée, dont vous aviez à peine remarqué la présence, il eût pu vous parler de Solange Blanchard qui comptait un peu plus que les meubles.

Solange Blanchard était toujours assise. Elle se mettait sur sa chaise, elle posait ses deux coudes sur ses genoux. Elle se courbait, elle se repliait sur elle-même, elle rassemblait ses membres pour bien envelopper ce qu'elle possédait, pour que

rien ne lui échappât, pour entourer de ses genoux, de ses bras et de son dos la pauvre âme qu'elle portait dans son corps.

Son visage était gris. Il est assez difficile de savoir comment était faite sa robe : sa robe ne tranchait pas sur la couleur des murs. Ses mains étaient grises, et pour le corps caché sous son vêtement, on n'imaginait guère qu'il fût plein d'un sang rouge, et l'on n'en remarquait qu'une chose : c'est qu'il contenait des soupirs ou, parfois, qu'il en sortait une voix cassée. Car elle parlait. Il lui arrivait d'ajouter à l'ombre et au silence de la maison quelques mots qui les rendaient plus lourds encore. Elle disait :

— Mon pauvre Charles, nous ne sommes pas heureux.

Elle disait :

— Ton pauvre père était allé dans la campagne, il a pris chaud. Quand il a voulu rentrer, il a pris froid. Il est mort d'une fluxion de poitrine en six jours.

Elle disait aussi :

— Te rappelles-tu notre maison quand nous demeurions dans la ville ? nous étions bien heureux tous les trois. Il y avait deux fenêtres, on voyait passer le monde et puis on avait le cœur à prendre du plaisir.

Pendant ces après-midi si longues au cours desquelles il ne se passe rien, pour nous prouver à nous-mêmes que nous ne sommes pas morts, nous cherchions au fond de notre âme ce qui peut se passer. Nous ne sommes pas morts. Il semble même que nous allions entrer en pleine communion avec notre vie tout entière. Notre âme s'était fixée dans notre cœur : nous la trouvons, nous la sentons, elle est bien en nous, nous ne sommes pas seuls. Nous l'entourons alors de tous nos sentiments pour qu'elle ne nous quitte pas, nous sommes très doux pour qu'elle ait confiance et nous conte son histoire. Notre âme est une sœur cadette qui, lorsqu'on passe l'après-midi auprès d'elle, s'épanche et nous apprend sur elle-même des choses que nous avions ignorées jusqu'alors. L'âme de Solange Blanchard était docile. Au premier appel elle ne se fait pas attendre : la voici ! elle gagne déjà, et dans tout le corps d'une femme elle prend place, et dans sa tête, et dans ses pensées, elle montera jusqu'à ses yeux, elle prendra ses regards. Voici mon âme ! Les deux filets d'eau chaude qui coulaient alors sur son visage venaient en effet de plus loin que ses yeux et semblaient continuer ses sentiments. Elle n'était pas surprise. Elle savait bien que c'était là son âme ces larmes

amères qui inondaient, qui débordaient ses joues et qui, par l'ouverture de sa bouche entraient ensuite pour qu'elle la reconnût au goût.

Telle était Solange Blanchard. Mais s'il a fallu pour la dépeindre conter quelques traits de sa vie personnelle, il faut pour la comprendre dire que sa vie personnelle ne comptait guère. La vieille maison, autour d'elle, de tout son toit de chaume, de ses quatre murs, du sol, du plafond et de chacun de ses meubles faisait silence. La porte était close, les mouches même n'entraient pas. On comprenait pourquoi il ne fallait pas que la fenêtre reçût du jour davantage. Il semblait que l'obscurité même vécût et tendît l'oreille. Une femme était ici, Solange ou une autre, d'un rôle chargée, et qu'elle allait remplir. Ni le toit, ni les murs, ni le plafond, ni le sol, ni les meubles ne savaient pleurer, et dans un monde chargé de larmes, ils supportaient un si lourd fardeau qu'il fallait que quelqu'un pleurât pour eux. Ils se penchaient alors sur celui-là et l'encourageaient jusqu'au soir.

Lorsque Charles Blanchard, plus tard, se rappela les souvenirs de son enfance, il ne sut jamais si c'était sa mère qui avait pleuré. La maison était une maison toute en larmes.

Il vécut ici sans adresser un reproche, sans se

sentir le droit d'aller ailleurs, sans que par une réflexion, il témoignât que, lui aussi, il avait son idée. Il fut semblable à ces enfants studieux qui vont à l'école, qui ignorent tout de la science humaine et veulent consacrer leurs efforts à l'acquérir. Il se soumettait aux principes, il se conformait à la méthode. Lorsqu'il s'asseyait, il s'asseyait bien pour qu'aucun geste ne le vînt distraire. Sa tête était droite, son œil ouvert, il attendait. Il était avide d'en savoir autant que le maître. Il recevait son enseignement, il tendait son cœur comme une coupe, et quoi que l'autre y répandît, cela était précieux. On eût pu dire qu'il ouvrait la bouche et qu'il buvait à longs traits. Parfois, dans les moments de repos il sentait en lui le goût de cette amère liqueur qui lui avait été versée, il la poussait pour qu'elle gagnât sa place, il en avalait la dernière goutte, et quelle qu'elle fût elle passait et s'en allait rejoindre au creux de sa poitrine, au fond de son cœur, ce sang des enfants si pur auquel elle mêlait une eau noire.

CHAPITRE II

AUTRE DÉBUT

Peut-être fut-ce un hasard si Charles Blanchard parvint à franchir cet hiver, ou peut-être, faut-il voir là un trait plus profond et porter un premier jugement sur cet enfant. On pourrait déjà dire qu'il eut en lui assez de ressources pour résister à neuf années de captivité. Où sont-ils les petits pauvres que nous avons connus ? On nous a dit des uns qu'ils avaient une maladie de cœur et nous nous consolions à la pensée qu'ils n'auraient pas pu vivre s'ils avaient été riches. Il y en eut qui étaient poitrinaires. Ils toussaient déjà beaucoup quand ils étaient tout petits. Vous en savez qui, d'une méningite... Vos mères, alors, surveillaient vos lectures et vous disaient : Ferme ton livre, mon petit, tu vas te fatiguer la tête. Du reste, il s'agissait d'un enfant trop sérieux pour son âge. Les personnes qui le rencontraient parfois ne se souvenaient pas de l'avoir vu rire. Nous apprenons

donc que le cœur de Charles Blanchard ne dépassait pas les dimensions normales et était placé au bon endroit, que cet enfant, comme tout le monde, ne toussait qu'à partir de l'automne, et que sa tête était solide et pouvait porter toutes les pensées qui se présentaient à elle. Ce sont des qualités qui mènent loin, elles firent que Charles Blanchard put atteindre au cours de l'année suivante, l'âge de dix ans.

A dix ans, l'on a plusieurs années de plus qu'à neuf ans. A dix ans on s'aperçoit soudain que l'on traîne derrière soi un grand nombre d'années pleines d'erreurs, pendant lesquelles une sorte de sottise ou de peur qui caractérise les ignorants nous empêchait de goûter à d'excellentes choses que nous eussions aimées. C'est pourquoi, plusieurs fois, au printemps, il arriva ceci : Charles Blanchard quittait sa chaise, il entr'ouvait d'abord la porte pour voir si la rue ne présentait aucun danger, puis, bravement, résolument, il se campait devant le seuil de sa maison. Les premiers temps, il ne se sentait pas chez lui, et dès qu'il entendait le bruit des pas d'un passant, il rentrait au plus vite. Mais le moment vint où il se sentit le courage d'affronter les passants, où il apprit qu'il n'avait rien à

craindre et qu'il était dans son droit lorsqu'il s'installait dans la rue. Un jour, sa mère l'encouragea :

— Tu as raison de sortir un peu. Tu es là à l'ombre, en face du soleil, ça te fait du bien.

Elle finit, d'ailleurs, par l'envoyer faire quelques courses. C'est ainsi qu'il alla plusieurs fois chercher du sel chez l'épicier et qu'une autre fois il alla, plus loin encore, chez le boulanger. Un jour, de sa propre initiative, il traversa toute la ville pour se prouver à lui-même qu'il était capable de le faire.

Pendant longtemps, Charles Blanchard, au cours de ses sorties n'apprit rien du tout. Il remarqua simplement qu'un enfant peut sortir et que le monde, comme il était porté à le croire, n'est pas habité par une bête dévorante et prête à s'élancer sur les personnes qui sortent de leur maison. Cette découverte a, du reste, beaucoup plus d'importance qu'on le pourrait imaginer. Celui d'entre nous qui a deux jambes et deux yeux finit, lorsqu'il n'a pas peur de s'en servir, par se trouver en face de certains spectacles qui sauront attirer et retenir son attention. Il suffit de se mettre en marche, il n'est même pas nécessaire de marcher longuement. Il en est plusieurs qui n'ont pas eu besoin de

faire la moitié de la route pour rencontrer ce qu'ils appelaient la vie ; elle parcourt elle-même de grandes distances, elle passe par les villages, elle s'arrête un peu dans chaque rue, vous n'aurez qu'à franchir les quelques pas qui vous séparent de l'une d'elles.

La petite ville qu'habitait Charles Blanchard n'était pas une de ces cités remuantes dans lesquelles des usines, des magasins, des auberges font circuler des hommes, des femmes et des voitures par bandes et déterminent une activité dont le spectacle vous engage bien plus au plaisir ou au travail qu'à la reflexion. C'était une de ces petites villes comme on en voit dans les provinces du Centre, qui, entourées par la campagne comme une maison par un potager reçoivent d'elle les produits nécessaires à leur subsistance et mènent cette existence des fonctionnaires retraités auxquels il suffit d'être à l'abri du besoin. Le mouvement y était mesuré, l'action sage et lente, le principal événement qui agitait la vie et la poussait à se montrer était le marché qui, sur la place, groupait des ménagères prudentes, sachant apprécier la qualité des marchandises et les examinant avec soin.

CHAPITRE II

LA MAISON DU SABOTIER (I)

... Telle était la maison de Baptiste et de Rose Dumont. L'aspect n'en était pas trompeur. On y mangeait sur la table ronde, des soupes épaisses, après lesquelles on mangeait encore les provisions inépuisables que contenait le buffet : des haricots, des choux, des pommes de terre et le dimanche un morceau de lard ; on y buvait parfois du vin. On y dormait dans des draps de toile, sur un lit de plume, sous un édredon débordant dont la chaleur couvait le bien-être d'un corps satisfait et les sentiments d'un cœur content. On y travaillait tout le jour. Le sabotier s'emparait du bois, le fendait, le tranchait, le creusait, lui donnait la forme qu'il avait choisie, puis quand le soir tombait et qu'il avait empilé ses sabots, il se redressait et d'un œil fier considérait la vie. On était libre, on était heureux, on était confiant. Chaque jour était suivi d'un lendemain facile. Chaque lende-

main était suivi d'un autre. On pouvait regarder devant soi à de grandes distances, on était à l'abri de tous les malheurs que le temps parfois apporte avec lui. Rien ne manquait ici de ce qu'il faut pour que l'existence soit heureuse et longue. On pouvait se procurer bien des plaisirs, on s'en était procuré déjà. Baptiste et Rose eussent trouvé qu'il leur manquait quelque chose s'ils n'avaient pas goûté celui qui consiste à avoir un enfant. Ils avaient les moyens de faire toutes les dépenses que nécessite son entretien. C'est pourquoi en plus de leur maison, de leur mobilier et de l'argent que devait contenir l'armoire, ils possédaient un enfant. C'était une petite fille de dix ans. Ils avaient bien fait. Elle leur faisait honneur, elle avait acquis toutes les qualités qu'il fallait avoir pour habiter auprès d'eux.

Elle s'appelait Cécile, elle avait de beaux cheveux blonds nattés et dont la natte était attachée par un ruban bleu. Elle allait à l'école, elle savait lire ; le soir, à quatre heures, lorsqu'elle rentrait, elle posait ses cahiers sur la table et écrivait pendant longtemps. Le matin, elle aidait sa mère, elle faisait le lit, elle époussetait les meubles, elle montait sur une chaise pour essuyer la cheminée. Elle eût voulu savoir faire la cuisine. Elle se

réjouissait d'habiter la maison de ses parents. Elle avait deux grands yeux bleus dont elle se servait pour la bien voir, puis, lorsqu'elle en avait considéré tous les objets, elle faisait ses réflexions à haute voix. Il semblait que la maison la payât en reconnaissance. Elle mangeait entre les repas, de douces choses que celle-ci contenait : tantôt c'était une tartine de beurre, tantôt du pain et de la confiture, ou bien du chocolat, ou bien encore des fruits. Il semblait que ce fût pour témoigner de son bonheur qu'elle était belle, et joyeuse, et gourmande. Elle parlait, elle riait, elle chantait, elle courait parmi les meubles lorsque l'envie venait l'en prendre. Elle était heureuse comme la chambre, active comme la boutique.

Lorsque Charles Blanchard entra dans la maison de son oncle, ce ne fut pas une de ces visites comme nous en font une fois dans leur vie au cours de leur voyage au pays natal ceux de nos parents qui ont réussi. Il ne fut pas nécessaire de laver les vitres, de rougir les carreaux, de cirer les meubles ni de changer les rideaux pour que la maison fût digne de lui. Il ne fut pas nécessaire de le célébrer par un de ces repas abondants et recherchés qui montrent que l'on place très haut les habitudes et le goût de la personne que l'on

reçoit. Lorsqu'il se fut assis, lorsque cette chose fatiguée par le voyage fut posée sur une chaise, c'est elle qui aurait eu bien besoin d'un nettoiement complet pour être digne de la maison.

Sa casquette, son paletot, son pantalon, ses bas et jusqu'à ses sabots n'étaient pas jaunes, n'étaient pas noirs, n'étaient pas gris, n'étaient pas bleus ; leur couleur était celle de ces hardes que l'on a vues parfois dans les fossés des villages où le service de la voirie n'est pas bien fait, jetées parmi des taupes mortes et des casseroles percées. Sa tante qui était une femme d'ordre pensait :

— C'est plus fort que moi. Il me semble que je n'ai pas sorti mes balayures de la chambre.

Comme il était ridé, comme il ne la regardait pas, comme il se taisait, sa cousine comprit bien vite qu'il était méchant. Lorsque, en allant d'un endroit à un autre, elle devait passer devant lui, elle marchait sur la pointe des pieds, de crainte d'éveiller une bête mystérieuse qui, cachée dans ce corps malfaisant, l'eût happée au passage. Elle finit par n'y plus tenir, elle se précipita loin du danger ; une fois dans la rue, elle conserva une certaine distance entre elle et la maison. Et un peu plus tard, comme sa mère, remarquant son absence, alla jusqu'à la porte pour voir ce qu'elle

pouvait bien faire, elle ne s'approcha pas encore.

— Pourquoi ne rentres-tu pas ? dit Rose.

Elle s'avança avec précaution, elle parla tout bas pour dire :

— J'ai peur !

Elle était pâle, elle tremblait.

Il fallut que sa mère la prît par la main, l'approchât de force, et l'obligeât à toucher son cousin du doigt. Elle reculait.

Lorsqu'on dut le coucher, il fallut bien tenir compte de cette double impression. Baptiste avait eu une idée comme en ont les hommes. Il eût voulu que sa femme allât partager le lit de la petite fille, et lui eût couché dans son lit avec le gamin, mais Rose eut bien vite fait de mettre le holà.

— Tu le mettras où tu voudras, mais je n'en veux pas dans ma chambre. Et puis il aurait vite fait de donner des cauchemars à ma fille.

Il y avait entre la chambre et la boutique un petit espace sans jour, qui servait de débarras, une sorte de cabinet noir où l'on mettait le linge sale et les vieux vêtements que l'on n'avait pas jetés encore.

Rose dit :

— Tu n'as qu'à jeter là-bas tout ce qui ne peut plus nous servir. Je mettrai mon linge autre part. Il couchera bien là-dedans.

Baptiste alla chercher au grenier une vieille paillasse et une espèce de matelas qu'il avait toujours conservés, sans savoir pourquoi, du reste. Il les transporta à l'endroit indiqué. La tante fut ennuyée d'avoir à sortir ses draps. Enfin, elle n'en prit qu'un : plié en deux, il faisait bien l'affaire. Elle posa dessus une vieille couverture, puis, lorsque tout fut installé, elle s'approcha de l'enfant qui, courbé en deux, semblait posé dans la vieillesse et la décrépitude ; elle s'approcha tout près et lui cria dans l'oreille comme s'il eût été sourd :

— Faut te coucher, grand-père !

Dès le lendemain de ce jour la vie commença. Ce ne fut pas pour Charles Blanchard la vie d'un apprenti, il n'en était plus au point où le jeune homme étudie son métier et, chaque matin, en découvrant les difficultés, se sent bien loin encore du jour où il pourra le pratiquer avec aisance. Qui donc eût pu penser à faire de lui un apprenti ? Il semblait plutôt que depuis longtemps il eût fait son apprentissage. Il semblait que depuis longtemps il se fût exercé à toute autre chose qu'au métier de sabotier. Il n'était plus un apprenti, il était un maître. Il avait réussi d'ailleurs. Il avait réalisé son type, il était parfait dans son genre. Le temps ne pouvait qu'ajouter des jours à son âge, le temps

ne pouvait que le donner en spectacle aux hommes pendant quelques années de plus. Ce qu'il était, il l'était bien, il l'était avec force, il l'était avec persévérance, il en offrait l'exemple.

CHAPITRE II

LA MAISON DU SABOTIER (II)

... Ceci s'appelait une coche, cela était une chèvre, voici un plot. Les outils s'appelaient un paroir, un hachoir, une cuiller, un butoir et il y en avait d'autres dont constamment on oubliait le nom. On n'eût même pas su les décrire, car leur forme était compliquée et leur usage délicat, il fallait attendre l'instant où le sabotier s'en servait pour lui demander : " A propos, comment donc s'appelle cet outil ? " Ce n'était qu'après les avoir vus souvent et pendant longtemps entre les mains d'un ouvrier que l'on apprenait que les uns servaient à ébaucher, les autres à creuser, les autres à finir les sabots.

En voyant la chambre, on pensait aux beaux vêtements et au linge blanc que contenait l'armoire, on se disait que, sur la table ronde, dans la vaisselle que contenait le buffet devaient être mangés de bons repas après lesquels on allait

goûter à un profond sommeil sous des édredons dont la chaleur était douce au cœur comme un sentiment. En voyant la boutique on enviait la vie d'un ouvrier appliqué qui, tout le long du jour, goûte ce plaisir qui consiste à manier des instruments dont il est seul à connaître l'usage et qui fait de lui, parmi les autres hommes, un homme actif et intelligent plein d'un grand mérite. En voyant la chambre, on se disait que les femmes des ouvriers sont heureuses parce que rien ne leur manque, en voyant la boutique on se disait que les ouvriers sont intelligents parce qu'ils savent tout faire.

La maison de Baptiste et de Rose Dumont contenait encore une petite fille. Cette petite fille n'était pas faite comme tous les enfants. Elle s'appelait Cécile, elle avait de beaux cheveux blonds nattés et dont la natte était attachée par un ruban bleu. Elle parlait, elle chantait à haute voix, elle courait dans la rue lorsque l'envie venait l'en prendre. Elle avait deux grands yeux bleus dont elle se servait pour regarder autour d'elle, puis lorsqu'elle avait vu ce qui se présentait, elle faisait ses réflexions. Elle avait ses désirs, elle avait ses caprices, presque toujours elle était obéie. Elle

mangeait entre les repas, on lui donnait tantôt une tartine de beurre, tantôt du pain et de la confiture, ou bien du chocolat, ou bien encore des fruits. Elle était belle, elle était joyeuse, elle était gourmande, elle habitait la maison à la façon des petites filles, elle sautait, elle riait, on entendait son ramage. Elle habitait la maison à la façon dont les oiseaux habitent les bois.

Il y avait place ici pour une petite fille ainsi faite. Elle allait à l'école, elle savait lire ; le soir, à quatre heures, lorsqu'elle rentrait, elle posait ses cahiers sur la table et écrivait pendant longtemps. A huit heures, après la soupe, c'était elle qui rangeait dans un placard les cuillers, les assiettes et les verres. Le matin, elle aidait sa mère, elle faisait le lit avec elle, elle époussetait les meubles, elle montait sur une chaise pour essuyer la cheminée. Elle se mêlait à toutes les actions de la vie quotidienne, elle mettait le sel et le beurre dans la soupe ; une fois, sous la surveillance de sa mère, elle avait fait cuire un lapin. Il y avait place ici pour une petite fille ainsi faite. Elle touchait à tout, elle se mêlait à tous les travaux qui se faisaient dans la chambre ; ses joues étaient rouges, sa peau luisante, elle était soignée comme les meubles. Ses mains étaient agiles, ses jambes fermes et droites,

elle allait jusque dans la boutique et aidait son père à empiler les sabots ; elle était adroite, elle était courageuse, elle était active, elle participait à la vie d'un ouvrier.

CHAPITRE II

LA MAISON DU SABOTIER (III)

La maison de Baptiste Dumont et de sa femme qui s'appelait Rose était, dans le village de Champvallon, une maison d'ouvrier.

Elle contenait deux pièces. La pièce de devant s'appelait la chambre, la pièce du fond s'appelait la boutique. Dans la chambre on trouvait tout ce qu'il faut pour vivre à l'aise. Il y avait même une grande glace au-dessus de la cheminée et de chaque côté de cette glace des vases bleus dans lesquels on eût pu mettre des fleurs. Ce n'est pas ici qu'on se fût privé d'une armoire. L'armoire était en noyer, à double porte. Il y avait encore un buffet, une table ronde et deux espèces de chaises. Les premières étaient semblables à toutes les chaises un peu raides des campagnes, mais les secondes possédaient un dossier incliné dont les barreaux courbés embrassaient si bien le dos de la personne qui s'y appuyait qu'il eût été inutile de faire

l'acquisition d'un fauteuil. S'il n'y avait pas de fauteuil, c'est parce qu'on n'en sentait pas le besoin. Les deux lits n'avaient pas l'air à la misère avec leurs rideaux, leurs oreillers, leurs couvertures, leur édredon, les moulures de leur bois. Ils occupaient une grande place dans la chambre, ils étaient propres, gonflés et importants. Ils se faisaient face comme dans une famille bien nourrie un homme et une femme en bon état se font face. A la tête de l'un des lits, celui de droite, on voyait une table de nuit.

La boutique contenait le matériel des sabotiers et leurs outils qui, du premier coup, inspiraient le respect. Savoir le nom des objets qui s'y trouvaient était déjà un signe de supériorité. Ceci s'appelait une coche, cela était une chèvre, voici un pelot. Les outils s'appelaient un paroir, un hachon, une cuiller, un butoir, et il y en avait d'autres dont constamment on oubliait le nom. On n'eût même pas su les décrire car leur forme était compliquée et leur usage délicat ; il fallait attendre l'instant où le sabotier s'en servait pour lui demander : " A propos, comment donc s'appelle cet outil ? " Ce n'était qu'après les avoir vus souvent et pendant longtemps entre les mains d'un ouvrier que l'on apprenait que les uns servaient à ébaucher,

les autres à creuser, les autres à finir les sabots.

Dès qu'on avait franchi le seuil de la maison de Baptiste Dumont, on posait le pied dans la boutique. Il ne semblait plus alors qu'on fût dans un de ces villages du centre de la France qui se reposent au milieu des campagnes ; on entrait dans un pays à part qui n'était situé dans aucune région précise et où régnaient les mœurs qui nous sont dépeintes dans certains contes merveilleux. Andersen ne l'eût pas placée en Danemark ni le chanoine Schmid dans sa Bavière. Baptiste Dumont était sabotier. Sa maison était située dans un pays particulier : le pays des Sabots.

Elle en contenait tant qu'on se fût imaginé volontiers qu'elle les contenait tous et qu'on eût pu faire le tour du monde ensuite sans en rencontrer un seul. Ils étaient là. Les uns étaient accrochés le long des murs et les cachaient si bien au regard que l'on se demandait s'il existait des murs. Les autres pendaient à des cordes tendues en travers du plafond un peu plus haut que votre tête, au-dessus de ces cordes il y en avait d'autres encore auxquelles était suspendue une seconde couche de sabots, puis il y avait une troisième couche sans doute, et comme on n'apercevait pas le plafond, il semblait que le plafond n'existât pas

non plus et que les sabots occupaient la maison jusqu'au toit. Il y en avait d'autres encore qui, n'ayant pas pu trouver leur place, répandus un peu partout sur le carreau, pavaient la boutique et donnaient définitivement l'impression que la maison tout entière, mur, plafond, parquet, était construite avec des sabots.

— Ce n'est pas vous qui les avez tous faits, disait-on à Baptiste.

Il montrait avec orgueil les étiquettes qui, collées sur la semelle, dans l'intérieur de chacun d'eux, portaient en caractères imprimés ces mots :

Baptiste Dumont
sabotier
à Champvallon

Et au milieu de la boutique, dans un espace qu'il s'était réservé, entouré de son matériel, de ses instruments et de ses morceaux de bois, avec un courage que jamais il ne laissait décroître, il était en train d'en faire d'autres.

Tantôt, à grands coups, donnant de tout son corps, avec le maillet et les coins de fer, il cognait sur le bois comme une masse et arrivait à le fendre. Tantôt, utilisant les outils compliqués des métiers, l'ayant pris au bon endroit, avec un tour de reins

savant, avec un tour de bras habile, il le creusait avec fermeté. Plus tard, d'un geste difficile, d'un geste assuré, avec d'autres outils encore, il en était à la partie délicate de sa besogne et ne donnait pas à faux un seul coup. Tantôt il avait la force, tantôt l'adresse, tantôt la précision. Son attitude et sa vie même étaient déterminées par les nécessités de la fabrication des sabots. Jamais il ne se tenait tout-à-fait droit comme les hommes qui, soudain, lèvent la tête, abandonnent leurs occupations et regardent dans la rue en se demandant : Voyons, où suis-je, et qu'est-ce qui se passe autour de moi ? Il en était à tel moment de son travail, le seul événement qui pût se produire était celui-ci : une paire de sabots venait d'être dégrossie. Il passait à l'opération suivante qui consistait à la creuser. Il allait d'un outil à l'outil voisin, comme l'on va d'un ami à un autre, ayant obtenu du dernier tous les services qu'il pouvait vous rendre. Il les fréquentait comme on fréquente des personnes, ayant besoin par elles de se faire pousser dans le monde. Ils s'appelaient un hachon, un paroir, un asciot, une cuiller, un butoir, une râpe, un vé. Il les connaissait bien. Pour chacun d'eux il avait l'attitude qu'il faut avoir. Il les prenait comme on doit les prendre. Les uns exigeaient qu'il se penchât, il

se penchait ; d'autres qu'il se courbât, il se courbait ; lorsqu'il s'asseyait, ce n'était pas pour se reposer de son travail : c'est que, pour se servir de tel outil, il était nécessaire qu'il fût assis. Il finissait, du reste, par recevoir sa récompense. Le résultat d'un effort bien dirigé, le couronnement de mille soins délicats, la récompense accordée à une conscience scrupuleuse était que deux sabots parfaits, faisant la paire, entre ses mains venaient d'être achevés. Il les examinait sur leurs deux faces, il les cognait l'un contre l'autre, ils rendaient un son clair et plein, comparable au son que rend une belle pièce d'argent. Puis il les rangeait parmi les autres. Pendant si longtemps ils avaient été l'objet de ses mouvements, les compagnons de ses heures, qu'on eût dit qu'ils participaient de sa vie, qu'ils avaient passé par ses organes et qu'ils étaient tout chauds encore.

Telle était la boutique de Baptiste Dumont. Les sabots ont une première odeur qui est celle de leur bois. La boutique avait cette odeur amère et vivace encore du bois fraîchement coupé que lui donnaient les sabots nouvellement fabriqués, mais elle avait aussi cette odeur plus sage et comme résignée des sabots bien secs qui vous fait penser que les arbres après leur mort gardent et que l'on

pourrait appeler une odeur de sainteté. Les sabots se font avec le bois du noyer. La boutique sentait la feuille, sentait la noix, sentait le terreau. Une atmosphère intime et discrète était la sienne, comme si les noyers avant de disparaître eussent confié aux quartiers que l'on devait tirer de leurs branches on ne sait quel souvenir doux et presque éteint. Mais cela était bien peu de chose. On peut dire que les sabots ont une autre odeur. Les sabots rappellent le sabotier. Ce qu'on respirait par-dessus tout dans la boutique, c'était l'odeur de ses vertus. Elles étaient faites de courage, d'esprit de suite, d'un grand sentiment d'assurance, et parmi ces journées de province qui ne sont traversées par aucun événement bruyant, on eût dit qu'elles se dépliaient tout le long des heures jusqu'au soir, puis lorsque celui-ci tombait après un long temps, elles semblaient emplir la maison. Le sabotier travaillait avec tant de simplicité et consacrait avec un sentiment si naturel sa vie tout entière à ses sabots que l'on comprenait du coup qu'il existait une façon de vivre qui donnait le calme, l'équilibre et l'assurance.

La boutique était pleine de cette vérité, elle était pleine de la vérité. On y pratiquait un métier parce qu'il faut pratiquer un métier. Il s'agissait

ici d'un cas particulier : celui du métier de sabotier, mais il sortait de la boutique un enseignement plus large : c'est qu'on y travaillait parce que l'homme doit travailler. Il faut dire que la boutique sentait le bon air, qu'elle sentait la vérité, qu'elle sentait la santé, qu'on ne sait quelle douce agitation dans son atmosphère vous apportait une odeur de vie parfaite et vous donnait à penser que vous étiez fait pour elle.

. . . . . .

... Et voici que nous avons quitté la maison de la veuve, là où, livrée au temps comme un homme à une maladie sans fin, la vie en attendant qu'il l'achevât s'était couchée loin du jour. Nous allons laisser derrière nous, et puissions-nous ne pas les reconnaître si plus tard nous repassons aux lieux qu'ils occupaient alors, les sentiments qu'elle entassait pour avoir tout un monde à opposer au nôtre, pour que son malheur fût plus grand que notre joie. Nous avons quitté la maison de la veuve. Nous ne marcherons plus sur les routes qui, partant de sa porte, nous menaient dans des campagnes au bout desquelles les fermes étaient situées si loin des lieux habités que l'on y osait bien des choses. Nous ne suivrons plus le chemin du retour, quand une femme et son fils n'étaient

plus, l'un un enfant, l'autre sa mère, mais dans l'espèce humaine deux créatures déclassées et plongées dans la mendicité jusqu'au cou. Nous allons oublier l'hiver qui, assis de l'autre côté de la cheminée comme un vieillard de cent ans, avait auprès des pauvres vécu pendant des journées si longues qu'il semblait qu'ils eussent atteint son âge.

Nous ne quitterons pas cependant le petit garçon qui, au milieu d'une vie désolée, avait embrassé le silence comme une carrière et qui, ayant abandonné tout ce qui n'était pas lui, semblait vouloir plonger sa destinée dans les eaux sans fond d'une mortelle solitude. Nous n'arrêterons pas ici le livre de sa vie, et comme aux temps romantiques, alors que l'on aimait les larmes, nous n'accepterons pas son jeune désespoir, et nous n'intitulerons pas le véridique récit de ses premières années : *Histoire de Charles Blanchard, l'Enfant du Malheur.* Nous voulons entendre le son de sa voix. Nous aurons la patience d'attendre que de longs jours encore, bien amers sans doute, puissent lui faire oublier un peu de ses maux. Nous aurons confiance en la joie de vivre, nous espérerons qu'elle rejoindra ceux qui s'étaient écartés d'elle ou ceux de qui elle s'était écartée. Puissions-nous la rencontrer à la fin de ces pages ! Attendez encore : c'est quelqu'un

qui la connaît qui vous en prie. Les aveugles ont vu, plus d'un a entendu, qui ne voulait même plus écouter, et l'enfant qui pendant si longtemps s'est tu, attendez un peu : s'il allait parler à vos oreilles, d'une voix aussi claire que la vôtre, et par le chemin de la délivrance vous conduire dans un pays que vous connaissiez mal avant qu'il ne vous l'eût montré. Si nous allions intituler ce livre : *Histoire de Charles Blanchard, le riant*[1] *jeune homme !*

. . . . . .

Il n'est pas nécessaire de décrire point par point, comme il le fallut lorsqu'il habitait chez sa mère, la vie dans laquelle Charles Blanchard fut entraîné pendant les premiers jours qu'il passa auprès de son oncle. Nous ne ferons pas, comme cela se fait d'ordinaire dans les livres, un portrait de Baptiste et de Rose Dumont entourés dans leur intérieur de tous ces objets et de tous ces meubles au milieu desquels les gens mariés sont chez eux et qui, dans les ménages où il n'y a pas d'enfants, reçoivent les soins qu'auraient reçus ceux-ci. Encore moins remonterons-nous jusqu'au village de Champvallon pour voir leur maison d'un peu plus haut et mieux mettre à leur place, parmi ceux des autres hommes, leurs goûts, leurs habi-

[1] Var. *consolant.*

tudes et leurs travaux. Nous ne leur demanderons pas un compte détaillé de chacune de leurs actions quotidiennes. A quelle heure se levaient-ils ? A quelle besogne consacraient-ils la première partie de leur journée ? De quels aliments se composait le menu de leurs repas ? Et dans ces après-midi de province dont les heures sous un ciel morne pendent comme d'énormes grappes encombrantes, de quel geste cueillaient-ils, l'une après l'autre, de lourdes minutes ? Nous n'étudierons pas les rideaux et le matelas du lit dans lequel ils couchèrent leur neveu.

Ce n'étaient pas leurs paroles qu'entendait Charles Blanchard, ce n'était pas dans ce lit-ci plutôt que dans un autre qu'il se couchait le soir, ce ne fut pas dans des après-midi pluvieuses ou ensoleillées qu'il vécut. Lorsqu'il mangeait des choux, des haricots ou des pommes de terre, savait-il ce qu'il mangeait ? Existe-t-il pour lui des actions quotidiennes ? S'il fit quelques gestes puisqu'il n'était pas mort, on peut dire que ce fut uniquement à cause de cela. Il ne contracta pas d'habitudes, il ne prit pas de goûts nouveaux. Ce ne fut pas Champvallon qu'il habita. Il ne vit pas un seul des meubles de la maison.

. . . . . .

En ce qui concerne le cas particulier de Baptiste, nous n'avons pas besoin de fournir de cet homme une description précise, et le dessinant d'un trait bien net, de le distinguer de Jacques ou Thomas, sabotiers comme lui. Nous n'avons pas besoin, dans la peinture d'un personnage, d'atteindre à cette perfection qui fait que s'il passait auprès de vous dans la rue, vous le sauriez reconnaître parmi trois mille autres passants. C'est à peine s'il a été nécessaire de dire, pour fixer quelques détails, quel était son métier, et c'est pour la seule commodité du récit qu'il a fallu l'appeler par son nom.

. . . . . .

Ce ne fut pas auprès d'un homme de quarante-cinq ans, à la barbe déjà grise et portant l'impériale, un peu voûté parce que les sabotiers pour avoir plus de force dans les bras donnent des coups d'épaule, ce ne fut pas auprès de son oncle Baptiste Dumont qui, en 1859, lorsqu'il était soldat, faisant la campagne d'Italie, avait reçu une balle dans la cuisse à Solferino, que Charles Blanchard vécut pendant les premiers temps de son apprentissage.

On eût dit qu'il vivait auprès d'un dragon. Quelle bête monstrueuse, s'élançant sur lui soudain, lorsqu'il habitait la maison de sa mère, avait

d'un seul coup dévoré les pensées que dans un lieu pour lequel il était fait, il avait mis douze ans à former ? On eût dit qu'elle l'avait emporté en traversant les airs. Où donc l'avait-elle déposé ? Elle ne le quittait pas. Il semblait qu'elle se fût installée au milieu de la porte, pour garder toute issue, et qu'elle lui envoyât en plein dans la tête l'implacable sentiment de sa présence. La bête du travail qui s'alimente de la chair et du sang des hommes et qui, pour mieux les mener à point, s'empare d'eux quand ils sont encore enfants, avait pris celui-ci avec rage. Il vivait auprès d'elle.

. . . . . .

Les premiers temps, Charles Blanchard ne pouvait s'habituer à la boutique. On avait beau l'y laisser pendant des journées entières et le surveiller pour qu'il ne s'en échappât pas, il ne s'y habituait pas encore. Il semblait qu'on l'eût sorti de son élément naturel et qu'on l'eût plongé dans un autre élément pour lequel il n'était pas fait. Il suffoquait d'abord comme un homme qui vient de tomber à l'eau. Son corps avait perdu son poids, ses pieds leur appui, la mort entourait sa poitrine ; de ses deux bras, il tentait de la garder à distance.

Lorsqu'il se calmait, passée la première surprise,

il n'était pas encore là où il croyait être. Il semblait maintenant qu'on l'eût plongé dans une atmosphère incandescente. Respirer l'air de la boutique était une besogne qu'il eût voulu ne pas avoir à accomplir. Il s'y prenait en plusieurs fois, il tentait d'arrêter au passage un flot de gaz ardent qui se précipitait dans sa gorge. Il n'y parvenait pas. On eût pu croire que dans sa poitrine toute une armée ennemie, ayant pénétré par la violence, sur d'énormes bûchers brûlait un peuple vaincu. Il se sentait plein de sang et plein de feu, et dans toute l'étendue de ses poumons, c'était une série d'explosions, comme si l'incendie gagnant les profondeurs eût atteint, comme dans une ville, les secrètes réserves où la poudre est enfouie. Il toussait comme on éclate.

Ce furent des jours affreux. Il entourait de ses deux bras, pour la protéger, la pauvre créature qu'il était. Il se vêtait de lui-même comme une femme couvre d'une grande étreinte son enfant malade. C'était pire encore. Il sentait la douleur remuer sous la main qu'il appuyait sur elle. Il toussait, il la toussait. On entendait cette toux. Elle faisait penser à ces vains aboiements qu'adressent les chiens à la lune qui les menace, ou, mieux encore, à ces grands cris par lesquels les moribonds,

sur leur lit d'agonie, espèrent éveiller la pitié de leur dieu.

Il eut mal aux yeux. La boutique avait une vaste fenêtre et tirait sa lumière directement du ciel. Un grand jour blanc dont elle était emplie la possédait toute, et entre les quatre murs, occupant jusqu'aux coins, un jour vigoureux avec autorité vous contraignait à vivre sous sa loi. Il faisait penser au soleil lui-même, et, de sa flèche implacable, en plein dans les prunelles, atteignait l'enfant avec une telle force qu'il était à craindre qu'il ne lui traversât la tête. Il en sentait la brûlure jusqu'à la nuque. Fermer les yeux n'était pas assez. Il avait deux paupières minces et transparentes, il lui eût fallu des paupières de plomb. Il avait vécu jusqu'alors dans la chambre obscure de la maison de Solange, c'est la nuit qu'y avaient reçu ses yeux, c'est dans l'ombre que s'était développé son corps, et quiconque à travers sa chair flasque eût pu en apercevoir les organes, les eût trouvés sans doute emplis d'on ne sait quelle matière comme on en voit dans les caves, blanchâtre, molle et moisie. Il eut mal aux yeux. Deux paupières enflammées voilaient un œil à vif et semblable à quelque boule sanguinolente. Il eut plus que mal aux yeux, car il semblait que la lumière, par eux pénétrant dans

les mystérieuses profondeurs de sa chair, eût atteint les étranges végétations de l'ombre. D'inquiétantes fermentations le gonflaient, un grouillement dans ses entrailles était horrible et accompagné d'un bruit sourd qu'on ne pouvait supporter et qui faisait que, se tournant vers lui, parfois sa tante avec colère lui criait :

— Tais-toi !

Pendant longtemps il souffrit d'un dérangement intestinal.

Quatre jours à peine avaient passé que l'on pouvait s'étonner déjà, comme après les douze années de son enfance, qu'il ne fût pas mort. On ne pourrait écrire l'étrange dialogue des éléments qui, ligués contre un enfant, essayaient sur lui leur puissance.

L'air disait :

— Je l'étouffe.

Et la lumière :

— Je le dissous.

Il vint un autre camarade à leur aide.

Charles Blanchard était à peine abattu qu'un nouveau compagnon le saisissait déjà et voulait à son tour essayer sa force. Il connut le travail.

Charles Blanchard ne savait pas ce que c'est que le travail. Il crut bien vite que son oncle était fou.

Mais comment vivait donc cet homme ? Alors qu'il eût pu passer les journées sur sa chaise, il se levait, sans qu'on en sût imaginer la cause. Il était debout. L'enfant l'examinait déjà avec méfiance, mais bientôt, lorsque saisissant à pleine main quelqu'un des outils qui l'entouraient, Baptiste en examinait le tranchant avant de s'en servir, Charles Blanchard comprenait qu'il ne fallait pas le perdre de vue et qu'il était temps de se mettre en garde.

. . . . . .

Il fallut bien des jours pour qu'il eût chassé la mort, il fallut plus de temps qu'on ne pourrait croire. Il était nécessaire qu'il se transformât goutte à goutte, que ce pauvre sang qui était le sien se renouvelât tout entier. La médecine nous apprend qu'il faut trois ans pour qu'un corps humain modifie complètement sa substance. Pendant trois ans Charles Blanchard devait encore sentir de la misère en lui.

Il n'eut pas, du reste, à se réjouir pendant les premières semaines de sa guérison. Certes, il allait mieux. Passé les premiers désordres d'une révolution subite, une paix un peu triste sans doute s'était établie dans son corps, on eût dit qu'il portait plus d'un deuil ; mais dans les couches

profondes on commençait à accepter la vie déjà, telle que l'imposaient les circonstances. L'air de la boutique était reçu sans protestation par des poumons soumis. La lumière était acceptée comme un mal nécessaire. Certes, il respirait, il commençait à regarder autour de lui un monde qui n'avait plus ce geste de lui sauter aux yeux. Mais c'est alors qu'un ennemi auquel il n'avait pas eu le loisir de penser jusqu'ici s'avança à son heure, et avec cette assurance que donne à un roi le sentiment de la royauté se présenta tout droit devant l'enfant. Charles Blanchard dut apprendre à connaître le travail.

. . . . . .

Le premier travail auquel se livra Charles Blanchard fut accompli dans les circonstances suivantes : Les quartiers de bois dont se servait Baptiste étaient empilés à sa gauche, à portée de sa main ; l'un d'eux ayant tombé tout près de sa jambe allait le gêner dans ses mouvements. Il s'adressa à l'enfant pour lui dire :

— Ramasse-moi ce morceau de bois et mets-le avec les autres.

Puis comme il ne s'était pas fait prier pour accomplir cette besogne, Baptiste lui montra des

sabots qui, le long du mur, sur le sol étaient alignés et lui dit :

— Regarde ces sabots, ils ne sont pas finis. Ce soir, quand j'aurai un moment, il faudra que tu les râpes.

L'après-midi, Baptiste eut un moment. Pour râper les sabots, il suffit de les poser, de les installer, sur ses genoux, de prendre à deux mains l'instrument qui s'appelle une râpe et de s'en servir. Charles Blanchard, le premier jour, râpa quatre paires de sabots sans difficulté.

Le lendemain, Baptiste les lui fit noircir. On se sert pour cela, comme d'un pinceau, d'une patte de lièvre que l'on trempe dans une teinture noire. C'est une besogne amusante au cours de laquelle on ne pratique pas le métier de sabotier, mais un autre beaucoup plus beau : celui de peintre.

Ce ne fut pas tout, du reste, car un peu plus tard, Baptiste devant fendre son bois avait enfoncé les coins de fer qui doivent en pénétrer la masse. Il allait s'emparer de son maillet lorsqu'il lui vint une idée. Il appela son neveu pour lui dire :

— Prends le maillet par le manche et cogne aussi fort que tu peux sur les coins. Nous allons voir ta force.

Le travail guette les hommes et les attend à

chacun des moments de leur repos. Il avait suffi que Charles Blanchard fût obligé de rester dans la boutique. Le travail y mit d'abord quelques formes et s'approcha de lui les premiers temps comme s'il n'eût voulu que le distraire, ou bien encore comme s'il eût voulu se faire pardonner la fâcheuse impression qu'à première vue il lui avait produite. Le travail ne voulait que son bonheur. Il lui laissait même lorsqu'il était parti une orgueilleuse satisfaction.

— Tu vois, tu sais faire telle chose. Tu as râpé, tu as noirci des sabots. Tu sais travailler maintenant.

Et pour ce que l'enfant ne savait pas encore faire, il lui préparait cela comme une surprise délicate.

— Ce sera encore bien mieux quand tu pourras fendre le bois comme ton oncle.

VARIANTES DES AUTRES VERSIONS

LE MARCHÉ

... Il apprit aussitôt que l'estomac est dans l'homme l'organe essentiel, celui par lequel il s'élève au plus haut degré et règne sur l'humanité entière avec gloire. Et comme l'estomac de Charles Blanchard était puissant ! Il lui semblait qu'il eût mangé les légumes comme ils sont, tout crus. Il eût mangé les choux, il eût mangé les raves, il ne savait pas ce que sont les tomates, il ne se demandait pas, quoiqu'il fût délicat, s'il pourrait s'habituer à leur goût : il n'en eût fait qu'une bouchée ! Il eût plongé la tête dans un panier de poires ; il eût mordu, il eût mâché, il eût avalé, il fût allé au panier suivant. Rien ne l'aurait arrêté : ni les épinards, ni la salade, ni les carottes ; lui qui n'aimait pas le fromage, il se détournait parfois pour faire face à la rangée des fromages et il eût mangé des fromages entiers. Tout ce que contenait la Place du Marché eût à peine satisfait son appétit.

Quand il était sur la Place du Marché, Charles

Blanchard ne parvenait pas à s'en aller. C'est tout au plus s'il lui arrivait de s'éloigner des légumes et des fruits pour faire un tour du côté de la volaille, mais il ne possédait pas sur la viande des notions très nettes, et d'autre part, celle des oies, des poules et des canards était couverte et cachée par des plumes qui n'avaient rien de tentant. Il retournait bien vite à l'endroit qu'il avait quitté, non sans avoir en passant donné un coup d'œil aux mottes de beurre. Il eût fait le pari d'en manger une sans pain. Mais voici les premières corbeilles de fruits et de légumes : il lui sembla revenir dans sa patrie. Il s'en approchait ; lorsque personne ne le voyait, il les touchait un peu de sa main qu'il balançait, comme avec négligence. Il se promenait, tout entouré d'amis chéris, il les reconnaissait, il leur envoyait son affection. Volontiers il leur eût dit : C'est moi, sentez-vous que je suis là ! Certes il ne parvenait pas à s'en aller. On ne sait pas ce qu'il attendait. Il attendait quelque chose : qu'une pomme d'elle-même vînt dans sa bouche, que les pêches et les raisins se missent à marcher à son côté, que le vieux monde s'ébranlât, que le Ciel et la Terre se confondissent, qu'une révolution se produisît soudain ; et il ne fallait pas qu'il s'éloignât, car de grands événements pouvaient arriver pendant son absence.

LES CHEVAUX DE BOIS (I)

... Il y eut plus encore, tout ne se passa pas dans sa tête. Vers quatre heures de l'après-midi, les gens qui jusqu'alors avaient eu des affaires, ceux qui sont toujours en retard, les filles qui étaient allées au bal faire un tour de danse, les derniers habitants de la petite ville en un mot, avec les enfants, avec les amis, avec les personnes qu'ils avaient rencontrées en route, vinrent autour du manège de chevaux de bois prendre la place que chacun a le droit d'occuper. Ils s'avançaient, comme les gens s'avancent, avec le besoin d'aller au premier rang. Un assez gros mouvement en résulta, une poussée comme lorsque les nouvelles générations, écartant ce qui les gêne, veulent se faire leur place au soleil. Il s'agissait alors de se tenir avec fermeté pour qu'ils ne pussent vous déloger du poste que bien avant eux vous aviez conquis. Personne n'y manqua. On entendit même le bruit de quelques disputes.

Charles Blanchard connut un sentiment qu'il n'avait pas encore éprouvé. Peut-être conviendrait-il de l'appeler le respect ou la soumission à la destinée. Peut-être ces mots n'expriment-ils pas assez encore. Ce ne fut pas devant le nombre, ce ne fut pas devant la force qu'il céda. Il eût pu, du reste, profiter de la poussée qui lui était donnée, et, avançant de quelque pas, porté par la foule, occuper le premier rang sans même l'avoir fait exprès. Il s'en garda bien. Il voyait venir ceux-ci, il voyait venir ceux-là ; ils s'avançaient avec assurance, il sentait qu'une grande différence existait entre eux et lui ; d'un œil attentif, avant même qu'ils n'y fussent installés, il considérait l'endroit dont ils semblaient vouloir faire choix. Lorsqu'ils s'en approchaient, il s'écartait avec obéissance, leur abandonnait le terrain et s'en allait quelques pas plus loin, dans un coin, prendre la place qu'ils avaient bien voulu lui laisser.

Il arriva même ce que l'on pouvait prévoir. C'est que devant la foule grossissante, d'ici là-bas, puis ailleurs encore, s'installant successivement partout où il n'y avait personne dont il pût prendre la place, le moment vint qu'il n'eut plus qu'un seul refuge, près d'un mur, là où un homme même n'eût voulu rester, de crainte d'être écrasé.

Ce dernier refuge enfin lui fut interdit lorsqu'une bande de jeunes paysans qui avaient un peu bu vint se camper au-devant de lui.

Charles Blanchard alors occupa la place que le destin lui avait assignée. Il ne lutta pas. A aucun moment ne lui vint à l'esprit qu'il eût pu combattre comme combattaient les autres, et jouant des coudes, de la tête et des genoux, abattre dans la muraille humaine ce qu'il eût fallu pour livrer passage à son corps. Du premier coup, il était un vaincu. Ce fut ainsi. Dans l'épaisseur de la masse, pas une fente, pas une fissure, pas un trou, la rangée des spectateurs se tenait à son poste avec la fermeté des vieux soldats qui gardent leur pays. Il ne s'agissait pas de s'en désoler, il ne s'agissait pas de souhaiter qu'il en fût autrement. C'était ainsi. L'enfant reculait de quelques pas. Il croisait ses deux petites mains sur son ventre, et, les jambes écartées, la tête droite, il se campait avec solidité et occupait la place qui lui avait été assignée. Il battait des paupières, il respirait, il vivait, il pensait. Quand il était las d'avoir croisé les mains sur son ventre, il les croisait derrière son dos. Il occupait la dernière place avec naturel. Il avait deux yeux bleus, ces yeux des enfants qui sont plus grands que ceux des hommes parce qu'ils

n'ont encore rien vu et qu'ils ont besoin de voir beaucoup de choses. Il contemplait le spectacle qu'il était admis à contempler. Les dos des hommes étaient épais parce que beaucoup portaient des blouses, les jupes des femmes étaient amples, il n'y avait pas de petits enfants, parce que leurs mères les plaçaient au premier rang. Quelquefois une onde large, une vague de plaisir accourant d'un coin les saisissait tout entiers. Le rire des gens qui s'amusent se communiquait de chacun à chacun, on le voyait circuler, il ébranlait les épaules des hommes, il semblait que de l'un à l'autre on se le passât, personne ne le laissait tomber. Ce fut autour des chevaux de bois une après-midi de gaieté. Au ciel il y avait ce qu'il faut de nuages pour que l'on pût être à l'ombre en tous lieux. On s'abandonnait au beau temps, on s'abandonnait aux chevaux de bois, au jour de la fête. Par larges nappes, il semblait que le bonheur tombât de l'azur et répandît sur les hommes on ne sait quelle joie lumineuse dans laquelle ils se dressaient.

LES CHEVAUX DE BOIS (II)

Au bout d'un moment, sa mère vint le voir. Elle le toucha à l'épaule, il se retourna ; ce n'était qu'elle ! Elle avait donné un coup d'œil aux chevaux de bois, de côté. On ne sait pas si c'est eux qu'elle avait vus, peut-être n'avait-elle remarqué qu'une bande de bêtes en bois dont le mélange, entraîné dans un grand mouvement circulaire, tournait avec des couleurs criardes autour d'une sorte de gaieté qui n'était ni de son âge ni de sa condition. Elle se pencha sur l'enfant, elle lui dit tout ce qu'elle savait :

— Voyons, mon petit, tu vois bien qu'ils sont en bois.

Il ne répondit pas. Ce n'était pas vrai que les chevaux de bois étaient en bois. Les chevaux de bois étaient rouges, étaient verts, étaient jaunes. Ils ne ressemblaient pas à ces chevaux en bois avec lesquels jouent les enfants et qu'ensuite ils abandonnent n'importe où, dans un coin. Ils

étaient plus beaux que les chevaux que l'on connaît, ils avaient la vraie taille, la taille que ceux-ci devraient avoir pour que l'on pût monter sur leur dos. Charles Blanchard avait sept ans, il en était à un endroit très particulier de sa vie. Il ne croyait peut-être pas, mais il imaginait volontiers que les chevaux de bois étaient des bêtes d'un autre pays que l'on avait réunies et qui marchaient à la suite l'une de l'autre pour faire tourner un beau manège, un beau palais doré.

Il n'eut même pas besoin de résignation. Les pauvres ont reçu la grâce de Dieu.

Il eut cette surprise que l'on éprouve lorsqu'on s'aperçoit que la vérité est si simple. Du premier coup son cœur fut fait pour elle. Elle eut peu de transformations à apporter lorsqu'elle s'y installa. Une foule de sentiments, d'eux-mêmes, se groupaient autour d'elle.

Vraiment, le manège des chevaux de bois était trop beau pour Charles Blanchard. Il contenait toutes les choses que l'on ne voyait pas chez lui. Le matin l'enfant n'en avait remarqué que les chevaux. Il contenait autre chose encore. On aperçoit là des glaces, des oriflammes, des tentures, des fleurs artificielles, des franges. Les couleurs en étaient éclatantes, il eût été difficile de dire si le

manège était rouge ou s'il était doré. L'orgue faisait penser aux pianos.

Une fois, par la fenêtre ouverte, l'enfant avait aperçu le salon de Madame Léon Bonnet qui était une femme très riche. Il y avait une lampe à colonne et des doubles rideaux de soie. Le manège faisait penser à ce salon. Le manège était comparable aux palais, le manège était comparable aux salons que l'on n'aperçoit que par la fenêtre. Charles Blanchard n'y avait jamais mis les pieds, il n'eût jamais osé y mettre les pieds. Il savait qu'il n'était pas fait pour en franchir le seuil.

Il y a quelque chose alors de singulier à ajouter. Si quelqu'un en ce moment lui eût donné un sou, Charles Blanchard n'eût pas cru posséder ce qu'il fallait pour être admis à monter sur les chevaux de bois.

Certes, il retourna les voir puisqu'ils étaient là. Les enfants ne peuvent s'empêcher d'aller voir ce qui existe. Peut-être marcha-t-il plus lentement qu'il ne l'avait fait le matin. N'importe ! Il partit cependant. Il y avait un manège de chevaux de bois dans la ville. Charles Blanchard avait été créé et mis au monde pour le contempler.

Il s'aperçut tout de suite, du reste, qu'il avait été bien hardi jusqu'alors. Il avait un peu considéré

les chevaux de bois comme sa propriété. Il avait couru pendant un tour auprès d'un grand cheval rouge qui était celui qu'il préférait, et il l'avait touché à la patte. Et entre deux tours, alors qu'il y a assez de ceux qui descendent pour embarrasser ceux qui montent, il s'était mêlé à la foule des gens qui avaient le droit de s'approcher du manège.

LES CHEVAUX DE BOIS (III)

Il avait sept ans, il en était à un endroit très particulier de sa vie. Il ne croyait peut-être pas, mais il imaginait volontiers que le manège était une grande créature vivante avec six glaces en son milieu, et qui faisait tourner des bêtes autour de ses six glaces. C'est à peine si pour lui il s'agissait d'un plaisir. Il y avait là quelque chose à connaître, il y avait un secret de la nature à surprendre. Il regardait les gens, ils étaient groupés par deux, par trois, par familles, par masses, chaque cheval avait son cavalier. Il s'agissait d'une chose qui valait la peine que l'on s'y intéressât. Hommes, femmes, enfants, personne ne prononçait un mot, chacun fermait un peu les yeux, chacun avait saisi la bride de sa monture ; et d'un air sérieux, d'un air appliqué, car c'est ainsi que cela se passe dans les villages, ils s'abandonnaient à un bonheur plein de musique. Ils semblaient possédés tout entiers par un mystère dont la révélation ne parviendrait

jamais jusqu'à Charles Blanchard. Un tour de chevaux de bois durait trois minutes. Au bout de trois minutes tout le monde descendait. Il y en avait qui alors sortaient leur mouchoir et s'essuyaient les lèvres comme lorsqu'on a mangé à pleine bouche.

A aucun moment il ne lui vint à l'esprit qu'il eût pu être à leur place. Il ne les enviait pas. Il y a même quelque chose de singulier à dire : Peut-être n'imaginait-il plus qu'avec un sou en main il eût possédé ce qu'il fallait pour faire un tour de chevaux de bois. Il regardait attentivement. Il voyait là des enfants avec lesquels il avait joué. Jamais il ne les avait aussi bien vus. Ils n'étaient pas, comme il l'avait cru, ses semblables. Leurs vêtements étaient beaux, leurs mains, leur tête, leurs gestes, tout lui montrait que jusqu'à présent il s'était trompé sur leur compte. Ils avaient avec les chevaux de bois une liberté qui vous faisait penser qu'ils avaient l'habitude de vivre avec eux. Parfois ils se mettaient à l'envers, et la face tournée vers la croupe de leur cheval, ils étaient adroits, ils étaient joyeux, et se comportaient avec le plaisir comme si depuis longtemps ils eussent été ses familiers. D'autres fois ils s'asseyaient comme les femmes. Ils eussent pu tomber, mais ils ne tom-

baient pas ; en tous lieux dans toutes les positions, ils étaient à leur aise, ils semblaient avoir été créés pour monter sur les chevaux de bois. Il contemplait leur visage. Leurs yeux n'étaient pas faits comme les siens, leurs joues étaient plus fines, leur nez délicat, il n'en pouvait détacher son regard. Leur tête se tenait droite au-dessus de leurs épaules ; s'ils vous donnaient un coup d'œil, ils vous le donnaient d'un peu haut. Ils étaient graves, simples dans le bonheur, ils ressemblaient aux riches que l'on ne voit qu'en voiture, un mot d'eux eût été pour vous une cause d'orgueil. Ils étaient les maîtres, ils étaient les guerriers, ils eussent été ceux qui nous commandent. Ils avaient l'air nobles.

LES CHEVAUX DE BOIS (IV)

... Ceux qui montaient sur les chevaux de bois du reste n'étaient pas faits à son image. Il les regardait attentivement. Jamais il ne les avait aussi bien vus. Il y avait là des enfants avec lesquels il avait joué. Jusqu'à présent il s'était trompé sur leur compte. Leurs vêtements étaient beaux, leurs mains, leur tête, leurs gestes, tout lui montrait que jusqu'à présent il s'était trompé sur leur compte. Il ne les enviait pas, il les admirait. Parfois ils ne se mettaient pas à cheval comme tout le monde, ils se mettaient à l'envers, et la face tournée vers la croupe de leur monture, ils étaient adroits, ils étaient joyeux. Ils eussent pu tomber, mais ils ne tombaient pas. En tous lieux, dans toutes les positions ils étaient à leur aise, ils semblaient avoir été créés pour monter sur les chevaux de bois. Ils vivaient, ils allaient, ils circulaient parmi des choses au milieu desquelles Charles Blanchard sentait qu'il se fût perdu. Il contemplait leur

visage. Leurs yeux ne lui semblaient pas faits comme les siens. Leurs joues étaient plus fines, leur nez délicat. Il n'en pouvait détacher son regard. Leur tête se tenait droite au-dessus de leurs épaules ; s'ils lui donnaient un coup d'œil, ils le lui donnaient d'un peu haut. Il n'eût pas osé leur parler. Ils étaient les maîtres ; ils étaient ceux qui nous commandent, nul ne se pouvait comparer à eux. Ils avaient l'air nobles.

Peut-être faudrait-il se servir d'une comparaison terrible. Charles Blanchard connut un sentiment comme en connaissent les chiens. Il restait ici, parce qu'il fallait bien qu'il fût quelque part, mais il y restait doucement, avec timidité, et, les deux bras appliqués le long du corps, les jambes alignées, la tête un peu basse, de façon à ne pas prendre trop de place, même en hauteur, il diminuait et amoindrissait sa présence. Ce fut un sentiment comme en connaissent les chiens qui ne possèdent aucun bien au soleil et partout se sentent dans la propriété des autres. Il faisait tout ce qu'il fallait pour qu'on ne l'en chassât pas. Il n'attendait pas que les gens eussent choisi leur place ; du plus loin qu'il les voyait venir, il s'écartait et leur offrait la sienne. Il avait peur de gêner ceux qui étaient au-devant de lui. Parfois, sans raison, il reculait de

quelques pas. D'autres fois pourtant, il avait une raison. Quelqu'un, sans même le voir, avait jeté un regard dans sa direction.

. . . . . .

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE . . . . . Page 9

CHARLES BLANCHARD

Chapitre I. *(Le froid)* 39
Chapitre II. *(La maison du Sabotier)* . . 69

SUPPLÉMENT A LA PREMIÈRE VERSION :

Solange Blanchard envoie Charles Blanchard quêter aux enterrements . . . 101

SECONDE VERSION

Le pain 113

TROISIEME VERSION

I. Charles Blanchard heureux . . . 149
II. La Petite Ville 154
III. Le Marché 159
IV. La Foire 164
V. Les chevaux de bois. 168

VARIANTES

1° DE CHARLES BLANCHARD

a. du chapitre I *(Paroles de Solange)* . . 177
b. du chapitre II *(autre début)* 183
c. du chapitre II *(la maison du Sabotier I)* . 187
d. du chapitre II *(la maison du Sabotier II)*. 194
e. du chapitre II *(la maison du Sabotier III)* 198

2° DES AUTRES VERSIONS

a. Le Marché 221
b. Les Chevaux de bois I 223
c. Les Chevaux de bois II 227
d. Les Chevaux de bois III 231
e. Les Chevaux de bois IV 234

LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A POUR COLLABORATEURS HABITUELS :

François-Paul Alibert, Michel Arnauld, Henri Bachelin, Jean-Richard Bloch, Paul Claudel, Jacques Copeau, Jean Dominique, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Léon-Paul Fargue, Henri Ghéon, André Gide, Jean Giraudoux, Pierre Hamp, Valery Larbaud, O. W. Milosz, Francis de Miomandre, Comtesse de Noailles, Edmond Pilon, Jacques Rivière, André Ruyters, Jean Schlumberger, André Suarès, Jérôme et Jean Tharaud, Albert Thibaudet, Emile Verhaeren, Camille Vettard, Francis Vielé-Griffin, Charles Vildrac.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

qui, à l'origine, paraissait sur 75 à 100 pages
offre aujourd'hui à ses lecteurs des n^{os} de 200 pages

Chacun de ses numéros contient :

Un article de critique générale ou de discussion,
Des poèmes,
Un essai ou une nouvelle,
Un roman,
La Chronique de Caërdal, par André Suarès;
Une chronique de la littérature, par Michel Arnauld ; ou par Albert Thibaudet;
Une chronique de poèmes, par Henri Ghéon ;
Une chronique des romans, par Jacques Copeau ;
Une chronique du théâtre, par Jean Schlumberger ;

Des notes critiques sur les manifestations littéraires ou artistiques les plus intéressantes. Une revue des Revues françaises et étrangères.

DEPUIS SA FONDATION (FÉVRIER 1909)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A PUBLIÉ :

Charles Blanchard,
Le Journal de la XX^e année,
Les Lettres de Jeunesse, de CHARLES-LOUIS PHILIPPE ;
L'Hymne du Saint-Sacrement,
Trois Hymnes,
L'Otage,
L'Annonce faite à Marie, de PAUL CLAUDEL ;
Michel-Ange,
Les Heures du Soir,
Trois Poèmes, d'ÉMILE VERHAEREN ;
La Porte Etroite,
Isabelle,
Le Journal sans dates, d'ANDRÉ GIDE ;
La Fête Arabe, de JÉRÔME et JEAN THARAUD ;
Fermina Marquez,
Rose Lourdin, de VALERY LARBAUD ;
Jacques l'Egoïste, de JEAN GIRAUDOUX ;
L'Inquiète Paternité, de JEAN SCHLUMBERGER.

Il est envoyé un numéro spécimen
à quiconque en fait la demande.

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

POÉSIE :

PAUL CLAUDEL : CINQ GRANDES ODES
Suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau.
GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS
HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE
Préface de Mme DE NOAILLES.
STÉPHANE MALLARMÉ : POÉSIES
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE

CORRESPONDANCE :

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE

ROMANS :

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE
JEAN RICHARD BLOCH : LÉVY. PREMIER LIVRE DE CONTES.
G. K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI (UN CAUCHEMAR)
Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.
LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL
Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.
ANDRÉ GIDE : ISABELLE (RÉCIT).
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE
Précédé de cinq autres traités.
PIERRE HAMP : LE RAIL (LA PEINE DES HOMMES).
VIEILLE HISTOIRE
Contes écrits dans le Nord.
MARÉE FRAICHE. VIN DE CHAMPAGNE
(LA PEINE DES HOMMES).
CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT
Édition conforme au premier manuscrit.
JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ
CHARLES VILDRAC : DÉCOUVERTES
MICHEL YELL : CAUËT.

THÉATRE :

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE (drame en trois actes).
L'ANNONCE FAITE A MARIE
Mystère en quatre actes et un prologue.
J. COPEAU et J. CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après DOSTOÏEVSKY.
GEORGES DUHAMEL : DANS L'OMBRE DES STATUES
Pièce en trois actes.

HENRI GHÉON : LE PAIN
Tragédie populaire en quatre actes et cinq tableaux.
FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH
Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.
EMILE VERHAEREN : HÉLÈNE DE SPARTE
Tragédie lyrique en quatre actes.

CRITIQUE :

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS
(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)
JACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgski Debussy, etc.)
SUARÈS : TROIS HOMMES
A. THIBAUDET : LES HEURES DE L'ACROPOLE

Volume in-8 colombier 10 fr.

A. THIBAUDET : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volume in-8 Tellière 5 fr.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE
Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 ex.

Volumes in-8 couronne 2 fr. 50

COVENTRY PATMORE : POÈMES
Traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par VALERY LARBAUD.
LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES.
JOHN KEATS : LETTRES A FANNY BRAWNE
Traduites par MARIE LOUYSE DES GARETS.
O.-W. MILOSZ : MIGUEL MAÑARA
Mystère en six tableaux.
SAINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

PIERRE HAMP : L'ENQUÊTE
VALERY LARBAUD : A. O. BARNABOOTH
SUARÈS : PORTRAITS
ESSAIS
CH. VILDRAC : LIVRE D'AMOUR

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUATRE
JUIN MIL NEUF CENT TREIZE PAR
" L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE "
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE

Charles-Louis
Philippe

CHARLES BLANCHARD

3 Fr. 50

PARIS
Nouvelle Revue
Française
1913

PQ
2631
H5C47
1913

Philippe, Charles Louis
Charles Blanchard

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY